

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 62

AVRIL 1984

VOL. XII – XVII^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XII — N° 62

AVRIL 1984

JACQUES COPEAU

A LA RENCONTRE D'ANDRÉ GIDE

Extraits du *Journal* inédit de Jacques Copeau 159

JEAN BASTAIRE / AUGUSTE ANGLÈS

Le premier groupe de la NRF et Charles Péguy 171

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE (suite)

Carnets VIII et IX, 16 mai 1933 — 10 février 1934 217

HARALD EMEIS : Le professeur Philip 261

Le Dossier de presse de *La Porte étroite* (X) 284

Le Dossier de presse d'*Isabelle* (VII) 289

XIII^e Assemblée générale de l'AAAG 290

Lectures gidiennes 291

Chronique bibliographique 299

Le IV^e Colloque André Gide 315

Rouen, 15 janvier 1983 321

Varia 325

Nouveaux Membres de l'Association 333

Abonnements et cotisations (tarifs 1984) 334

■■■■■ REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR ■■■■■

■■■■■ LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II ■■■■■

■■■■■ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES ■■■■■



JACQUES COPEAU en 1904.

Photographie aimablement communiquée par Mme Marie-Hélène Dasté.

JACQUES COPEAU
A LA RENCONTRE D'ANDRÉ GIDE
(EXTRAITS DU JOURNAL INÉDIT DE JACQUES COPEAU)

Nous sommes très reconnaissants à nos amis Marie-Hélène Dasté et Claude Sicard d'avoir bien voulu nous confier les pages qui suivent, extraites du Journal que Jacques Copeau a tenu pendant plus d'un demi-siècle et dont Claude Sicard a préparé l'édition, à paraître prochainement chez Gallimard.

C'est en novembre 1901 que le nom d'André Gide apparaît dans le Journal de Copeau, après une lecture enthousiaste des Nourritures terrestres. Copeau, peu à peu, modèle à son goût une image de Gide...

Samedi 7 décembre [1901].

André Gide, cher enfant ironique et délicieux, je t'aime avec un léger tremblement d'être celui «qui n'a pas très bien compris»... Je vis depuis trois jours avec toi dans ma chambre, et je voudrais, naïf vagabond, que tu fusses mon ami. Je voudrais te rencontrer, parce que l'heure est qu'il faut que je rencontre quelqu'un, et tu es sans doute celui que je vais aimer.¹ Mais je t'aimerai délicatement, sans trop de lyrisme, avec humanité, parce que maintenant j'ai appris à aimer et à ne pas aimer. Je t'aimerai tristement, avec un dernier espoir, mon cher Gide. Va, j'ai dépouillé toute littérature. Je désire me refaire auprès de toi une adolescence ! Je ne m'étonnerais pas que tu vinsses ce soir. Mais toi, t'étonneras-tu si je frappe à ta porte ? es-tu aussi un homme de lettres ? vas-tu me parler de tes ambitions, de l'ignorance de la foule, de la difficulté qu'il y a à faire un livre ? Vais-je me trouver *plus Gide* que toi ? Hélas, qu'est-ce qui va nous séparer ? sera-ce tes livres que j'ai lus comme une tisane,

1. En fait, les deux hommes ne se rencontreront que le 23 avril 1903.

comme de l'eau fraîche et comme du vin ? Peut-être ai-je ton âme ancienne, et quand je toucherai le bord de ton vêtement, la vie déjà t'aura distrait, l'art t'aura séduit ailleurs ? Je t'aime avec angoisse, André Gide... N'importe. Entre nous deux subsistera quelque chose de toi et quelque chose de moi. Et — pourvu que tu n'aies pas épousé Angèle ! — puisque je t'aime, cher Gide, tu me reconnaîtras. Et peut-être m'aimeras-tu plus que toi-même, disant : « C'en est un du temps des *Nourritures terrestres* ! »...

Samedi 14 décembre.

Je te confessais, mon cher Gide, ce léger tremblement d'être « celui qui n'a pas très bien compris ». Mais qu'importe-t-il, après tout ? Tu comprends trop bien pour te soucier plus que médiocrement de l'intelligence. Et quelle louange nouvelle pourrait te bégayer l'intelligence, si tu as suscité *la ferveur* ?...

T'aurais-je blessé en supposant que tu aies pu épouser Angèle ? Je ne le crois pas. Car n'est-ce pas — oh ! songe à m'applaudir de m'être vaincu moi-même jusqu'à écrire ce que je vais t'écrire ! —, n'est-ce pas qu'il nous importe assez peu d'unir ce qui nous reste de notre vie, pour la vivre, à telle ou telle, ou à une négresse ? C'est sans doute une mauvaise chance d'aimer une créature trop perfectible qui absorbe toute beauté, la dérochant à l'éternel, et qui séduise vainement nos efforts.

Souhaiter faire la preuve de nous-mêmes, par les autres, c'est là notre faiblesse — et notre excès. Toi aussi, mon cher Gide, enfant vertueux et doux, tu as dû consentir trop puissamment à cette aberration d'avoir une vie artiste. Je reconnais tes amours à ta mélancolie, ta solitude à ta fierté. Ne lis rien à personne. C'est un conseil, inutile, que je nous donne. L'oncle Flaubert avait parfois la puérilité, comme nous, de lire des pages — ou des notes — à Angèle, mais, rentré à Croisset, il savait se tenir d'aimer — même en songe — jusqu'aux vains simulacres consentis avec cette personne instruite.

Ne trouves-tu pas, mon cher Gide, que notre amitié, à nous deux, est délicieuse ?

Du 17 juin au 10 juillet 1905, Jacques et Agnès Copeau, avec leurs deux filles Marie-Hélène et Hedvig, séjournent pour la première fois à Cuverville. Le Journal de Copeau renseigne avec exactitude sur les étapes de ses découvertes. En voici quelques extraits (que lut Marie-Hélène Dasté-Copeau, il y a dix ans, lors d'une décade de Cersy-la-Salle) :

Cuverville, samedi 17 juin 1905.

Nous sommes arrivés hier soir à Cuverville.

Beauté du paysage. Calme de la grande maison. Gide propriétaire, horticulteur. Les convenances et la *retenue* chez lui.

Nous attendons l'un et l'autre, chacun pour soi, beaucoup de ce séjour... Nous cherchons à prendre contact, pour nous exciter, pour nous expliquer. Nervosité. Nous nous coupons mutuellement la parole. Impatience des confidences. Trop tôt je veux m'exprimer — je m'exprime mal, maladroitement, sottement. Et puis je ne suis pas encore acclimaté, et je me sens fatigué. Enfin ce soir, après une journée trépidante, je parviens à retenir son attention, à fixer son intérêt. J'en suis réconforté. J'espère être lancé.

Grande nervosité de Gide. Ce soir, avant le dîner, en quittant son piano, il était tout tremblant.

Madame Gide : sa réserve sympathique et un peu ironique.

Importance de ne pas trop parler. Ne pas créer entre nous de malentendus.

Lundi 19 juin.

Hier soir, de 9 h 1/2 à 11 heures, dans son grand cabinet de travail, au rez-de-chaussée, long entretien avec Gide. Il s'exalte beaucoup, volontairement, continûment ; on sent qu'il cherche, à mon contact, à s'enthousiasmer sur lui-même.

Il a quelques remords... de ne s'être pas assez volontiers donné à tout ce qui, dans sa jeunesse, s'offrit à lui, de n'avoir pas profité de tout hasard. C'est ainsi que, pendant la convalescence de sa maladie, pouvant voyager loin, il ne le fit pas, pensant alors qu'il était beau de *refuser* une permission. Il a l'adoration, le culte de sa jeunesse, un chagrin profond qu'elle soit passée. L'admiration, d'ailleurs, fervente de lui-même et de sa vie, laquelle, complexe, contradictoire, riche d'apparence incohérente, est commandée par un dessin pur, harmonieux et strict. Lui-même, être perplexe, être composite, formé par une hérédité mi-méridionale et mi-normande, une éducation mi-catholique et mi-protestante, concilie tous ces contrastes. Peut-être ce qui domine en lui est-ce le *puritanisme*, dont il se délivra (*Les Nourritures terrestres* datent d'après son mariage, preuve à lui-même de sa liberté) et auquel il se croit sur le point de faire retour. Car il sent un besoin impérieux de renoncer la vie dont il est dévoré, de moraliser son existence par le travail, de soutenir par l'ascétisme la nécessité de produire, ayant encore beaucoup à dire, et les choses les plus importantes.

Il est très orgueilleux, vaniteux même, avec un excessif besoin d'émulation.

Et cependant il est excessivement *méchant pour lui-même*, ne peut et ne veut se prendre au sérieux, se flagelle... «Pouvez-vous, me dit-il, comprendre que l'ironie soit une forme de l'ascétisme ?» — et cela éclaire bien précieusement un côté de sa physionomie [...].

Mardi 20 juin.

Hier soir, Gide me parle de ses voyages en Algérie où il a été sept fois, à Biskra, à Touggourt. Il y a rencontré Wilde et Douglas. Caractère de ce dernier. Un camarade, en plaisantant, insinue qu'il est impuissant ; huit jours après, Douglas enlève sa fiancée, un an après l'épouse, deux ans après en a un fils qu'il nomme Oscar.

Premier séjour à Biskra et premier départ. Athman. G. est persuadé qu'il ne reviendra jamais plus. Il veut s'enraciner là. Pour cela, il achète un terrain à Biskra. Il veut ramener Athman à Paris. Représentations de sa mère. Lettre de sa vieille bonne qui lui déclare que s'il agit ainsi, elle quitte la maison. Il cède, et dit adieu à Athman. «Ce fut atroce», dit-il.

Voyage avec Eugène Rouart et Francis Jammes. Celui-ci, insupportablement bavard. Pas d'être moins contemplatif. Brouille entre E.R. et F.J..

Jusqu'à minuit, Gide me lit *Prométhée mal enchaîné*.

Vendredi 23 juin.

Gide met une insidieuse coquetterie à provoquer les confidences que je brûle de lui faire. A chaque instant il me tente et me provoque, puis m'excite par des réticences et des silences. Hier soir, je me laissai délicieusement entraîner... jusqu'à l'effrayer par la similitude de nos esprits, de nos tendances et de nos tentations. Son attitude, depuis l'origine de nos relations, est un *système de réticences*. Il se défend, ou il se tait. Il me fait sentir, hier soir, combien il peut être décevant de se confier ainsi. Il n'est que peu familier et met une certaine solennité dans chaque confidence, la jugeant grave, importante, précieuse. Il y a dans son attitude — même physique — un mélange de raideur puritaine et d'abandon sensuel... J'analyserai mieux à distance.

Nous nous taisons, maintenant, et nous séparons. Nous allons travailler. Dans le silence, je l'observerai mieux. Les paroles ne tendent qu'à le dissimuler. Je comprends qu'il existe, à côté de l'élan de la sincérité, une ferveur de se dérober, de se réserver. Mon tort est d'avoir toujours voulu *me faire connaître*, donner ma mesure à chaque instant. Je pense toujours que sur mon propos actuel je vais être jugé tout entier.

Dimanche 25 juin.

Rien de plus étrange que ces soirées où Gide et moi, en dépit de la résolution de travailler, *ne pouvons pas nous quitter*.

«Laissez-moi, me dit-il, hier soir.

— Je veux bien, répondis-je, et lui :

— Que vous êtes curieux !... *Restez assis.*»

Nous causons avec précautions, en nous tâtant. «Je cause avec vous, me

dit-il, comme on se gratte... Heureusement, ce soir, ça ne me démange pas trop.» Il voudrait connaître mon Journal. Il a eu la précaution de ne pas apporter le sien de Paris.

A propos d'une citation de Laforgue («Mon extraordinaire faculté d'assimilation contrariera le cours de ma vocation»), nous parlons de la faculté d'assimilation : vertige, entraînement à tout, vice, crime, héroïsme, etc.. *Imitation. Jeu.* Je lui dis : «Souvent, me trouvant parmi des êtres que je vois et que je sens inférieurs à moi, aussitôt *je les préfère*, et je m'oublie. — Ma fonction est toujours de comprendre et d'absorber, jamais de réagir, de m'opposer. C'est une infirmité. J'admire les êtres qui n'ont aucune faculté d'assimilation.»

Je commence aujourd'hui *Les Frères Karamazov* de Dostoïevsky.

Lundi 26 juin.

Hier, longue promenade en voiture, par un temps gris, à Vaucottes et Yport, avec G.. Il me raconte ses souvenirs de jeunesse, dont il est amoureux, Alger, Tunis, Biskra, Touggourt, ses relations avec Meryem (Bilitis)², avec Athman, avec Wilde et Douglas, ses fiançailles et son mariage, la mort de sa mère, etc..

Il conte lentement, d'une voix émue, insinuante, avec des mouvements passionnés de la tête et des mains, son récit est coupé d'interjections, de sortes de hoquets, de silences. Il s'étonne, il se trouve riche, il regrette, il admire... «Je raconterai cela», me dit-il.

Je sens qu'il fut guidé, au cours de sa vie, par ce que j'appelle «*le sentiment d'intégrité*» et par l'*idée de la Beauté morale*. Il fut et reste la proie des scrupules.

«J'ai peur, conclut-il, d'être *dévoré de remords* quand je vieillirai et que *l'intelligence* en moi faiblira. J'ai peur d'écrire, comme Wilde, mon *De Profundis*. Tellement je me suis *poussé à bout* par méchanceté contre moi-même, acharnement à me banaliser, en réaction contre mon caractère exceptionnel, en haine des scrupules de mon éducation, de mon hérédité puritaine. Wilde écrit que, si les murs de sa prison pouvaient parler, ils lui crieraient : «Fool ! fool !».

Mardi 27 juin.

G. parti hier pour Paris. «Le moindre départ m'angoisse», me dit-il. Il a

2. Au cours de son séjour à Biskra avec Paul Laurens, en janvier-mars 1894, Gide avait connu une Ouled Nail, Meryem bent Ali ; on se rappelle que cette liaison avait été interrompue par l'arrivée de Mme Paul Gide. Or, l'été de la même année, Pierre Louÿs et Ferdinand Hérold rencontrent Meryem et l'emmènent à Constantine, où Louÿs compose ses *Chansons de Bilitis* (ach. d'impr. : 3 décembre 1894).

besoin de cela.

Je me retrouve seul, me reprends et me repose. Je travaille. Pensant à lui, je le nomme « mon perfide éducateur ».

Lundi 4 juin 1906.

Hier, journée morne à la galerie ³, pas un chat, dormi, lu un peu, rentré vers sept heures à Auteuil. Le soir, Gide m'a lu le premier chapitre de son nouveau roman, écrit à grand'peine et que je trouve *excellent*.⁴ Je le lui ai dit, il s'est jeté dans mes bras, avec cette exclamation émouvante : « Quel bien vous me faites ! » Ce matin, il allait mieux déjà, ayant passé une meilleure nuit. Je le trouve déjà plus gai, moins nerveux, plus lucide. J'étais sûr que ma présence serait pour lui curative. Je ne désespère pas de le voir, d'ici à deux ou trois jours, se remettre au travail... Ce soir, nous avons lu le 2^e acte des *Revenants*. Grand enthousiasme. Je suis tout remué.

Dimanche 10 juin.

Gide interrompt ma lettre à Agnès pour m'emmener dans une petite chambre de débarras où, parmi la poussière et les choses hors d'usage, il extrait d'une petite malle plusieurs liasses de correspondance qu'il me confie à lire. Émotion de ce grenier, parmi les sacs de voyage. Sur la petite malle, une étiquette rouge : *Biskra*. Nous remuons de vieux papiers, d'anciennes photos : G. enfant, adolescent, jeune homme. Je le retrouve, je le reconnais, je l'apprends suivant ses métamorphoses (pensées... écrire sur lui). Portrait de son père, grave et doux, auquel il ressemble. Portrait de sa mère, austère, un peu dure, triste, à laquelle il ressemble aussi... Je mêle aux siens mes propres souvenirs.

Il y a dans la maison, depuis ce matin, une sœur de Mme Gide, que la vie a éloignée d'elle depuis assez longtemps.⁵ Mariée, puis séparée, elle vit avec un autre homme, plusieurs enfants (elle vient d'en perdre un) et dans une situation difficile. Elle est arrivée dès le matin, a pleuré, a déjeuné avec Mme G. dans la chambre de celle-ci. Secrets de famille... J'observe sa bouche un peu crispée, son air « vaguement intrus », dit G., son effort visible vers le naturel et pour épouser le ton et les manières de la maison. Combien différente de Mme G., plus humanisée, plus molle, avec un certain air de complaisance. On sent qu'elle a vécu davantage, tout au moins plus diversement, qu'elle connaît plus

3. Copeau travaille à la galerie de peinture Georges-Petit.

4. Il s'agit du premier chapitre de *La Porte étroite*. En l'absence d'Agnès, partie pour le Danemark, Copeau loge à Auteuil chez André Gide.

5. Valentine Rondeaux, devenue Mme Charles Bernardbeig, puis Mme Marcel Gilbert.

de choses, a connu plus d'aventures et s'est, pour ainsi dire, légèrement... encaillée.

A 11 heures, bain, puis Gide et moi allons déjeuner chez la tante Charles Gide. Intérieur frigide : bourgeois, protestant, professoral. Fait connaissance de Charles Gide : extrêmement curieux, très oiseau de nuit ou poisson des cavernes, au choix. Mine blanche, voix basse, geste craintif, avec je ne sais quelle ironie sourde dans ses propos, ironie continue un peu méprisante et qui, à la longue, peut être insupportable. Conversation languissante, dans laquelle seul Gide met un peu de ce joli enjouement câlin qu'il sait avoir. Mais très contraint : je regardais. Et surtout j'étais attristé par Jeanne Gide (Mme Espinas), qui était là et que je n'avais pas revue depuis son mariage. Elle est enceinte : boursouflée, déformée, tarée déjà, marquée atrocement par la servitude. Mais toujours son bon visage intelligent et doux, et son laisser-aller, plein de charme pour moi.

Après le déjeuner, dans le salon, la famille s'entretient de placements d'argent. Ch. G., par condescendance, se met brusquement à m'interroger sur les expositions de peinture. Je débite quelques insolences, et m'en vais.

Le soir, les Drouin passent, revenant d'Angleterre et regagnant Bordeaux. Côté province et normalien de M. D..

Cuverville, 27 septembre 1907.

Ce matin, Gide me lit, ainsi qu'à Drouin, le 3^e chapitre de *La Porte étroite*, qui nous paraît bien venu. J'ai hâte qu'il ait terminé ce roman pour se mettre aux *Caves du Vatican*, dont il m'a conté le sujet, l'autre jour, nous rendant à Étretat.

Conversation assez longue sur la carrière de Gide et l'attitude prise par lui en littérature. Nous nous efforçons, Drouin et moi, de lui persuader qu'elle a nu à sa renommée et qu'il serait temps d'y renoncer...

Paris, 26 décembre.

Hier, vers cinq heures, rejoint Agnès à Auteuil, où elle avait passé la journée avec les enfants pour l'arbre de Noël. Gide me retient. Il n'a point bonne mine. Sa physionomie est inquiète et un peu fantastique. Il n'a pas abandonné le travail, mais n'y trouve pas grand goût : « J'espère, dit-il, que cela sera moins long que je ne pensais, que cela sera bientôt fini... » Dans son cabinet de travail, une bougie brûle. On n'y sent point une existence établie, des habitudes laborieuses. Gide élève sur un rayon de sa bibliothèque un petit chat de Siam qu'il a été chercher l'autre jour dans un panier : « Il a été sevré trop tôt, dit-il ; sa mère ne pouvait plus le nourrir, et puis j'étais impatient de le posséder. Voyez comme il est maigre... » Il ajoute sur un ton passionné (est-

ce ironiquement ?) : « Ah ! je voudrais bien le sauver ! » Il caresse la petite bête, lui parle, la glisse dans son gilet contre sa poitrine, la nourrit de ses mains et, au risque de se faire cruellement griffer, lui introduit dans la gueule un biberon en caoutchouc pour l'abreuver d'un lait qu'il tient soigneusement au frais sur l'appui de sa fenêtre. Ainsi tout le distrait, tout le dissipe... « Je vais bien, lui dis-je, mieux : je *préfère* aller bien désormais. Cela est très important »... Mais il ne paraît pas disposé à saisir l'importance. Nous sortons ensemble et dehors nous causons mieux. Quand je le quitte, il semble ragailardi.

Cuverville, jeudi 3 septembre 1908.

Tennis avec Drouin. La pluie nous interrompt.

A six heures, départ avec Gide. Émotion contenue de ce premier départ ensemble. Nous dissimulions notre joie, mais à peine la voiture a-t-elle tourné l'allée qu'elle déborde dans nos gestes et nos regards... Fait les cent pas en attendant le train, sur le quai de la gare de Criquetot, sous une pluie fine. Mais le temps importe peu !... Compartiment bondé d'ouvriers jusqu'au Havre où nous débarquons, toujours sous la pluie. Debout à l'avant du tramway, cinglés par l'eau et le vent... Dîner au Frascati. Je laisse Gide parler. Il est fort bien disposé. Marché dans les petites rues voisines du port, que bordent à droite et à gauche les cabarets à matelots, les bars cosmopolites : sur leurs vitres éclairées, on lit des inscriptions en français, anglais, allemand et scandinave. Rue des Drapiers, un agent de police lutte avec un boiteux pour l'emmener au poste. Il lui a confisqué sa béquille et le tient au collet. Le boiteux résiste. Tous deux roulent dans le ruisseau. La foule s'amasse — des gamins surtout — et invective l'agent. Celui-ci tire de sa poche un sifflet, il y souffle à deux reprises : un bruit âpre et strident de musiquette ; deux autres agents accourent, empoignent le boiteux — qui a tenté sans succès un coup de tête dans la mâchoire du premier agent, un petit maigre, rageur — et le traînent au poste.

Rue des Galions : bordels, femmes peintes aux seuils, avec leurs oripeaux de couleur. Les maquerelles nous invitent. Plus loin, la rue est obscure. Devant toutes les portes des estaminets, des filles. On nous interpelle : « Eh ! les artistes ! »

Dans une autre rue, aussi noire, devant une porte ouverte dans le noir de laquelle on devine un escalier grimant à quel galetas ! — deux filles appuyées à la muraille, en corsages clairs, fument des cigarettes. Elles insistent pour que nous montions. Tout à côté, une espèce de devanture de boutique ouverte, des femmes sont assises, accoudées, elles nous font signe. On voit l'intérieur délabré et, tout au fond, éclairé par une lampe, un lit où dort un enfant.

Indéfiniment erré sur ces pavés, avec une inlassable curiosité, mais sans désirs.

Entrés dans un établissement qui s'intitule *Tivoli*, au coin du quai. Tables, bancs. L'énorme pavillon d'un phonographe qui, sans arrêt, moud des chansons, tantôt françaises, tantôt anglaises. Quelques soldats, avachis contre des filles, boivent. A peine sommes-nous assis, deux filles viennent s'installer en face de nous. L'une est anglaise, l'autre française, toutes deux modestes, convenables et misérables. Le tenancier, qui ressemble à de Féraudy, vient aussi causer avec nous. Il est remplacé par son père, un vieux juif anglais, jovial, l'air d'avoir fait la traite des blanches, qui a roulé partout et croit nous avoir rencontrés, soit à Paris, soit à Londres. Il demande à Gide : «N'avez-vous pas été dans la musique ?»

Au retour, raccrochés devant un autre bar par l'interprète de l'établissement. Bout de conversation. Il n'est interprète que par occasion. Ordinairement, il exerce le métier de clown musical.

Rentrés à minuit. Couchés à l'hôtel de Dieppe, dont le patron nous a pris de force. Il vante les mérites de sa maison en nous consuisant à nos chambres que, «pour nous, il laissera à trois francs»..., et «si on n'est pas bien, on ne paie pas». Toute la nuit, je fus dévoré par les puces.⁶

Le mardi 21 décembre 1909, La NRF offre un dîner à Edmond Jaloux, à l'occasion duquel doivent se réunir collaborateurs et amis... Mais ce soir-là, Gide apprend à Copeau que Charles-Louis Philippe, atteint de typhoïde, puis de méningite, est perdu. On comparera ce récit avec celui de Gide, Journal 1889-1939 (éd. Bibl. Pléiade), pp. 278-87 : «La Mort de Charles-Louis Philippe».⁷

Mercredi 22 décembre [1909].

A neuf heures, je retrouve Gide à la maison Velpeau, rue de la Chaise... Des garde-malades circulent. Tout est silence. Je croyais voir Philippe encore vivant. Il est mort hier soir à neuf heures, après une agonie atroce. La respiration, par moments, s'arrêtait. La mère, alors, se précipitait sur lui, criant : «Respire encore une fois, mon petit, encore une fois !» Et, comme s'il eût entendu son appel, nous dit Marguerite Audoux, sa poitrine, d'un grand effort, se soulevait, se bombait, puis se creusait. Fargue était auprès de lui, un autre ami, et le docteur Élie Faure qui le soigna jusqu'au dernier moment et,

6. Cf. la cuisante expérience d'Amédée Fleurissoire dans *Les Caves du Vatican* (livre IV, chap. I, Bibl. Pléiade, p. 777).

7. Gide y a remplacé le nom de Copeau par celui de Charles Chanvin, peut-être pour ménager les susceptibilités des plus anciens amis de Charles-Louis Philippe.

vers la fin, pris d'un accès de désespoir, sanglotait : « J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu ! »

Nous entrons dans une petite chambre nue où, contre le mur, à gauche, sur un lit mortuaire recouvert d'un linceul, Charles-Louis Philippe est étendu. Il est habillé d'un petit complet marron et ses pieds sont chaussés de chaussettes de coton blanc trop grandes, dont les deux bouts pointent comme deux bonnets de coton. Il paraît encore plus petit, au milieu de ce lit, si tendu, si roide, le nez pincé, les deux bras serrés contre le corps, ses petits poings blancs roidis. Il a l'air d'un petit pioupiou au port d'armes. Il a l'air de répondre à l'appel. Il est décent, correct et appliqué dans la mort. Je suis à son côté et je le regarde de tout près. Il n'est pas changé. Je reconnais chaque détail de son visage, et la cicatrice de sa joue, mal dissimulée par une barbe très courte. Je reconnais l'expression de sa physionomie. Je ne puis croire, je ne puis comprendre qu'il soit mort, qu'il ait consenti à mourir. Il me semble qu'il va se dresser ou faire un geste, et rire de nous qui avons pris sa mort au sérieux.

Garnier s'est assis en sanglotant. Gide, au pied du lit, regarde, la tête penchée. Je pense à ce qu'il pense et je le crois ému, mais il me paraît qu'il ne prend pas la chose « au sérieux ».

Il y a là une jeune femme, Mme Régis Gignoux, et la mère de Philippe. C'est une paysanne d'une cinquantaine d'années, courte et large, au visage énergique, aux cheveux encore noirs. Elle nous accueille avec reconnaissance. Les yeux secs, la voix forte, elle nous dit : « Plaignez-moi, Messieurs, mais plaignez-moi donc ! »... Puis elle s'approche du lit et s'adresse à son enfant. Elle parle avec abondance, avec correction, avec une éloquence sèche qui émeut par des trouvailles d'expression... « Ah ! mon petit ami, dit-elle, ma chère petite belle ! qu'est-ce qui aurait jamais cru ça ?... tes petits poings... Ah ! je connaissais toutes tes petites manières... et maintenant, ah ! te renfermer, comme ça, pour toujours. Oh ! va, je t'emmènerai là-bas, et j'irai te voir tous les jours... Maintenant tu es encore là, je peux te parler, mais quand je ne te verrai plus, mon petit bon sujet ! » Puis, quittant le corps, d'une voix changée, elle organise le départ, dans tous ses détails, et dicte des télégrammes. Elle se montre soucieuse de ne devoir rien à personne et relève sa jupe pour prendre de l'argent. Elle dit : « Je ne demanderai à personne : Est-ce que je vous dois ceci ou ça ? Il faudra que chacun me dise. » Chaque fois qu'un visiteur entre, elle reprend sa lamentation, comme une pleureuse antique, devant le corps de son fils : « Tant qu'il est là, je veux lui parler »...

Nous nous rendons au Mercure. Pendant que Gide cause avec Vallette, j'écris des lettres. Puis nous retournons rue de la Chaise, où Léautaud nous accompagne. Il ne parle guère et garde sa mine renfrognée. Mais je l'observe, devant la mort. De ses yeux noirs et fixes, derrière le lorgnon, il le regarde

fortement. L'émotion monte en lui, fait osciller son corps qui résiste et se roidit : soudain un flot de larmes lui inonde la face. Il se retire dans un coin pour s'essuyer le visage soigneusement. Et maintenant, avec une application sèche, aiguë, il regarde ce qui est autour de lui. On sent que cela entre dans son esprit pour ne plus jamais s'en effacer. Combien je regrette que son attitude revêche arrête mon élan de sympathie vers lui...⁸

Vers onze heures, nous quittons la maison Velpeau pour nous rendre au télégraphe. La chaussée est boueuse. Une pluie fine tombe. Il fait tiède et mou. Sensation de fatigue et d'écœurement. Forte saveur des larmes. Elles coulent sur mes joues sans que je cherche à les retenir...

(Choix et notes de CLAUDE SICARD.)

La *Revue d'Histoire du Théâtre* vient enfin de publier (premier fascicule de 1983) les actes du colloque qui avait été consacré, à Dijon en mai 1979, à Jacques Copeau pour le centenaire de sa naissance. On y lira, de Claude Sicard, une brève et alerte présentation du «*Journal de Jacques Copeau*» (pp. 129-38).

8. Cf. la relation de cette journée du «Mercredi 22 Décembre» dans le *Journal littéraire* de Paul Léautaud, t. II, pp. 414-21 (Paris : Mercure de France, 1955).

pour relire et réentendre Auguste Anglès...

Nous publions aux pages suivantes l'enregistrement de l'exposé que présenta Jean Bastaire lors de la décade d'août 1973 au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, consacrée à La Nouvelle Revue Française sous la direction d'Auguste Anglès.

*Aux quelques articles que nous signalions dans notre précédente livraison vient se joindre, dans le n° 32 (1^{er} trim. 1984 : Chronique III) du Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, le bel hommage d'Alain Rivière, trois pages dont la justesse de ton et la finesse psychologique toucheront au plus vif ceux qui ont bien connu A.A.. Alain Rivière a eu l'heureuse idée d'illustrer son évocation en publiant deux longues lettres d'A.A., adressées du Japon à Isabelle Rivière, en 1959-61, qui rappellent bien quel merveilleux épistolier il était... Le Bulletin * donne également le texte de la préface d'A.A. à la nouvelle édition de la Correspondance Paul Claudel - Jacques Rivière, à paraître incessamment chez Gallimard, vol. XII des Cahiers Paul Claudel (annotée par Pierre de Gaulmyn). Cette préface, dernier texte qu'A.A. ait écrit pour la publication, a également paru (sous le titre : «Claudel fin de siècle») dans la revue Commentaire, n° 24, hiver 1983/84, pp. 846-56, précédée d'un bref et chaleureux in memoriam.*

* Ce n° 32 du *BAJRAF* contient également, nous tenons à le signaler à nos lecteurs, deux notices d'Alain Rivière consacrées à Kevin O'Neill (suivie d'un bref texte inconnu de Jacques Rivière, présenté par K. O'Neill) et à Édi Copeau, ainsi que le texte d'une excellente conférence de Jacqueline Flory (pp. 38-51) : «Vie et passion d'Isabelle Rivière».

LE PREMIER GROUPE DE LA NRF ET PÉGUY

par
JEAN BASTAIRE

AUGUSTE ANGLÈS

Sur ce sujet, la parole est à Jean Bastaire. Il a divisé son exposé en sections : à la fin de chacune d'elles, nous pourrons engager avec lui la conversation sur les points qui nous seraient obscurs ou à propos desquels nous aurions des critiques à lui faire.

JEAN BASTAIRE

En effet, ce que je vais m'efforcer de vous présenter, c'est plutôt un dossier qu'un véritable exposé et j'ai pensé que le plus simple serait de l'articuler de la manière suivante : dans un premier temps je vais esquisser la question des rapports de Péguy et des *Cahiers de la Quinzaine* avec *La Nouvelle Revue Française* ; dans un second temps, les relations de Péguy avec Gide, avec Drouin, avec Schlumberger, avec Ghéon, avec Copeau et avec Rivière. Ce sera une façon pratique de classer dans chacune de ces rubriques un certain nombre de textes peu connus et de lettres inédites, que je peux communiquer aujourd'hui.

On oublie souvent que Péguy a été le responsable d'une publication périodique : les *Cahiers de la Quinzaine*. Je ne fais pas l'historique des *Cahiers*, ce n'est pas notre sujet, mais enfin, de son vivant, Péguy offrait aux yeux d'une petite fraction de l'opinion, plutôt que la figure d'un écrivain, celle d'un gérant — il s'appelait lui-même le *gérant des Cahiers de la Quinzaine* — et d'un éditeur, car en fait, sous cette rubrique, ont paru autant d'ouvrages, romanesques ou autres, que de recueils d'articles. Ce n'est qu'à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* et dans les dernières années de sa vie que la situation a commencé à changer. Aussi n'est-il pas indifférent de voir brièvement cette question des rapports entre deux périodiques en somme concurrents, ne serait-ce que parce qu'ils ont eu des collaborateurs communs, par exemple

André Suarès. Je ne dirai pas que c'est Péguy qui a découvert Suarès, mais c'est lui qui l'a lancé sur le marché. Suarès avait publié, à compte d'auteur, déjà quelques ouvrages vers la fin du siècle dernier, mais par l'intermédiaire de Romain Rolland c'est Péguy qui l'a vraiment fait connaître, avant qu'il ne publie simultanément à *La NRF*. C'est aussi Péguy qui a édité le premier livre de Pierre Hamp qui, s'étant ensuite brouillé avec lui, est passé à *La NRF* et a été édité par le «comptoir d'édition». Schlumberger lui-même — je ne sais pas si c'était son premier ouvrage, mais un des tout premiers — a été édité par Péguy en 1906. Je vais y revenir tout à l'heure.

On peut en effet se demander comment se regardaient ces deux entreprises concurrentes sur le marché. Plusieurs choses doivent être soulignées — et là je fais peut-être une plaidoirie, nous verrons ensuite ce que l'on pourra m'opposer. Je ne nie pas, loin de là, qu'il y ait de profondes et capitales différences entre les *Cahiers de la Quinzaine* et *La Nouvelle Revue Française*, mais je suis tenté de voir aussi des parentés, ce qui expliquerait d'ailleurs une certaine acrimonie de Péguy, dans la mesure où les deux publications cheminaient sur un certain nombre de sentiers communs, ce qui pouvait créer des frictions. On a souvent l'habitude, parce qu'on ne lit que les œuvres de Péguy — et je dois dire que la collection des *Cahiers de la Quinzaine* n'est pas facile à dénicher —, de remarquer : «Après tout, Péguy lui-même et ses *Cahiers*, c'était foncièrement français, cela n'était que français. Péguy, ses camarades, son équipe, étaient des gens sans doute très généreux, mais qui ignoraient sereinement l'Europe et le monde.» Il leur aurait en somme manqué une dimension culturelle internationale. Cela n'est pas vrai. Il suffit de consulter le catalogue des *Cahiers de la Quinzaine* du début jusqu'à la fin pour s'apercevoir que Péguy a publié des ouvrages sur des auteurs étrangers. On relève ainsi un essai sur Swift par une agrégée d'anglais, Henriette Cordelet ; il y a les trois études de Suarès sur Tolstoï, Ibsen et Dostoïevski ; il y a le court essai de Daniel Halévy sur Nietzsche et, par ailleurs, la traduction des sonnets de Shakespeare par Charles-Marie Garnier... Si Péguy a accueilli ces textes et d'autres, c'est qu'il ne se contentait pas de la culture française ou gréco-latine. On le verra plus abondamment pour *La NRF*, mais cette ouverture vers les littératures étrangères a existé aux *Cahiers de la Quinzaine*. Ce qui est non moins vrai — mais là je crois qu'on chemine dans la même direction que *La NRF* —, c'est que, bien sûr, les *Cahiers* se voulaient de culture française, pour défendre la culture française. Ce n'était pas là un motif de friction, mais plutôt d'émulation avec *La NRF*.

Un point qui n'est peut-être pas évident, mais qui me semble important (et là je m'appuie sur ce qu'Auguste Anglès disait hier), où je vois une troisième convergence entre les deux publications, c'est l'attitude de Péguy — et de

quelques-uns de ses amis, mais je prends mes références dans son œuvre même — en faveur d'un classicisme qui s'opposait sans doute au romantisme échelonné, mais aussi au classicisme de *L'Action française*. Un classicisme qui admettait fort bien que des écrivains catalogués «romantiques» pussent être des classiques. Certains d'entre vous connaissent sûrement la manière dont Péguy considérait Hugo (il y aurait une thèse admirable à faire sur Péguy et Hugo), — eh bien ! dans Hugo, Péguy disait : «Il y a un grand classique... *Booz endormi* : ça, c'est d'un grand classique !» Mais évidemment le Hugo d'*Angelo tyran de Padoue*, de *Lucrece Borgia*... était pour Péguy la pire des choses, c'était «le romantisme». Qu'était donc pour Péguy le romantisme ? C'était *l'insincérité*, pas sur le plan moral, mais sur le plan de l'art, de la poésie. Définition, je crois, qui pourrait être gidienne. Péguy était donc pour le classicisme, mais l'idée qu'il s'en faisait n'avait rien d'étroit, de provincial, elle n'était nullement attachée au classicisme du XVII^e siècle, à Boileau, puisque pour lui un grand écrivain classique, qu'il opposait aux romantiques, c'était par exemple Sophocle. Euripide, pour lui, était romantique ; Corneille, bien sûr, poète classique ; Racine, certes, encore qu'il lui préférât Corneille. Michelet était un auteur classique, non au sens où on l'apprenait en classe, mais au sens où il entraînait dans une espèce d'équilibre de type classique. Sur ce plan-là aussi, me semble-t-il, il y avait une parenté avec ce que pensait *La NRF*. Une dernière parenté, qui s'appuie sur le titre même de *La Nouvelle Revue Française*, c'est qu'on était — d'une façon peut-être plus accentuée chez Péguy — patriote dans les deux revues. Mais le patriotisme de Péguy, comme celui de *La NRF*, contrairement à ce que l'on croit parfois, n'avait rien à voir avec le maurrassisme, avec le nationalisme de droite. C'était un nationalisme de gauche, comme dit mon ami Éric Cahm dans son *Péguy et le nationalisme français (Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1972)*.

Je noterai encore, pour en finir avec cette rubrique, que Péguy lisait régulièrement *La NRF*. Que lisait Péguy ? se demande-t-on parfois... Est-ce qu'il a lu grand'chose ? Une fois qu'il eut fini ses humanités ou, du moins, qu'il fut sorti de Normale Supérieure, est-ce qu'il a lu autre chose que ses *Cahiers*, dont il corrigeait les épreuves ? Il lisait en tout cas ces trois revues auxquelles il était abonné : la *Revue de Métaphysique et de Morale*, *La Grande Revue* et *La Nouvelle Revue Française*. Vous savez certes par expérience qu'on ne lit jamais intégralement une revue à laquelle on est abonné, on ne peut donc pas être sûr que Péguy ait lu telle ou telle notule ; mais nous avons d'assez nombreuses preuves, dans sa correspondance, qu'il lisait tel article de Gide, ou telle pièce de Claudel, ou tel essai de Suarès, etc... Échange de bons procédés : Péguy était abonné à *La NRF* comme presque tous les animateurs de *La NRF* l'étaient aux *Cahiers de la Quinzaine*.

Pour terminer cette première rubrique, on peut se demander quelle place *La NRF* a ménagée à Péguy. Est-ce que des œuvres de Péguy y sont commentées, publiées ? Je crois que le premier article paru a été celui de Michel Arnauld (*alias* Marcel Drouin), «*Les Cahiers de Charles Péguy*», publié dans le numéro du 1^{er} novembre 1909. J'y reviendrai, parce que c'est une chose extrêmement importante à bien des égards. Deuxième article, non moins important et fondamental : celui de Gide sur le *Mystère de la Charité*, paru sous la forme d'un «*Journal sans date*» dans le numéro du 1^{er} mars 1910. Ensuite, troisième article plus bref, moins important mais intéressant tout de même, de Michel Arnauld sur *Notre jeunesse* : c'était un compte rendu critique, une «*note*», dans le numéro du 1^{er} septembre 1910. Je ferai remarquer que, de même que pour le *Mystère de la Charité*, la «*note*» suivait immédiatement la parution du volume. C'est important, parce que, lorsque l'on rend compte d'un bouquin six mois ou un an après, cela veut dire qu'on a fini par «*consentir*»... Pour *Notre jeunesse*, ce fut immédiat. Presque aussi immédiat, à deux mois d'intervalle, quatrième texte : une «*note*» d'Henri Ghéon, cette fois sur *Victor-Marie, comte Hugo*, le 1^{er} décembre 1910. En 1911, rien sur Péguy, en particulier aucun compte rendu d'*Un nouveau théologien : Monsieur Laudet*, avec sa féroce satire de *La Revue hebdomadaire*, et rien sur *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* — ce qui est plus étonnant encore. En 1912, on trouve un article sur *Le Mystère des Saints Innocents*, par Jacques Rivière, dans le numéro du 1^{er} juin 1912. Le 1^{er} août 1913, un nouveau commentaire de Ghéon, cette fois sur *La Tapisserie de Notre-Dame*, qui contenait la fameuse *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*. C'est tout, comme études sur Péguy ou certaines de ses œuvres. Il est intéressant de relever l'absence de commentaires sur *L'Argent* et *L'Argent suite* : ce sont des textes violemment politiques, et l'on peut penser que *La NRF* ne voulait pas se mêler de ces choses-là. Mais surtout, et là Péguy a dû le digérer difficilement, rien sur *Ève*, ou plutôt une mention lapidaire : «*Cahiers de la Quinzaine : Ève*» -- une annonce, sans plus. C'était gentil, mais peu satisfaisant.

Vous disiez, Anglès, que Copeau se signalait par la multitude des projets qu'il formait et qu'il abandonnait, parce qu'il avait beaucoup d'imagination et des capacités de travail, comme nous tous, plus réduites. Il a fait miroiter un article sur *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, puis une étude plus ample sur Péguy, qu'il n'a jamais écrits. Peut-être n'en avait-il pas envie, ou bien tout simplement a-t-il été débordé, n'a-t-il pas eu le temps, ce que je serais plus tenté de croire, parce que, nous le verrons, le ton de leur correspondance est très affectueux, et je ne crois pas que Copeau était un menteur, un homme qui «*se défilait*». Toujours est-il que c'est Copeau qui aurait dû faire, après Drouin, un grand article. Mais après Drouin, il n'y a rien eu de tel, et cela aus-

si Péguy l'a peut-être ressenti sans plaisir.

Il aurait dû aussi paraître des textes de Péguy dans *La NRF*. Ce que les péguystes ne savent pas assez — et moi-même j'ai précisé mes idées là-dessus en préparant mes dossiers pour aujourd'hui —, c'est que *La NRF* a fait des efforts très louables pour publier du Péguy. Je crois qu'elle a donné en 1911 une page ou deux extraites des *Œuvres choisies*. A ma connaissance, jusqu'en août 1914, ce sont les seuls morceaux de Péguy qui aient paru dans *La NRF*. Ce n'était pas une pré-publication, car Péguy avait fait paraître son volume d'*Œuvres choisies* en avril 1911, et je crois que c'est dans le mois ou les deux mois qui ont suivi qu'ont été détachées — et je dirais presque à titre publicitaire — les pages en question.

A trois reprises, *La NRF* a sollicité Péguy. J'en ai vu la première mention dans une lettre de Copeau du 17 mars 1910, juste après la parution du *Mystère de la Charité de Jeanné d'Arc*. Copeau est enthousiaste (comme presque tous les animateurs de *La NRF*, à commencer par Gide), et il demande à Péguy un important fragment du second volume de la *Jeanne d'Arc* — second volume destiné à devenir *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* qui n'a paru qu'en octobre 1911, c'est-à-dire dix-neuf mois plus tard.

Périodiquement, Copeau, et Schlumberger aussi, je crois, ont relancé Péguy dans d'autres lettres que je ne connais pas, en lui demandant des extraits de ce second volume. On aboutit à un billet de Péguy à Schlumberger, écrit le 9 août 1911, à la veille de la parution du *Porche* et publié dans les *Feuillets 70 de L'Amitié Charles Péguy* :

Je ne pourrai malheureusement pas vous donner de la deuxième Jeanne d'Arc. Je suis assailli depuis quelques mois par une telle cabale qu'il faut que ce Mystère sorte brusquement et entier d'un seul coup. Vous savez que j'en suis aussi peiné que vous. J'aurais mieux aimé travailler et publier dans la paix, mais on n'est pas le maître de ses ennemis.

Il souhaitait donc frapper un grand coup et il ne voulait pas une parution fractionnée dans *La NRF*, qui s'est inclinée. En ce cas, c'est lui qui, pour des raisons valables, sans doute (il ne semble pas avoir provoqué de l'acrimonie), a refusé une avance tout à fait sympathique. Première occasion manquée.

Deuxième occasion : là, c'est un peu plus grave, et cela recoupe l'histoire de l'incident Variot. C'est l'histoire de la publication de ce qui portera pour titre, après la mort de Péguy : *Clio*. Il y avait donc eu cet incident au cours duquel Gide et ses amis avaient supposé que Péguy était derrière Variot. On s'était expliqué par l'intermédiaire de Copeau et, pour sceller la réconciliation, *La NRF* avait sans doute fait de nouvelles avances pour demander un texte qu'elle aurait publié intégralement. Péguy propose *Clio*, qu'il avait en-

repris en 1910 et qu'il était en train d'achever en 1912. Comme cela menaçait d'être long, *La NRF* donne son accord pour publier l'ensemble en quatre livraisons. Péguy est satisfait, il y a un échange de lettres entre Copeau et lui, en mai et juin 1912, et on en arrive à la question d'argent (voir les lettres publiées dans *La NRF* d'avril 1973, petit dossier Péguy, avec quelques lettres de Copeau à celui-ci). *La NRF* offre cent francs par livraison, soit au total 400 francs-or. Péguy refuse, trouvant que ce n'est pas assez. Il faut noter que, si lui et sa famille n'ont jamais vécu dans une misère dramatique, ils ont toujours été pauvres et qu'il n'a cessé, toute sa vie, de «tirer le diable par la queue», de «tirer les sonnettes» aussi, et de chercher à gratter de l'argent partout, non par avarice et encore moins par cupidité, mais parce qu'il en avait vraiment besoin pour faire vivre sa famille. Cela dit, on peut quand même penser qu'il y avait là un gros effort de la part de *La NRF* : elle acceptait de publier un texte entier de lui pour sceller une réconciliation, il aurait pu faire «contre mauvaise fortune bon cœur», encaisser les quatre cents francs et laisser publier. Mais voilà que je tombe sur un extrait du *Journal* de Romain Rolland, daté de février 1913 et publié dans la préface à la correspondance Péguy-Romain Rolland (*Une amitié française*, Albin Michel, 1955, p. 167). Romain Rolland raconte qu'il vient de voir Péguy, qui lui a semblé très abattu. *La Tapisserie de sainte Geneviève* n'a eu aucun succès, il a aussi des difficultés sur le plan de ses affaires domestiques, et au sujet de *La NRF* il est furieux, car elle a offert mille francs pour *La Fête arabe* des Tharaud, qui n'est qu'une petite chose. Lisant cela, j'ai compris les raisons pour lesquelles il avait refusé quatre cents francs. Il avait besoin d'argent et six cents francs de différence, cela comptait. Mais je crois qu'entraînait aussi en jeu une question de fierté, d'autant que les Tharaud étaient de ses amis et que, de plus, ils avaient beaucoup de succès. Je pense que ces deux raisons, argent et fierté, ont joué, et c'est ce qui explique son refus. Pourquoi *La NRF* n'a-t-elle pas offert plus ? C'était la loi du marché, probablement. Un texte des Tharaud se payait cher, tandis qu'un texte de Péguy ne valait pas grand'chose. Je ne prétends pas que les gens de *La NRF* voulaient l'affamer, mais il fallait qu'ils bouclent leur budget, eux aussi. Pour les uns et pour les autres, il y avait des raisons tenant à l'économie. Deuxième occasion manquée, donc, et c'est fort dommage pour Péguy, pour *La NRF* également, car ce texte n'a pas paru du vivant de Péguy. Pourquoi ne l'a-t-il pas repris dans les *Cahiers de la Quinzaine* ? Je ne le sais pas. C'est le texte publié quelques années après sa mort, sous le titre de *Clio*.

Troisième et dernière occasion manquée : là, je crois que personne n'y est pour rien, si ce n'est la Providence, car c'est la guerre qui a empêché l'aboutissement du projet. Troisième tentative, au mois de mai 1914. Cette fois, c'est

Jacques Rivière qui s'emballa pour la *Note sur M. Bergson*, parue en avril 1914. Il écrit à Péguy une lettre enthousiaste et dont la conclusion peut être résumée ainsi : « Nous sommes tous à *La NRF* emballés par votre texte. Il paraît que vous en écrivez la suite. Pourriez-vous nous la confier ? » Eux et lui s'accordent sur la publication de sa prochaine œuvre, celle qu'il a appelée *Note conjointe sur M. Descartes*, qui est la suite de la *Note sur M. Bergson*. Il travaille dur pendant les deux ou trois mois qui précèdent la guerre ; il y a des échanges de lettres où il dit : « Je ne suis pas prêt », et où Rivière répond : « Alors on ne pourra plus vous "caser" dans le sommaire de juillet, ce sera pour le mois d'août. » Tout va très bien, tout va si bien qu'en somme — et malgré le caractère hasardeux de ces pronostics rétrospectifs —, si la guerre n'avait pas éclaté — d'autant qu'ils étaient aussi d'accord sur le prix —, on a toutes les raisons de supposer qu'il y aurait eu enfin un grand texte de Péguy dans *La NRF*. J'ajoute, quoique ce ne soit pas dans les limites de notre colloque, que ce texte a quand même paru, du moins partiellement, dans un des premiers numéros de la revue en 1919.

AUGUSTE ANGLÈS

Je suis tenté d'intervenir dès maintenant, bien que nous risquions d'empiéter sur ce que vous direz dans le détail. Mais enfin, tout de même, deux ou trois petites choses... D'abord, la question de savoir si les *Cabiers de la Quinzaine* et *La NRF* étaient concurrents. Oui et non, en ce sens que la formule était différente : *La NRF* s'inscrit, elle, dans la tradition des revues littéraires, tandis que Péguy a inauguré une formule originale, et qui a fait école. Il y a eu ensuite combien de *cabiers*, de collections de *cabiers* qui se sont multipliés dans les années 1920-1930 ? Cela dit, Jean Schlumberger m'a souvent répété que Péguy ne voyait pas d'un très bon œil la naissance d'une publication qui, sans être concurrente, risquait de toucher un public partiellement analogue au sien. Le public de *La NRF* était assez varié, peu nombreux ; j'aurais voulu l'étudier, mais la maison Gallimard actuelle n'a rien conservé comme archives de cette époque. D'après les allusions faites dans les correspondances à tel ou tel abonné, j'ai néanmoins vu qu'il y avait des milieux variés : des milieux officiels (c'est assez curieux), d'où venaient des abonnés comme Raymond Poincaré, Louis Barthou, Anna de Noailles, etc... ; mais aussi des gens qui étaient le public de Péguy, des instituteurs, des universitaires, etc... Par conséquent, d'après Schlumberger (je n'en ai trouvé aucune preuve), Péguy n'était pas tellement content, mais n'allons peut-être pas jusqu'au mot de « concurrence ». Les collaborateurs communs venaient de cette frange commune. Dans la psychologie des hommes de *La NRF*, il y a une zone « sociale », comme on disait à ce moment-là — ce que j'appelle le « côté Charles Gide » d'André Gide : la part de celui-ci qui s'intéressait aux questions sociales, qui s'émouvait des

injustices. Chez Ghéon, c'est pareil : il voulait écrire un drame qui se serait appelé *Les Pécheurs*, et il s'est documenté à Étretat auprès des patrons de châtiers pour savoir combien ils payaient leurs mousses, et c'était naturellement très peu — et Ghéon, outre sa générosité sociale, avait d'autres raisons de prendre le parti des mousses... Schlumberger, avant que la vocation ou la tentation littéraire se soit éveillée en lui, avait d'abord été un assidu des universités populaires et de l'Union pour la Vérité, où il avait rencontré Pierre Hamp, qu'il a introduit ensuite à *La NRF*. Il y aurait un article à écrire sur les dé mêlés de Pierre Hamp avec *La NRF*... Il était à gauche, il était socialiste, c'est-à-dire, pour l'époque, très «rouge». Or *La NRF* se gardait comme du feu de toucher aux questions politiques. A un certain moment, il lui a proposé des contes, qui ont paru un peu trop marqués socialement ou «socialistiquement», tant et si bien qu'il a fulminé : «Je vais les porter à *L'Humanité* !» *La NRF* avait beau avoir un penchant «social», partager un collaborateur avec *L'Humanité* de Jaurès, c'était un peu trop, elle n'allait pas aussi loin que cela.

Les Tharaud, eux, depuis la publication de *La Maîtresse servante*, étaient devenus des auteurs pour grand public. C'est pourquoi on a mis exceptionnellement «le paquet», avec mille francs, mais c'est Copeau qui a insisté, car Schlumberger trouvait que c'était trop pour *La Fête arabe*, qui est moins un roman qu'un reportage romancé et qui n'occupait que deux livraisons. Mais *La NRF* tenait à afficher le nom des Tharaud, et elle se donnait l'illusion d'apporter un roman en une période où elle claironnait qu'elle allait révéler le roman de l'avenir, alors qu'en réalité elle ne le trouvait pas.

Quant à Schlumberger, il avait déjà publié un premier roman, *Le Mur de verre*, dont le titre est significatif. Qu'était-ce que ce mur transparent ? C'était, d'après son expérience de jeune marié, la paroi imperceptible qui fait que deux personnes se voient, mais qu'un rien les sépare. Cela, c'est tout Schlumberger, et on le retrouve dans ses écrits, cet invisible hiatus entre deux êtres, cette gêne, qui était dans sa nature, à établir la communication avec autrui. Ce *Mur de verre* avait été édité chez Ollendorff, il pouvait être rattaché à ce que l'on appelait le «roman d'analyse», cher à Paul Bourget. Cet «essai de psychologie contemporaine» avait eu une très bonne presse, et Schlumberger aurait pu continuer sur cette lancée, devenir un Paul Bourget, ou un Marcel Prévost, et entrer à l'Académie française. Mais *Heureux qui comme Ulysse*, qui est le premier volet de *L'Inquiète Paternité*, a été porté par lui à Péguy pour deux raisons. Une raison matérielle était que le volume était si mince qu'un éditeur ordinaire ne l'aurait pas publié : le seul précédent avait été un petit ouvrage d'Anna de Noailles — auteur ultra-connu —, que Fasquelle avait accepté malgré ses petites dimensions. Mais une raison plus profonde était qu'en passant d'un éditeur comme Ollendorff à un éditeur comme Péguy,

Schlumberger choisissait un certain côté. Il y eut ainsi un certain nombre de choix qui furent autant d'aiguillages, comme le numéro spécial en l'honneur de Charles-Louis Philippe : on choisissait la pauvreté, on choisissait l'intransigeance, on choisissait la pureté, on choisissait ce que l'on appelait dans la maison «l'authenticité», contre le succès voyant de la grande édition, etc... La publication aux *Cahiers* du second ouvrage de Schlumberger ne fut donc pas un choix indifférent, ni l'effet du hasard.

Vous êtes ensuite passé aux affinités, et vous avez mis le pied dans ce guêpier : «classicisme, romantisme». Je vous accorde que les *Cahiers* ont publié des textes sur des auteurs étrangers ou d'auteurs étrangers, mais je verrais cela selon un axe différent, et qui nous mène dans une zone différente de celle de *La NRF*. Je crois que Péguy ne publiait pas ces auteurs en tant qu'étrangers, mais en tant que grandes figures de l'histoire de l'esprit, comme il avait publié le *Beethoven* et le *Michel-Ange* de Romain Rolland. Cela se relie à une tradition très puissante au XIX^e siècle, qui est ce que j'appelle le «plutarquisme de l'esprit». Il y avait eu un plutarquisme de l'action pendant la Révolution française et sous Napoléon. Puis, vers le milieu du XIX^e siècle, il y eut déplacement de l'accent dans ce culte des héros, et l'on voulut opposer au plutarquisme de l'action celui de l'esprit : à Épaminondas succédèrent Beethoven, Michel-Ange et autres. Romain Rolland et André Suarès, amis de jeunesse certes, mais si différents de tempéraments, se rencontrèrent pour cette «héroïcisation» des grands hommes de l'art et de l'intelligence. Cette tradition se prolongera jusqu'aux *Deux sources de la morale et de la religion* de Bergson, dont un chapitre s'intitule «L'Appel du Héros», et elle se fera encore entendre dans certains accents de De Gaulle. *La NRF*, au contraire, n'a pas voulu «héroïciser» l'esprit, mais en examiner les mécanismes.

En ce qui concerne l'attitude à l'égard du romantisme, je suis d'accord, en particulier s'agissant de Hugo. Gide avait bien lâché son fameux «Victor Hugo — hélas !», mais on a tort d'y souligner toujours «hélas» et jamais «Victor Hugo». Ghéon surtout a eu le courage, étant donné certaines zones du public de *La NRF*, étant aussi donné les tractations et les affinités qu'il y avait entre certaines tendances de *La NRF* et certaines tendances de la jeune droite, représentée par *La Nouvelle Revue Critique des Idées et des Livres* d'Henri Clouard ou par le tandem Agathon (Alfred de Tarde et Henri Massis), Ghéon a donc eu le courage de faire souvent l'éloge de Hugo ; nous y reviendrons probablement tout à l'heure, quand vous parlerez de ses relations avec Péguy.

Vous m'avez appris (c'est une question que je m'étais posée) que celui-ci lisait régulièrement *La NRF*. J'avoue que j'en doutais et que je l'imaginai ne lisant pas grand'chose. Mais était-il vraiment abonné ? Je pense qu'on lui faisait le service...

JEAN BASTAIRE

Je possède plusieurs documents : d'une part, le témoignage de Marcel Péguy, dans son livre de 1941 (il s'agit de souvenirs sur son enfance et sur la vie quotidienne dans la maison des Pins, à Lozère). Il évoque une petite pièce du grenier où son père rangeait ce qu'il gardait. Marcel Péguy est formel, il dit : « Il gardait trois revues auxquelles il était abonné : la *Revue de métaphysique et de morale*, *La Grande Revue* et *La NRF*. » Évidemment, comme je l'ai signalé, on peut être abonné à une revue et ne pas la lire. Mais, en parcourant la correspondance de Péguy avec Gide, on trouve une appréciation flatteuse concernant un article de Gide sur Baudelaire (lettre du 11 novembre 1910) ; à Suarès, le 3 janvier 1912, Péguy parle aussi de « votre article sur Baudelaire » dans *La Grande Revue* (il donne d'ailleurs une opinion très brève). Pour Claudel, métant occupé du dossier Péguy-Claudiel d'une manière assez approfondie, je m'étais posé la question de savoir ce que Péguy avait bien pu lire de Claudel : je me suis aperçu que tout ce dont il parle, c'est ce qui est paru dans *La NRF*. Je pense à un autre exemple qui concerne *La NRF* : un des amis d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière, René Bichet, a publié plusieurs textes dans *La NRF*, et en particulier *Le Livre de l'Église*, dédié à Péguy : Fournier, dans sa correspondance avec Rivière, lui rend compte de l'opinion de Péguy sur ce texte. Là, me direz-vous, Péguy avait une raison personnelle de lire ce texte, puisqu'il lui était dédié ; mais je crois qu'il existe ainsi un certain nombre de témoignages qui prouvent qu'il lisait des textes dans *La NRF* d'une manière assez régulière.

AUGUSTE ANGLÈS

Passons maintenant à la place que *La NRF* a accordée à Péguy. Du grand article de Michel Arnauld, du grand cri d'enthousiasme et de stupéfaction de Gide, nous parlerons tout à l'heure ; contentons-nous pour le moment des « notes ». Nous dirons à propos de Michel Arnauld l'histoire de la fin de *Notre jeunesse*. Sa « note » sur ce *Cahier* est venue après celle qui avait été consacrée à cette *Apologie pour notre passé*, de Daniel Halévy, qui a déclenché *Notre jeunesse*. Il faut savoir que *La NRF* attachait une importance très grande à ces « notes » de la partie critique, plus grande peut-être qu'aux articles du sommaire proprement dit. Celle de Jean Schlumberger sur l'étude de Halévy était prudente, mais elle ne reniait rien des convictions dreyfusardes de son auteur. Quand *Notre jeunesse* parut, le plus indiqué pour faire la « note » (qui fut placée en tête du n° 21, 1^{er} septembre 1910) était Michel Arnauld, ancien camarade de Péguy et auteur de ce grand article déjà mentionné : elle rend hommage à Péguy, rappelle les attaches dreyfusardes de Michel Arnauld et de ses amis, mais en même temps elle marque certaines distances. Si bien que, lorsqu'il a fallu faire une « note » sur *Victor-Marie, comte Hugo*, on a préféré la

confier à Henri Ghéon. Pourquoi ? Parce que celui-ci était d'un nationalisme, disons : plus «cocorico» que les autres et que ses poèmes, très «pantalon garance», avaient beaucoup plu à Péguy ; parce que, de plus, il était un compagnon de marche de Péguy, puisqu'ils habitaient dans le voisinage l'un de l'autre : or, faire des marches avec Péguy créait un lien aussi sûr que d'être abonné aux *Cahiers*. Mais à nouveau cette «note», certes très chaleureuse, n'hésite pas à s'inscrire en faux contre le parti pris cornélien de Péguy.

Rien sur le *Laudet*, bien sûr, parce que c'était de la polémique et que *La NRF* en avait horreur : si l'on disait quelque chose sur le *Laudet*, dans quel sens le dire ? On ne pouvait pas rester neutre, donc mieux valait ne rien dire du tout. Mais les *Pages choisies* et *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, eux, ont été «honorés» (selon le mot de Gide) par des citations d'extraits, sous une rubrique intermittent de «Lectures», en 1911.

JEAN BASTAIRE

J'ai des lettres enthousiastes, notamment une lettre de Gide à Péguy, sur le *Porche*, ainsi qu'une lettre de Copeau.

AUGUSTE ANGLÈS

Vous avez eu l'air de minimiser, soit le fait d'être mentionné dans la «Revue des revues», soit le fait d'avoir une citation dans les «Lectures». Cette rubrique avait été inventée par Gide pour rendre hommage assez rapidement à des œuvres que l'on considérait comme importantes, sur lesquelles on ne savait pas encore qui parlerait et sur lesquelles aussi, peut-être, pour une raison ou pour une autre, on n'était pas décidé à s'exprimer complètement. Elle apparaît de temps en temps, en particulier à l'occasion d'œuvres de Francis Jammes, comme, entre autres, *Les Géorgiques chrétiennes*, et il me semble me rappeler que Gide dans une lettre écrivit : «Nous honorerons ainsi Jammes». Les hommes de *La NRF* ont donc pensé honorer Péguy en publiant un fragment des *Pages choisies*, mais sur lequel ont-ils jeté leur dévolu ? C'est un fragment sur les Humanités, l'enseignement, etc... Ils ne risquaient pas ainsi de se compromettre.

Des pages consacrées par Jacques Rivière au *Mystère des Saints Innocents* et par Henri Ghéon à *La Tapisserie de Notre-Dame*, nous parlerons lorsque vous en viendrez aux rapports de Péguy avec l'un et avec l'autre. Il est vrai qu'*Ève* n'obtint qu'une mention dans la «Revue des revues», mais les hommes de *La NRF* attachaient aussi de l'importance à cette rubrique, puisqu'ils eurent de grandes discussions pour savoir qui en serait responsable. Au début, tout le monde s'en mêlait, c'est-à-dire que chacun apportait ce que Gide appelait ses «découpures», avec les petits commentaires qu'elles pouvaient susciter. Puis on s'est dit qu'il faudrait qu'un seul s'en charge, ou du moins en as-

sure la supervision. On avait pensé un moment à Ghéon, mais on a trouvé qu'il était peut-être un peu trop explosif ; à un autre moment, on a introduit le jeune Alain-Fournier, mais il y a eu friction, parce que la «Revue des revues» n'était pas signée, même pas d'initiales, et qu'Alain-Fournier n'a pas accepté l'anonymat. *Ève* a donc été mentionnée dans la «Revue des revues», et même en «Memento», de même que *Paris Vaisseau de charge*, qui a cependant, lui, été cité, et quelques autres. Je n'irai pas naturellement jusqu'à prétendre que Péguy était ainsi «honoré», mais au moins l'attention était-elle ainsi attirée rapidement sur ses œuvres.

Nous en arrivons à vos trois occasions de sollicitations. En réalité, il y en eut plus de trois. On peut dire qu'il y avait sollicitation permanente de *La NRF* à l'égard de Péguy, toujours avec la crainte de déplaire. Naturellement, après le grand article de Michel Arnauld, on a pensé que c'était le moment de demander un texte. Les réponses de Péguy, d'après les échos que j'en ai trouvés dans les correspondances, c'était toujours : «Mais oui, mais oui, j'y pense, quand j'aurai quelque chose qui vous conviendra, je vous le donnerai...», et puis rien ne venait. Vous dites, à propos du *Porche* : sollicitation de Copeau, réponse de Péguy, puis perte dans les sables, parce que le *Laudet* était intervenu...

Deuxième histoire, celle de *Clio* venant après l'incident Variot, avec cette arrière-pensée qu'avait *La NRF* que, derrière Variot, il y avait eu Péguy — ce que rien ne prouve. Elle a cherché à renouer avec lui, et elle avait ceci de «japonais» qu'elle aimait recourir à des intermédiaires ; c'est très gidien, cette démarche coudée... Comment arriver à «approcher», comme on dit aujourd'hui, Péguy, sans avoir l'air de le solliciter et sans risquer une rebuffade ? Schlumberger s'est fait inviter à déjeuner chez Mme Favre et, comme par hasard, Péguy s'y trouvait aussi. On a parlé de choses et d'autres, et puis, lorsque Péguy a dit : «Je m'en vais, il faut que je retourne travailler», Schlumberger lui a proposé : «Eh bien ! je vais faire deux pas avec vous», et, au cours de ces deux pas : «Alors, vous savez, on attend toujours quelque chose de vous ! — Mais oui, mais oui, j'y pense...». Il y avait donc constamment appel, mais aussi remise à plus tard. Avec *Clio*, il y eut cette hypocrisie française de craindre de parler d'argent ou, quand on en parle, de prendre de petites mines confuses. La rémunération de mille francs consentie aux Tharaud avait été exorbitante et exceptionnelle (je vous ai dit pourquoi), et il y avait là en effet de quoi vexer Péguy. Mais prenons un autre terme de référence, et vous allez voir comme on arrive, avec des questions d'argent, à des choses qui vont plus loin. Dans les débuts de la revue, quel était le principe adopté pour les paiements ? On payait ceux que l'on redoutait ou que l'ontenait absolument à avoir ; parmi les autres, on payait seulement ceux que l'on supposait avoir

besoin d'argent. Il y a des correspondances amusantes, dans lesquelles on se demande si tel ou tel est gêné ou non, à la manière de dames d'œuvres qui ont souci de répartir judicieusement leurs charités et supputent quel peut être le chiffre des revenus de leurs ouailles... Le *Michel-Ange* de Verhaeren fut payé cent francs. Et comme on tenait à Claudel, on est allé jusqu'à rétribuer ses poèmes au même tarif que ceux de Verhaeren. C'est-à-dire que, non dans l'esprit de Gide lui-même, mais dans l'idée que ses amis et lui se faisaient du barème des valeurs littéraires accepté par le public, c'était une audace que de traiter Claudel sur le même pied que Verhaeren. Quand on a voulu « décrocher » André Suarès, jusqu'à combien est-on allé ? Il trouvait que Jacques Rouché ne le payait pas assez à *La Grande Revue*, et il voulait recevoir la somme qu'il devait déboursier pour son loyer. C'est Copeau qui a enlevé l'affaire au pas de charge : on donna deux mille francs à Suarès, en quatre versements de cinq cents francs, qui allaient immédiatement au règlement de son « terme » trimestriel, et sa collaboration consistait en une « Chronique de Caërdal » par numéro.

Était-ce donc mal rétribuer *Clio* que d'offrir cent francs par livraison (et je crois que deux, et non pas quatre livraisons comme vous l'avez dit, étaient envisagées) ? Libre à ceux qui ne sont pas les payeurs d'estimer qu'aurait pu être fait pour Péguy l'effort consenti en faveur de Suarès et bientôt aussi de Claudel... Mais, du coup, un fragment de *Clio* n'est-il pas allé à *La Grande Revue* ? Celle-ci avait la réputation, comme aussi *La Revue de Paris*, d'être plus riche et donc, en règle générale, plus généreuse que *La NRF*. De toute façon, Péguy eut cent fois raison : il vivait dans la gêne et il avait une famille à nourrir. J'ajoute néanmoins que la publication de *Clio* avait été tenue pour acquise dans la correspondance Copeau-Rivière, ce véritable journal, tenu au jour le jour, de l'élaboration d'une revue par son directeur et son secrétaire travaillant en tandem : dans une lettre de Copeau à Rivière figurent, sur le projet de deux (et non quatre) prochains sommaires, des « Fragments de *Clio* ».

JEAN BASTAIRE

En confirmation, voici une lettre de Copeau sur ce sujet, adressée à Péguy. Je l'ai publiée dans *La NRF* d'avril 1973 (pp. 91-2) :

Mon cher Péguy,

Vous m'avez causé une joie bien vive et bien profonde. Et tout le monde autour de moi est bien content... et bien fier ! Je vous exprime ici ma reconnaissance, et celle de mes amis. Dites-moi bientôt, mon vieux, si je puis compter sur votre manuscrit pour le 10 juillet, c'est-à-dire pour paraître ferme en août ? Je vais tâcher de vous composer un beau sommaire, de vous faire une escorte digne de vous ! Je n'ai pas pu

encore régler la question des « honoraires » (c'est comme ça qu'on dit ?), mais ça sera bientôt fait, et je vous en écrirai aussitôt. Sur ce point aussi, ne doutez pas que La NRF ne fasse de son mieux pour vous être agréable.

AUGUSTE ANGLÈS

Elle ne l'a pas fait : tant pis pour elle ! Dans la lettre de Copeau à Rivière se trouve en effet le projet de ces deux sommaires mirifiques, où resplendit le titre de *Clio*. On a dû en rester au projet et au titre...

Pour la troisième tentative, vous dites que Jacques Rivière a écrit à Péguy en lui disant : « Nous n'aurons pas la place dans tel numéro ». Ce que Rivière a écrit à Copeau ou à Gide, c'est : « Péguy demande un délai, il ne sera pas prêt. » Ces délais perpétuels signifient peut-être que, soit pour des questions d'argent, soit pour d'autres raisons, Péguy n'était pas tellement pressé de paraître dans *La NRF*. Autant elle était pressée d'avoir un texte de lui, autant j'ai l'impression qu'il y mettait peu de hâte. Peut-on légitimement tirer cette conclusion ?

JEAN-PIERRE CAP

Je me rappelle avoir lu récemment dans des lettres de Gide à Schlumberger et à Rivière que Gide, dès 1911 ou 1912, prévoyait que Péguy pourrait écrire éventuellement dans *La NRF*, mais qu'il faudrait lui « arracher » ses textes.

JEAN BASTAIRE

Au fond, sur cette question, j'aurais la position suivante, qui rejoindrait d'ailleurs la vôtre. Je pense qu'aux yeux de Péguy, surtout pour des textes comme la *Note conjointe* ou *Clio*, l'endroit où cela aurait dû paraître, c'était aux *Cabiers*, puisqu'il était lui-même éditeur. Malheureusement, il avait besoin d'argent. Il était partagé entre le désir d'éditer lui-même sa prose et le désir de gagner de l'argent — ce qui explique peut-être certaines oscillations, en rapport avec sa trésorerie.

JACQUES COTNAM

Est-il arrivé que les *Cabiers de la Quinzaine* parlent de *La NRF* ?

JEAN BASTAIRE

Il est arrivé que Péguy, ou un autre, fasse allusion à un texte de tel auteur, mais c'était plutôt une allusion confraternelle d'auteur à auteur que de revue à revue. Par exemple, quand Péguy publiait un texte de Suarès, il donnait la bibliographie de Suarès — et pas seulement les volumes, mais aussi les articles — et il indiquait ceux qui avaient pu paraître dans *La NRF*, en se chargeant de fournir le numéro si on le voulait. Autrement, il ne faisait aucune publicité, du moins dans la période qui a coïncidé avec la sortie de *La NRF*. Durant les

premières années des *Cabiers de la Quinzaine*, au contraire, il faisait de la publicité, gratuitement, pour les revues qui lui plaisaient, mais à la fin je ne crois pas qu'il y en ait eu.

AUGUSTE ANGLÈS

Ce que vous avez en vue est la pratique de l'échange de publicité entre deux périodiques. Les premiers numéros de *La NRF* comportent, eux aussi, une sorte de « case » réservée aux *Cabiers de la Quinzaine*. J'ajoute qu'il y eut dans *La NRF* de très nombreuses « notes » sur des ouvrages publiés par les *Cabiers*. On a beaucoup parlé des livres d'André Spire, de *La Carte au liséré vert* de Georges Delahache, et de bien d'autres. Il serait à peine paradoxal d'avancer que les lecteurs de *La NRF* pouvaient se faire une idée moins de la production de Péguy que de celle des *Cabiers*.

JEAN BASTAIRE

Péguy-Gide... : cela pourrait faire l'objet, sinon d'une thèse, au moins d'une thèse complémentaire. D'abord, notons que Gide compte parmi les premiers abonnés des *Cabiers de la Quinzaine*, dès 1900. Gide est un des premiers compagnons, si l'on peut dire, un des premiers lecteurs des *Cabiers*. Je pense (peut-être que des correspondances que j'ignore permettraient de le savoir avec certitude) que c'est par l'intermédiaire de Drouin, qui était camarade de Péguy. Or, les quatre ou cinq premières séries des *Cabiers de la Quinzaine* comportent des ouvrages littéraires, mais sont à dominante, très visiblement, politique et socialiste. Si Gide a souscrit à ce moment-là aux *Cabiers de la Quinzaine*, est-ce que ça l'intéressait vraiment ? C'est peut-être — simple hypothèse — pour soutenir une entreprise qu'on lui recommandait.

Mais voici un élément précis et avec lequel nous continuons à être dans les questions d'argent. En 1905, comme chaque année, Péguy essayait de trouver des combinaisons pour alimenter sa caisse ; il transforma les *Cabiers* en une société par actions, étant admis que l'action ne donnait rigoureusement aucun droit (et je ne sais même pas si elle donnait droit à des intérêts...), mais surtout pas à un contrôle quelconque de la publication. Eh bien ! Gide, en 1905, souscrit une action de cinq cents francs. Étant donné les perspectives, c'était assez à fonds perdus... J'ignore s'il fut jamais remboursé ! Ce qui rejoint ce que vous disiez hier sur sa générosité, d'autant plus qu'à ce moment-là je ne vois pas une très grande parenté entre les *Cabiers de la Quinzaine* et les préoccupations de Gide...

On en arrive, en 1908, à l'affaire du *Dostoïevsky*. Gide écrit à Péguy qu'il met au point une étude sur *Dostoïevsky d'après sa correspondance*, et demande si cela l'intéresserait pour un prochain *Cabier*. Péguy est d'accord, mais finalement cette proposition avorte parce que, presque au même moment,

Péguy accepte un *Dostoïevski* de Suarès. Gide en est averti aussi bien que Suarès qui, très correctement, accepte qu'il y ait aussi un *Dostoïevsky* de Gide, à condition naturellement que le sien paraisse. Gide préfère se retirer, je ne sais pour quelle raison, car Péguy était disposé à publier les deux, comme il lui est arrivé, sur un même sujet, à trois mois d'intervalle, de publier deux textes différents. Voici d'ailleurs la lettre de Gide à Péguy (elle est datée du 15 février 1908, et a été publiée dans les *Feuillets 65* de *L'Amitié Charles Péguy*) :

Mon cher Péguy,

L'article que je prépare sur la correspondance de Dostoïevsky, pour La Grande Revue, en me faisant travailler à neuf une figure en compagnie de qui je vis depuis dix ans, me donne l'idée de présenter cet «homme illustre» dans vos Cahiers. Déjà, vous m'aviez demandé si quelque monographie biographique ne me tenterait pas, et vous savez quel plaisir j'aurais à collaborer aux Cahiers. Mais ce ne serait que pour... ? car avant tout je veux terminer le livre auquel je m'achoppe depuis deux ans. Un mot de vous me dira, premièrement si le sujet Dostoïevsky est libre, deuxièmement s'il vous agréee, car je peux déjà commencer d'y penser.

Bien à vous.

Nous n'avons pas la réponse de Péguy. Mais c'est dans sa correspondance avec Suarès que j'ai trouvé cette allusion : «Est-ce que cela vous gênerait qu'on publie l'article de Gide sur Dostoïevski ?» Il faut croire que le projet de Gide était assez vague, tandis que l'étude de Suarès était une réalité. Gide a saisi ce prétexte pour ajourner. Il n'empêche que les relations ont continué à être très cordiales. Il se trouve (tous les gidiens le savent) que Péguy aurait souhaité avoir *La Porte étroite*. Il y a, là aussi, une lettre de Péguy à Gide qui est du 13 janvier 1909 et où il lui fait cette proposition, assortie de conditions financières agréables pour les *Cahiers* (cf. *Feuillets 65* de *L'Amitié Charles Péguy*) :

Mon cher Gide,

Avez-vous examiné une combinaison en participation où vous feriez les frais d'un Cahier de La Porte étroite, et où dès lors je pourrais la publier en surnombre dès la présente série ? Je n'essaierai point de vous faire croire que ce serait un service que nous vous rendrions, ce serait au contraire un grand service que vous nous rendriez. Examinez-en les données et venez encore me voir un jeudi, vous trouverez un homme extrêmement fatigué mais redevenu solide, qui a seulement horreur d'exercer ce métier de quémendeur.

Je suis votre ami bien dévoué.

On sait que *La Porte étroite* ne pouvait pas paraître aux *Cahiers*, puisqu'elle

était destinée à *La NRF* d'abord, puis aux éditions du Mercure de France.

On arrive à la fondation de *La NRF* et, petit détail, dans les deux premiers numéros, je crois, il y avait au verso de la couverture une série de rectangles où l'on faisait de la publicité pour les publications amies. Le premier rectangle, en haut à gauche, était dévolu aux *Cabiers de la Quinzaine*. Si l'on interprète cela en termes de tactique ou de stratégie, c'est assez significatif...

Voilà le premier témoignage d'une publicité faite par *La NRF* aux *Cabiers*, dès ses deux premiers numéros. On arrive à la parution du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, à l'enthousiasme de Gide. Il y a une lettre de lui, que je crois inédite, antérieure à son article du « Journal sans dates », et qui se trouve aux archives du Centre Péguy d'Orléans. C'est le premier témoignage, à ma connaissance, de son enthousiasme pour le *Mystère de la Charité*. La lettre est du 6 février 1910, écrite de Cuverville :

Cher Péguy, cher ami,

Vous avez écrit une œuvre admirable. Plutôt que de la lire précipitamment, j'ai préféré en reculer la lecture de quelques jours. A présent, à la campagne, j'y suis profondément plongé. J'étais à peine à la fin du dialogue avec Hauviette que je reprenais le tout pour le lire à voix haute à ma femme. Je le lui lis sans en sauter un mot. Vous auriez ri, hier soir, à écouter cette lecture qui s'achevait, se perdait dans les sanglots. Je vous quitte à présent pour en parler dans mon « Journal sans dates ».

Ah ! pouvoir admirer qui l'on aime... Je vous remercie, cher Péguy, de me donner cette grande joie. Voici longtemps qu'un livre ne m'avait apporté une émotion aussi forte. Au revoir.

Vous savez que je suis votre ami.

André Gide.

Vous savez que c'est un gros succès ; tous ceux avec qui j'aime à parler en parlaient avec enthousiasme, avant mon départ de Paris. Drouin se désolait d'avoir écrit son article « trop tôt » !!!

Péguy a mis « Vu », comme toujours sur sa correspondance, et il a ajouté : « communiqué cette lettre à Halévy ».

AUGUSTE ANGLÈS

On pourrait déjà introduire ici un certain nombre de remarques. Première-ment, l'abonnement de Gide aux *Cabiers* par l'intermédiaire de Drouin. Il est certain que celui-ci a entretenu, mais d'une façon très intermittente, son beau-frère de Péguy. Dans ses lettres écrites d'Alençon au moment de l'Affaire Dreyfus, à l'occasion d'un séjour à Paris pour revoir d'anciens camarades, il mentionne : « J'ai cherché à savoir ce que devenait Péguy et ce qu'il pensait ». Cela ne prouve pourtant pas que c'est lui qui a incité son beau-frère à s'abon-

ner aux *Cabiers*. La curiosité de Gide était très variée, et son intérêt pour les choses « sociales » très ancien. Dès un de ses premiers voyages en Afrique du Nord, il avait eu déjà dans l'idée d'écrire — projet qu'il a « ajourné », comme beaucoup d'autres — des remarques sur des abus commis aux mines de phosphate de Gafsa. Certains des documents recueillis par les *Cabiers* sur telle ou telle persécution, telle ou telle exploitation, le touchaient. Encore une fois, c'est son côté « oncle Charles ». Il se peut donc qu'il n'y ait même pas eu besoin de Marcel Drouin, puis de Jean Schlumberger, pour le convaincre de s'abonner aux *Cabiers*. J'ajoute qu'aucun de ces trois noms ne se trouve sur les listes des premiers abonnés publiées jusqu'ici : ils n'apparaissent tous trois qu'en 1905, à l'occasion de la tentative de mise en « commandite ».

J'en viens au long et fameux cri d'admiration du « Journal sans dates ». Gide avait d'abord eu l'intention de le consacrer à trois œuvres récemment parues, dont *Sur la Vie* d'André Suarès, qu'en fait il expédia en quelques mots parce que, avoua-t-il : « Je ne peux parler que de la *Jeanne d'Arc* de Péguy » — ce qui n'a naturellement pas fait plaisir au Condottière. Plus intéressant est qu'il mijotait depuis quelque temps une attaque contre Remy de Gourmont. Il a ajourné cet article : « *L'Amateur* de M. Remy de Gourmont », qui paraîtra dans le n° 16 (1^{er} avril 1910), en tête de sommaire, pour chanter auparavant la louange de Péguy, et cela de propos délibéré : « Vous, générations anciennes, décadentes et décaties, vous avez Remy de Gourmont, l'amateur, le sceptique, le dilettante, le cynique ; nous, nous brandissons Péguy, l'homme de la foi, de la vocation, du dévouement ! » Il l'a fait exprès, pour mettre en scène un éclatant contraste. Je ne minimise nullement son admiration pour Péguy, mais il a voulu dresser la figure de celui-ci contre celle de Remy de Gourmont. De même qu'à la fin du « Journal sans dates » il « joue » Péguy, plus subtilement, contre Barrès. Les écrits ou les actes de Gide ne valent pas seulement par eux-mêmes, mais par position.

JEAN BASTAIRE

Je viens de faire, pour le prochain colloque du centenaire de la naissance de Péguy, une petite étude sur l'accueil réservé par la presse et par les contemporains, du vivant de Péguy, à son style. Eh bien ! j'ai été heureux de redire que Gide est un des tout premiers à lui avoir rendu hommage. Quoique relativement bref, cela reste d'une lucidité, d'une pertinence inégalées. Et en particulier j'ai été frappé, à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, de la comparaison avec l'article de Maurice Barrès dans *L'Écho de Paris*. Si Barrès est très laudateur — ce qui ne veut pas dire qu'il ait tout compris, mais il dit des choses justes quant au fond —, sur le style, il demeure très réservé : il parle de « sauce brune » et il dit aussi que, quand Péguy fait son prône, « il m'arrive de tirer ma montre, mais évidemment je reste jusqu'au bout »... Et il con-

clut : « Mon cher Péguy, il faudrait quand même que vous appliquiez la même sévère discipline à l'élaboration de votre style qu'à l'élaboration de votre âme. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que Gide, lui, a tout de suite vu avec une grande pertinence l'originalité du style de Péguy. Il a commandé *illico* un certain nombre d'exemplaires (dix, je crois) du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* à l'intention de quelques amis, comme Max Elskamp, Verhaeren, Jammes, Ghéon, et surtout Claudel : c'est lui qui a fait connaître Péguy à Claudel. Il lui a écrit une lettre où il lui a présenté le *Mystère*, Claudel lui a répondu, et Gide lui a alors demandé s'il pouvait communiquer cette réponse à Péguy. Claudel a dit : « Mais bien sûr, j'espère qu'elle ne choquera pas ce grand esprit » — car Claudel avait achoppé sur le caractère de Jeanne d'Arc, il la trouvait un peu trop protestante...

AUGUSTE ANGLÈS

Ce thème du protestantisme revient très souvent dans les polémiques de l'époque...

JEAN BASTAIRE

Nous avons également une lettre de Max Elskamp à Péguy : le poète belge s'y montre enthousiasmé par la nouveauté du style du *Mystère*.

Nouvel épisode des rapports Gide-Péguy : l'histoire des lettres de Charles-Louis Philippe à sa mère. Gide propose à Péguy de choisir dans l'ensemble de la correspondance de Charles-Louis Philippe une cinquantaine de lettres adressées à sa mère, qui forment un ensemble émouvant et pourraient faire une brochure d'une centaine de pages. Péguy est d'accord, mais, pour des raisons financières, il a d'autres choses à faire passer avant. Il lanterne un peu, jusqu'au moment où il écrit à Gide : « Je fais un coup d'État pour vous, envoyez-moi le manuscrit, ça passe dans le prochain *Cabier*. » En fait, c'est encore une combinaison qui échoue, car la mère de Charles-Louis Philippe, qui n'est pas riche, demande combien cela va lui rapporter, ce qui remet tout en cause. Péguy veut bien publier, mais sans payer de droits d'auteur (il n'en a jamais payé : il payait les frais d'édition, mais jamais de droits). Ainsi l'affaire tombe-t-elle à l'eau...

AUGUSTE ANGLÈS

La correspondance de Gide avec la mère de Charles-Louis Philippe et la sœur de celui-ci, femme d'un confiseur de Bourbon-l'Archambault, a été conservée : c'est à la fois émouvant et amusant. Émouvant par le dévouement de Gide à la mémoire de Charles-Louis Philippe, et amusant par les réponses de ces dames et les envois de bonbons faits par le confiseur... C'est bien Gide qui a eu cette idée : il a pensé que nul endroit ne convenait mieux aux lettres de Philippe à sa mère que les *Cabiers*. En somme, il remodelait à l'intention du

public le paysage littéraire de l'époque. Il avait consacré à Charles-Louis Philippe ce numéro spécial sur lequel je n'ai pas eu le temps d'insister, du 15 février 1910, qui est le seul numéro spécial que *La NRF* ait publié avant 1914 et qui est une réussite parfaite. Péguy et Charles-Louis Philippe, dans ce paysage qu'il remodelait, étaient des sommets qu'il fallait opposer à Bourget, à Barrès, à France. Et ils avaient en commun au moins leurs racines populaires. Or Gide a toujours eu une espèce de complexe d'infériorité du riche et de l'homme doué vis-à-vis des fils du peuple. Sa proposition n'avait donc pas que des raisons matérielles.

JEAN BASTAIRE

Le 27 octobre 1911, on arrive à cette lettre inédite de Gide sur le *Porche*, qui se trouve aux archives du Centre Péguy d'Orléans :

Mon cher Péguy,

Vous êtes décidément un prodigieux bonhomme ! Ce Porche du Mystère de la deuxième Vertu m'épate peut-être plus encore que le Mystère de la Charité. Je l'ai lu hier soir tout d'une baleine, comme il faut vous lire, et toute affaire cessante. Il me semblait être à l'orgue et jouer une fugue de Bach. Le temps m'a manqué de venir aux Cahiers ainsi que je me l'étais proposé. Il m'était revenu qu'on vous avait redit que j'avais trouvé que vous aviez tort de publier le Cahier sur Laudet. J'ai pu dire à Sorel que j'avais craint que vous ne vous fissiez du tort ; ce qui n'est point la même chose ; et même de cela je ne suis plus bien persuadé. Il n'en reste pas moins que j'ai lu ce Cahier avec l'animation la plus vive ; c'est un des plus intéressants que vous ayez écrits.

Au revoir. A bientôt tout de même. Et très vôtre,

André Gide.

AUGUSTE ANGLÈS

Si vous permettez... : vous avez sauté en 1911 l'épisode que nous annonçons tout à l'heure : *Isabelle* paraissant dans *La NRF*, puis publiée pour les débuts du «comptoir d'édition», et la dernière phrase d'*Isabelle* se trouvant reprise en italique dans le *Porche*. Il paraît que Péguy ne mettait jamais une note pour signaler une citation, et que le seul emploi de l'italique devait suffire à alerter le lecteur. Dans cette lettre sur le *Porche*, Gide ne souffle mot de la citation, et Jean Schlumberger m'a rapporté que Péguy lui aurait dit : «Eh bien ! voyez, Gide, vous prétendez qu'il m'admire beaucoup et qu'il lit avec une grande attention tout ce que j'écris ; ça n'est pas vrai, puisque j'ai glissé une citation de lui dans une de mes œuvres et qu'il ne l'a pas relevée.» Cela dénote un genre de rapports qui n'était pas d'une limpidité totale... Et puis, deuxième remarque, à la fin d'octobre 1911, nous sommes à la veille de l'in-

cident Variot...

JEAN BASTAIRE

1^{er} novembre, l'article de Variot dans *L'Indépendance*, et la riposte de Copeau dans *La NRF* est du 1^{er} décembre : nous sommes au prélude de cet incident Variot. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu lire cette lettre intéressante sur le *Porche*, dans laquelle Gide n'a pas, en effet, relevé la citation d'*Isabelle*, et Péguy a dû en être surpris, comme vous l'avez dit.

A propos de l'affaire Variot, il faut que je fasse une autocritique publique. J'ai publié plusieurs lettres de Copeau à Péguy dans *La NRF* du mois d'avril 1973, ainsi que quelques extraits du *Journal* de Copeau concernant Péguy, extraits inédits que m'avait communiqués Marie-Hélène Dasté. Or, dans ce *Journal*, Copeau écrivait : «Le 1^{er} novembre 1912 a paru dans *L'Indépendance*, sous le titre "L'Abbaye laïque de Pontigny", un article prenant bassement à partie Paul Desjardins. J'ai riposté dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} décembre. Jean Variot m'a envoyé ses témoins...» Vous savez la suite. Sur quoi, j'ai bâti toute une théorie pour tenter d'expliquer comment il se faisait que Péguy et Gide, en 1912... L'ennuyeux, c'est que tout cela s'était passé en 1911, et non en 1912 ! Il y avait une faute de frappe dans la copie dactylographiée qui m'avait été remise. Je signale à la postérité cette erreur, bénigne mais agrémentée d'un commentaire aberrant de ma part. Je ne vais pas vous retracer l'histoire Variot. Je vais seulement vous lire un texte très dur de Péguy, qui va faire de la peine aux amis de Gide, et même aux amis de Péguy d'une certaine façon, mais qu'il faut essayer de comprendre. Je ne crois pas, quant à moi, que Péguy ait été derrière l'agression de Variot, je n'en ai pas de preuves précises, mais des indications par le contexte. Bien sûr que Variot dirigeait *L'Indépendance*, qu'il avait créée exprès pour offrir une tribune à Georges Sorel. Celui-ci était à ce moment-là proche de *L'Action Française*, sans d'ailleurs en épouser toutes les thèses : il en était le compagnon de route. Donc, si Variot, exaspéré par Desjardins et Pontigny, a écrit cet article, on peut penser (mais je n'ai pas étudié le dossier) que Sorel était derrière lui, qui était, après tout, son porte-parole...

AUGUSTE ANGLÈS

Ce qui a intrigué le groupe de Gide — Copeau y fait allusion dans sa «Réponse à M. Variot» du n° 36 de *La NRF* (1^{er} décembre 1911) —, c'est que cette attaque contre Pontigny vienne si longtemps après l'achat de l'abbaye par Paul Desjardins, et plus d'un an après la fondation des «Entretiens d'été». A supposer qu'il y eût à redire sur le fait que cet édifice religieux avait été transformé en une «abbaye laïque», pourquoi ne l'avoir pas fait durant l'été 1910, lorsqu'il l'était devenu, pourquoi ne s'en aviser qu'à l'automne 1911 ?

Mes hommes de *La NRF* ont pu voir là plus qu'une coïncidence avec le dissentiment survenu entre Paul Desjardins et Péguy à la suite du *Cabier* Laudet et auquel la «note» de Copeau fait une allusion voilée. Voilà l'enchaînement, peut-être hypothétique, mais au moins plausible, qu'ils ont cru déceler.

JEAN BASTAIRE

Pour ma part, je ne vois pas Péguy derrière Variot, mais Sorel et *L'Action Française*. Or, contrairement à ce que l'on croit, si à ce moment-là Sorel continue à fréquenter les *Cabiers*, plusieurs témoins s'accordent pour dire que Péguy éprouve une impatience grandissante à son égard. Alors on dit : «Bah ! c'est parce que Péguy commence à être connu et sent qu'il n'est plus quantité négligeable...» Mais il y a une raison plus profonde, sur laquelle je ne m'étendrai pas mais que je vous signale, c'est que la rupture réelle entre Péguy et Sorel date de 1910. Péguy a écrit *Notre jeunesse* en particulier contre Sorel, pour rappeler qu'il restait dreyfusard et socialiste et qu'en aucun cas *L'Action Française* et les maurassiens ne le récupérerait. C'est à ce moment-là qu'il y a eu cassure profonde, même si elle ne s'est pas manifestée encore au niveau de l'amitié, parce que Sorel continuait d'aider Péguy généreusement. Je ne pense pas qu'on puisse parler en 1911 d'une intimité entre Sorel, Variot et Péguy.

J'en reviens au texte que je voulais vous lire, extrait du *Journal* de Copeau. Il n'a pas de date. Le voici :

Le 1^{er} novembre 1911 a paru dans *L'Indépendance*, sous le titre «L'Abbaye laïque de Pontigny», un article prenant bassement à partie Paul Desjardins. J'ai riposté dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} décembre. Jean Variot m'a envoyé ses témoins : M. de Bernardin et le prince de Bauffremont. J'ai refusé de me battre, en motivant mon refus par une lettre. Alors Jean Variot a provoqué Gide, le rendant responsable de ce qui s'imprime dans *La NRF*. Gide s'est conformé, d'accord avec moi, à la conduite que j'avais tenue. Cette sorte d'histoire m'a causé bien des dérangements. Elle se compliquait d'interventions étrangères. Celle de Péguy notamment. J'ai eu un long entretien avec Péguy. Il serait trop long de le rapporter ici. J'en retiens cette phrase : «Gide, je le hais. Il a un ver en lui, quelque chose de gâté qu'on retrouve à chaque instant. Il fait tous ses efforts, mais il ne peut pas. Il manque de la grâce... Je le hais. Il ne le saura jamais. Il y a des gens que je hais et qui ne le sauront jamais, parce que je veux pouvoir continuer à les fréquenter, à leur serrer la main, à les recevoir à ma table, à m'asseoir à la leur, à rester leur obligé pour les gentilleses qu'ils ont eues pour moi. Il faut tenir compte des rapports sociaux.» Et cette autre : «Ne me force pas à me solidariser avec tes amis. Tu n'es pas comme eux, tu ne leur ressembles pas. Toi, tu es quelqu'un comme moi : un aventurier ; encore plus aventurier que moi. Un homme qui a une famille, des enfants, et dont le budget s'équilibre tant bien que mal. Les autres..., eh bien ! les autres, c'est des gens qui ont de l'argent.» Et, en me quittant : «Ecoute, tu feras ce que tu voudras, je n'ai pas de conseil à te donner. Mais, crois-moi, n'engage pas trop ton cœur de ce côté. Tu auras des déceptions.»

Je me permettrai de faire l'exégèse de deux expressions. D'abord : le «ver

en lui». Je n'ai aucune raison de penser que Péguy faisait allusion au corydonisme de Gide, je ne crois pas qu'il fût au courant. C'est un «ver» plus métaphysique. Et puis, surtout : «il manque de la grâce». Bien entendu, ce n'est pas la grâce théologique. Pour Péguy, quelqu'un qui manque de la grâce, c'est quelqu'un qui manque de ce qui caractérise le héros, l'enfant et le génie, c'est-à-dire une certaine faveur à la fois charnelle et spirituelle, mais qui n'a rien à voir avec les catégories de la grâce théologique. En d'autres termes, Péguy ne voue pas Gide à l'enfer ; simplement, Gide n'appartient pas à la famille de Jeanne d'Arc, des grands aventuriers, de saint Louis, en particulier parce qu'il est riche, mais pas seulement pour cela. Enfin, je verse ce texte au débat.

Qu'est-ce qui a pu justifier une aussi violente manifestation d'hostilité ? Serait-ce quelque chose qui aurait mûri ? Qui serait parallèle chez Péguy à ce que vous avez cru, Anglès, sentir un peu auparavant chez Gide ? Je ne sais pas. Certains pourront me dire : «Eh bien ! si les sentiments de Péguy étaient ceux-là, il n'a peut-être pas poussé Variot, mais n'aurait-il pas tenu des propos imprudents devant Variot, qui se serait dit : Allons-y ?» Il faudrait aussi tenir compte des sentiments de Gide, tels qu'il les a fixés quatre mois plus tard dans son *Journal* du 7 mai 1912, à propos du *Mystère des Saints Innocents* : «Tout ce qui tourne (ou même *peut tourner*) au procédé me devient odieux. Dès que l'émotion décroît, la plume devrait stopper ; quand elle continue de courir (et elle n'en court que mieux), l'écriture devient haïssable. Des pages de ce dernier Péguy, des suites de pages, il aurait pu les faire écrire par un secrétaire ; elles ne sont plus réellement animées, elles singent les bonnes, celles où l'émotion exigeait le bégaiement de la pensée.» Sur le style de Péguy, Gide n'a pas complètement changé, mais il a explicité les réserves qu'il avait déjà quelque peu sous-entendues dès le *Mystère de la Charité*. En 1912, donc, entre Gide et Péguy, si tout n'est pas rompu, il y a tout de même une cassure profonde, profonde surtout chez Péguy.

MAURICE DE GANDILLAC

En tout cas, l'un dit qu'il hait, qu'il a de la haine pour la personne, et l'autre dit simplement que le procédé littéraire est haïssable. Le mot *haïr* se retrouve, mais la véritable haine, elle est du côté de Péguy pour la personne de Gide, et non pas de Gide pour la personne de Péguy.

JEAN BASTAIRE

Si l'on veut comprendre ce mot, *je haïs* — vous avez raison, il semble qu'il vise la personne —, il faut aborder un des problèmes fondamentaux de l'exégèse péguyste, à propos de Jaurès bien sûr, mais aussi, à un degré moindre, de Gide dans ce cas précis. Quand Péguy fait des personnalités, c'est-à-dire quand il insulte, quand il traîne dans la boue, comme il l'a fait pour Jaurès, il est très sincèrement convaincu — et ce n'est pas seulement au niveau des bons

sentiments — que c'est un procédé de guerre, qui ne vise pas la personne « secrète », mais la personne publique. Il y a une certaine littérature que Gide incarne peut-être à ses yeux ; il y a une certaine politique que Jaurès incarne : eh bien ! cette politique lui paraît haïssable, et il hait cette politique, comme il hait cette littérature, à travers un homme, mais ce n'est pas l'homme qu'il hait. Cela dit, si j'étais l'homme qu'il hait, bien sûr que j'aurais de la peine à faire la différence. On le voit en particulier dans le cas de Jaurès. Les hommes deviennent très rapidement des mythes, mais au sens fécond du terme, ils deviennent l'incarnation d'une attitude mentale, politique, littéraire ou autre. Alors Péguy hait de tout son instinct, il ne peut pas haïr les idées, il ne peut que haïr des êtres, des existences.

MAURICE DE GANDILLAC

Remarquez que votre interprétation est la seule qui permette de justifier la suite, c'est-à-dire le fait que Gide appartienne à cette catégorie des gens avec lesquels on peut continuer à avoir de bonnes relations extérieures, jusqu'à les recevoir à sa table, parce que, s'il n'y avait pas votre interprétation, cela deviendrait une hypocrisie.

AUGUSTE ANGLÈS

Je voudrais observer pour ma part que Péguy se trompait en s'imaginant que tous les hommes de la NRF étaient riches. Deux seulement, Gide et Schlumberger, étaient assez largement « à leur aise » (c'est pourquoi ils supportaient à eux deux les frais de la revue). Les quatre autres tiraient plus ou moins le diable par la queue.

JEAN BASTAIRE

Il y a quand même un dernier texte de Péguy, très peu connu, encore qu'il soit publié dans l'édition de « la Pléiade », et où il est question de Gide. Ce texte n'a pas paru du vivant de Péguy, mais s'il l'a écrit, c'est qu'il avait l'intention de le publier quelque part. On y trouve une allusion à Gide et à la NRF, gentille, amicale (il est vrai qu'après ce que l'on vient d'entendre, ce n'est pas très probant...). Dans ce petit texte, que Marcel Péguy a baptisé « Note conjointe sur Victor Hugo » et qui date de mai-juin 1914, Péguy écrit :

On attribue à M. André Gide un mot admirable. Cette petite bande de vrais écrivains [*chez Péguy, « bande » est flatteur*], qui forment autour de lui comme une compagnie, querellaient devant lui les mérites des plus grands poètes de notre XIX^e siècle...

Suit le fameux « Victor Hugo, hélas ! »... Quand on songe à ce que représentait pour Péguy un groupe, une équipe, autour d'un inspireur, on le voit tirer son chapeau, même s'il n'est pas toujours d'accord, on le voit saluer l'ensemble. Tel est en somme son dernier mot sur Gide.

Nous en venons à Marcel Drouin. Il a compté parmi les vétérans des abon-

nés aux *Cahiers*. Comme je le disais tout à l'heure, c'est peut-être lui qui a suggéré à Gide de s'y abonner aussi. J'avoue manquer de documents sur la période 1900-1909. Je passe donc tout de suite au grand article de novembre 1909, qui est allé doublement au cœur de Péguy, non seulement parce que c'était un article intelligent et profond, mais aussi parce qu'il est intervenu à un moment précis de la vie de Péguy et de l'évolution des *Cahiers de la Quinzaine*.

Dans les années 1908-1909, Péguy sort d'une grave crise sur le plan de sa santé comme sur le plan de sa vie religieuse. Sa vie sentimentale aussi est troublée. Il a même songé à abandonner les *Cahiers de la Quinzaine* pour les passer à Daniel Halévy, car les *Cahiers* eux-mêmes battent de l'aile. Il jette à ce moment un véritable cri de détresse, qu'il publie sous le titre : *A nos amis, à nos abonnés*. C'est un texte, comme il arrive souvent avec lui, qui ressemblait à un communiqué de gérance. Il y déplore sa situation, avoue sa lassitude, et puis il démarre sur une de ses plus belles pages, une évocation de Wagram et de la Commune de 1871, admirable page de prose, assez brève. Dans le cours de ce texte, il lance un grand appel à l'aide. Drouin est en somme un des premiers à réagir. Son article est une réponse à cet appel. Il est si bien conçu comme tel qu'un mois plus tard, le 12 décembre 1909, Daniel Halévy en répercute les principaux passages en les commentant dans *Le Temps*, quotidien à grande diffusion. On sent qu'il y a là deux amis anciens qui ont décidé d'utiliser leurs possibilités et leurs relations pour redonner à Péguy un second souffle. N'y aurait-il eu que ce contexte, l'article de Drouin aurait déjà été agréable à Péguy. Mais il tire de plus son importance, non seulement de ce qu'il offre une petite initiation à Péguy au public de 1909 qui en ignore tout, mais aussi de ce que ses jugements sur la pensée et sur le style me paraissent très pertinents. Cela dit, j'ai bien conscience qu'il a paru dans les débuts de *La NRF*, et qu'il n'aurait pas eu un grand retentissement sans le haut-parleur fourni par *Le Temps*.

D'après le *Journal* de Copeau, il semble, un an plus tard, que Péguy n'en ait pas été parfaitement satisfait. En septembre 1910, c'est Michel Arnauld qui rend compte de *Notre jeunesse* dans *La NRF*. Il y a deux raisons à cela. D'abord, le sujet de *Notre jeunesse* est l'évocation de l'Affaire Dreyfus, c'est la jeunesse de Drouin lui-même, qui ne peut pas ne pas être concerné par ce livre et marquer son accord profond. L'autre raison, anecdotique si j'ose dire, est que *Notre jeunesse* se termine sur une citation de Michel Arnauld. Polémique avec Maurras, Péguy reconnaît que Maurras, tout de même, a dit vrai lorsqu'il a déclaré : « Nous serions prêts à mourir pour le rétablissement de notre Roi. » Péguy commente :

Oh alors on me dit quelque chose, alors on commence à causer. Sachant, d'un tel

homme, que c'est vrai comme il le dit, alors j'écoute, alors j'entends, alors je m'arrête, alors je suis saisi, alors on me dit quelque chose. Et l'autre jour aux *Cabiers*, cet autre jeudi, quand on eut discuté bien abondamment, quand on eut commis bien abondamment ce péché de l'explication, quand tout à coup Michel Arnauld, un peu comme exaspéré, un peu comme à bout, de cette voix grave et sereine, douce et profonde, blonde, légèrement voilée, sérieuse, soucieuse, comme tout le monde, à peine railleuse et prête au combat que nous lui connaissons, que nous aimons en lui depuis dix-huit ans, interrompit, conclut presque brutalement : « Tout cela c'est très bien, parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendraient une menace réelle, ils verraient ce que nous sommes encore capables de faire pour la République », tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose.

Fin de *Notre jeunesse*. Michel Arnauld a éprouvé le besoin d'apporter un commentaire à cette citation qui avait été faite de lui. Je dois avouer que je n'ai pas relu ces temps-ci son article et j'espère qu'Auguste Anglès pourra compléter à ma défaillance. Cet article, dans l'ensemble, est honnêtement louangeur, mais on ne peut pas dire qu'il soit enthousiaste. Reste à savoir ce qu'en a pensé Péguy, ainsi que du grand article de l'année précédente. Nous en avons une idée dans le *Journal* de Copeau. Voici ce que rapporte celui-ci, et que j'ai publié dans *La NRF* d'avril 1973 :

Gif, dimanche 4 septembre [1910].

Vers quatre heures, Péguy est venu me voir, et je l'ai reconduit assez loin sur la route. Nous avons causé, chaque fois plus librement. Il n'est pas content de la *note* de Drouin dans *La NRF* sur *Notre jeunesse*. Lui aussi, ce n'est pas de louange qu'il se sent privé, mais d'une réelle sympathie, dans le sens le plus fort : « Cette critique, dis-je, n'épouse pas assez la chose critiquée. — Oui, me répond Péguy, cela n'est pas de la même famille. » Cela reste distant, cela n'est pas dans Péguy, pas plus que n'y entrait d'ailleurs la grande étude publiée antérieurement par Drouin. « On ne peut plus parler de vous, lui dis-je, qu'en faisant votre portrait. C'est ce que je ferai un jour. »

AUGUSTE ANGLÈS

J'aurais des précisions à ajouter, et d'abord sur l'endroit où Péguy et Drouin se sont connus. Lors de la décade Péguy, ici, à Cerisy, lorsque j'avais traité ce même sujet, Bernard Guyon nous avit assuré : « Ils se sont connus à Sainte-Barbe, ce sont deux anciens "barbistes", et il faut savoir quelle solidarité liait les anciens barbistes. » Mais Drouin a fait son volontariat d'un an, ce qui a ajourné d'autant son entrée à l'École normale. Ils ne se seraient donc rencontrés que là ?...

JEAN BASTAIRE

Dans la citation de la fin de *Notre jeunesse*, écrit en 1910, Péguy dit qu'il connaît Drouin « depuis dix-huit ans ». Cela nous reporte en 1892 ou 1893, selon que l'on compte par année échue ou par année en cours. Or je crois me souvenir — mais je n'ose pas l'affirmer pour Drouin — que, lorsque Péguy était à Sainte-Barbe en 1893, il y avait des normaliens, anciens barbistes, qui venaient voir les nouveaux. Peut-être est-ce par ce biais qu'ils se sont connus.

AUGUSTE ANGLÈS

Mettons donc un point d'interrogation provisoire, si tant est que ce détail ait beaucoup d'importance. Les héritiers Marcel Drouin sont représentés aujourd'hui par son second fils, M. Jacques Drouin, et par l'aîné des enfants de celui-ci, Michel Drouin, qui s'efforce de faire revivre la figure de son grand-père, dont il prépare en particulier l'édition de la correspondance avec Gide. C'est à eux qu'il faudrait s'adresser pour s'informer des rapports, épistolaires en particulier, entre Péguy et Michel Arnauld.

A propos de la grande étude de celui-ci, il est vrai que *Le Temps*, à l'époque, était une véritable institution. Il suffit de se référer au témoignage de Gide et aux efforts qu'il a déployés pour que *Le Temps* parle de *La NRF*. C'était, selon une expression consacrée, le «journal officieux» de la III^e République. Y être nommé, et à plus forte raison cité, était donc très bénéfique, à la fois pour *La NRF* et pour Péguy.

Pour rendre à chacun son dû, n'oublions pourtant pas de mentionner qu'une éclatante réponse à l'appel au secours lancé dans *A nos amis, à nos abonnés* avait déjà été donnée, dès l'été 1909, sous la signature alors prestigieuse de Maurice Barrès, dans une célèbre interview de *L'Écho de Paris*. Quant au contenu de la grande étude publiée par *La NRF*, oui, elle est très belle et vaut par un élan rare chez Marcel Drouin. Elle se distingue aussi par une grande attention portée au style de Péguy, qu'elle va jusqu'à mimer en une sorte de pastiche humoristique et savoureux. Elle comporte enfin une allusion à l'appel de *A nos amis, à nos abonnés* : votre intuition était juste à propos de l'intention d'aider Péguy. Un lecteur d'aujourd'hui pourrait cependant regretter deux lacunes. Non seulement rien ne permet de pressentir la démarche — pour ne pas employer de mot trop compromettant, et surtout pour éviter le mot «évolution» — religieuse de Péguy, mais une mise en garde voilée se glisse quelque part, du genre : «Malgré ceux qui prétendent que..., Péguy n'est pas encore près de...».

JEAN BASTAIRE

Il y a peut-être quelque chose comme cela, mais il n'est pas possible que cela vise la question religieuse, puisque, à ce moment-là, Péguy, publiquement, n'avait encore rien écrit dans ce sens.

AUGUSTE ANGLÈS

Je n'incrimine pas Drouin, qui ne pouvait avoir le don de double vue, et pas davantage de n'avoir rien dit de la poésie de Péguy. Je dis seulement que ces deux lacunes, dont il n'est pas responsable, pourraient être remarquées par un lecteur *d'aujourd'hui*. J'observe aussi qu'il n'a pas hésité à marquer ses distances avec fermeté. Cela dit, c'est un très bel article, et surtout, encore

une fois, par son ton chaleureux.

Venons-en à la «note» (et non plus, cette fois, article du sommaire) sur *Notre jeunesse*. Vous avez entendu comment Michel Arnauld avait été mis en scène à la fin de ce *Cabier*. On pourrait penser que cela lui aurait fait plaisir, — eh bien, non. Tout en étant un homme courageux, comme il l'avait montré durant l'Affaire Dreyfus, il n'était quand même pas un foudre de guerre, ni un téméraire. Il n'aimait pas être impliqué, ou risquer d'être impliqué, dans des polémiques. Il a voulu dans sa «note» avertir le lecteur que l'image de lui qu'avait donnée Péguy à la fin de *Notre jeunesse* n'était peut-être pas d'une fidélité parfaite. Si vous relisez cette «note», vous verrez qu'au début il y parle des exagérations de Péguy et, comme nous le dirions dans le vocabulaire d'aujourd'hui, de la tendance de celui-ci à «mythifier», ou à «héroïciser», comme je le disais tout à l'heure. Dans sa jeunesse, comme on le voit par ses lettres de ce temps-là à Gide, il avait été agacé, au moment où il fréquentait le cercle de Pierre Louÿs, par Bernard Lazare, en qui il avait vu, non pas ce prophète de l'Ancien Testament magnifié par Péguy, mais un homme de lettres ironique, agressif, déplaisant. S'il a mis le doigt sur ce point au début de sa «note», c'était pour que le lecteur, à la fin de cette même «note», fît l'application, à propos de lui-même, de ce qu'il avait dit à propos de Bernard Lazare. Il sous-entendait : «Péguy m'a, moi aussi, héroïcisé.» Il faut avouer que ses explications nous semblent assez embarrassées et signifient à peu près : «Oui, bien sûr, s'il fallait absolument défendre la République, on s'y mettrait... Mais Péguy m'a transformé en volontaire de l'An II. Attendons tout de même que l'occasion se présente de montrer notre fougue républicaine...» Je caricature un peu ; mais il est évident que ce n'est pas de la même «famille» que Péguy.

Vous avez fait état du témoignage de Jacques Copeau. Celui-ci s'était en effet retiré pendant l'été 1910 à Gif, chez son ami Jean Croué, futur sociétaire de la Comédie-Française, avec qui il travaillait à l'adaptation théâtrale des *Frères Karamazov*, qu'ils signeront ensemble. Dans ses lettres à Gide, il parle de ses entrevues avec Péguy (il y en eut au moins deux), mais il reste discret sur les réflexions de celui-ci à propos de Michel Arnauld : sans doute les réservait-il pour de futures conversations. Il faut savoir que, dans le cercle de la NRF, on disait, et l'on allait jusqu'à répéter encore plus fort : «Marcel Drouin est paresseux, Marcel ne donne jamais d'articles», etc... S'il avait appris que l'effet de son grand article sur Péguy avait été si mitigé, il aurait été découragé. Je remarque d'ailleurs que Péguy était rarement content de ce qui s'écrivait sur lui, parce que nous allons retrouver la même réaction à propos de l'article de Jacques Rivière. Cela se comprend : lorsqu'un écrivain coïncide aussi totalement avec sa pensée et l'expression de sa pensée, toute traduc-

tion par autrui lui paraît inadéquate.

JEAN BASTAIRE

En ce qui concerne Jean Schlumberger, il a été, lui aussi, abonné d'assez bonne heure aux *Cahiers de la Quinzaine*, comme Gide et comme Drouin. Lui-même le dit dans ses souvenirs, *Éveils* : «J'étais un abonné de la première heure, c'est-à-dire un brave type.» Il a publié le 3 juin 1906, aux *Cahiers*, sous le titre de *Heureux qui comme Ulysse*, le premier état de ce qui devint en 1910 *L'Inquiète Paternité*, en assumant les frais d'impression, c'est-à-dire à compte d'auteur. Toujours dans *Éveils*, il raconte :

Il fallait être Péguy pour s'imaginer que chaque quinzaine il lançait un *Cahier* fait pour durer éternellement. «Vous entrez dans l'immortalité», m'avait-il dit après avoir publié mon *Heureux qui comme Ulysse...* Un peu estomaqué, je compris au bout de cinq secondes que sa prophétie ne se fondait pas sur mon mérite, mais sur celui de ses fameuses séries.

AUGUSTE ANGLÈS

Peut-être cette «prophétie» était-elle un trait d'humour...

JEAN BASTAIRE

Aux archives du Centre Péguy d'Orléans, il y a plusieurs lettres inédites de Schlumberger, en tant qu'animateur, cette fois, de *La NRF*.¹ La première, du 23 janvier 1910, nous donne sa réaction au *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Voici son couplet, après ceux de Gide et de Copeau :

Cher Péguy,

J'ai besoin de vous dire l'émotion avec laquelle j'achève votre *Jeanne d'Arc*, émotion d'ensemble, émotion de beauté. Jamais vous n'aviez atteint à la fraîcheur de la première scène entre Jeanne et Hauviette, jamais votre style ne s'était découvert d'aussi délicates ressources. Vous qui savez nous rendre sensible le dur labeur d'inventer sa pensée, de l'arracher hors de soi par efforts successifs, vous humiliez votre métier, vous purifiez votre passion, jusqu'à ce qu'elle puisse habiter le cœur d'une enfant ; et cette même langue logique et drue, qui nous demande souvent tension d'esprit et persévérance, vous avez su l'appriivoiser, la plier au bavardage de deux petites filles. Combien me plaît ce pathétique débat de l'héroïsme et du bon sens ; comme il va loin dans le secret de notre cœur et dans celui de notre race même ; comme il est nourri de ce que notre sol a de plus noble, et combien le parlé populaire s'y charge d'un puissant, d'un décent lyrisme ! J'ai suivi votre chemin de croix. Il n'en est pas de plus humain, de plus déblayé de prêtres et de pharisiens. Sainteté née de l'Église, mais déjà si dégagée d'elle ! Vrai christianisme, vraie attitude chrétienne ! Vous étiez inquiet de ce *Cahier* ; par contre-coup, vos amis l'attendaient avec appréhension. Les partis aiguisaient leurs griffes. Les voici déçus, je pense, et persuadés que rien ne leur appartient dans cette œuvre.

J'ai envoyé à Duchesne notre article et celui de Halévy. Deux jours après je trouvais,

1. Depuis le colloque de Cerisy, ces lettres ont été publiées par Jean-Pierre Cap dans son édition de la *Correspondance Péguy-Schlumberger (L'Amitié Charles Péguy, n° 5, janvier-mars 1979, pp. 42-60).*

en rentrant chez moi, des cartes de Duchesne. Il est très regrettable que je l'aie manqué, mais sa visite prouve ses bonnes dispositions. Je lui ai donné hier un rendez-vous auquel il n'est pas venu. Sans doute est-il absent. Mais vous voyez qu'il n'y a pas à vous faire de mauvais sang.

Bien affectueusement à vous, mon cher Péguy,

Jean Schlumberger.

Je pense que cette lettre a dû faire plaisir à Péguy, et je note qu'elle formule une critique du style de celui-ci, très balancée et très pertinente, qui reprend d'ailleurs certains éléments de l'analyse de Drouin.

Deuxième document. Cette fois-ci, nous sautons un an et neuf mois, pour en arriver à la publication de *Porche*. Il s'agit d'une lettre, comme la première, à l'en-tête de *La NRF* :

Paris, le 24 octobre 1911.

Je ne puis me retenir, mon cher Péguy, de vous dire mon émotion. Il n'était pas facile de ne pas nous décevoir. La première *Jeanne d'Arc* s'élevait à un tel pathétique que nous étions prêts à trouver celle-ci moins belle. Vous nous laissez dans une sorte d'attente insatisfaite puisque vous ne nous avez montré *Jeanne d'Arc* que par allusions ; mais, dans la familiarité des saints et des saintes qui ornent ce *Porche*, nous attendons bien volontiers ; nous aimons cette piété hardie, confiante, sensée, et qui n'a pas, comme vous dites, froid aux yeux ; et nous aimons surtout une si neuve poésie, une poésie si généreuse, si dédaigneuse de nos petites économies à nous autres. Et nous penserons à vous chaque fois que nos enfants nous présenteront leurs cheveux à embrasser.

Votre :

Jean Schlumberger.

Je pense que cette lettre aussi a dû faire plaisir à Péguy, bien qu'elle s'exprime en termes plus généraux et qu'elle soit moins significative. Pour conclure, Schlumberger note, dans *Éveils*, que ses rapports avec Péguy ont toujours été « un peu réservés ».

AUGUSTE ANGLÈS

Je trouve très belle sa lettre sur *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, elle est toute à son honneur et montre sa sensibilité, que sa modestie et sa pudeur ont trop souvent comprimée.

Quant à ce Duchesne, c'était un ancien camarade de Péguy à l'École Normale, qui était très riche et qui possédait en Normandie une propriété voisine du Val-Richer. Mais il était avec intransigeance du bord de la politique radicale, franc-maçonne, anti-cléricale. Quand il avait vu Péguy mettre « de l'eau bénite dans son pétrole » — comme disait Lavis — et publier le *Laudet*, il avait coupé les ponts, s'était désabonné et surtout avait menacé d'exiger le remboursement de ses prêts. Péguy avait prié Schlumberger, en tant que voisin de campagne, de s'entremettre, ce qu'il tenta, sans succès, je crois.

JEAN BASTAIRE

Bien qu'il ait transmis à ce Duchesne, pour l'amadouer, le grand article de Drouin de novembre 1909...

AUGUSTE ANGLÈS

Je finis par ne plus savoir ce que j'ai lu dans *Éveils*, ou lu dans les notices que Schlumberger a placées en tête de chacun de ses textes dans ses *Œuvres complètes* et qui souvent ajoutent des renseignements et des anecdotes à ceux d'*Éveils*, ou enfin lui ai entendu raconter au cours des innombrables conversations que j'ai eues avec lui... Non seulement il était un abonné, mais — voyez la délicatesse de ces hommes —, pour aider Péguy, lui-même et d'autres membres de son groupe, à commencer par Gide, prenaient soin de s'adresser à la librairie des *Cabiers* pour leurs commandes de livres. Pour un cadeau de Nouvel An ou d'anniversaire à un enfant, il avait ainsi commandé la *Jeanne d'Arc* de Boutet de Montvel, et il ne fut pas peu surpris d'apprendre que le jeune destinataire avait reçu à la place celle de... Péguy ! Il se permit, tout de même, de signaler l'erreur au gérant des *Cabiers*, qui monta les cinq étages de la rue d'Assas pour apporter à la fois la bonne (ou mauvaise ?) *Jeanne d'Arc* et les excuses de la maison... Voilà qui illustre cette espèce de gêne dans les rapports, mais il faut ajouter qu'elle tenait aussi à la nature de Schlumberger. Mettez cela sur le compte du protestantisme si vous voulez — je n'en sais rien —, il n'était pas de rapports aisés, il avait certaines difficultés à communiquer. Il dit quelque part qu'il allait assez rarement aux *Cabiers*. N'empêche qu'à la NRF il était un partisan de Péguy, quelqu'un qui, par ses expériences antérieures, ses dévouements et ses allégeances, était du bord des *Cabiers* et qui pouvait servir de médiateur. En même temps, il n'était pas du tout un intime de Péguy (il n'était l'intime que de très peu de gens) et il n'avait même pas avec lui ce semblant de camaraderie, plus ou moins chaleureuse, dont se targuaient Copeau et Ghéon.

JEAN BASTAIRE

En ce qui concerne Ghéon, j'ai deux textes de lui, en dehors de ses poèmes, dont il a consacré au moins un à Péguy. Le premier texte est une lettre qu'il a adressée au Studio franco-russe. Je ne sais trop ce qu'était ce «Studio franco-russe» dans les années 1930-31, mais il avait organisé, pour y discuter de Péguy, une réunion à laquelle participa entre autres le jeune Emmanuel Mounier. Ghéon, qui n'avait pu y venir, avait envoyé le récit de quelques souvenirs : «Notes sur Péguy». C'est un texte de dix pages, qui a été publié dans *Les Cabiers de la Quinzaine* de Marcel Péguy, je crois, en 1931, sixième cahier de la XXI^e série, édité chez Desclée de Brouwer. Le second document a été publié dans les *Feuillets de l'Amitié Charles Péguy* n° 169 du 15 juin 1971. Ce sont des notes dont on nous dit : «Nous devons cette communication à M. Bernard Corre, petit-neveu d'Henri Ghéon. Ce texte est, paraît-il, déjà paru entre les deux guerres, mais M. Corre ignore dans quelle revue ou journal.» Je précise que ce n'est pas le même texte que le premier. Évidemment, les

souvenirs se recourent. Dans un cas comme dans l'autre, Ghéon tient essentiellement à nous dire que ce qu'il doit à Péguy, c'est le patriotisme, c'est la foi : c'est le grand couplet « Action Catholique » des années 30, qui a fait beaucoup de bien à Péguy, et un certain mal aussi, dans la mesure où il limitait son audience. Cela ne nous apprend pas grand'chose sur les rapports Ghéon-Péguy, cela nous apprend seulement quelque chose sur la dette de Ghéon à l'égard de Péguy après la mort de celui-ci. A travers ces documents, je crois avoir compris que Ghéon a entendu parler de Péguy aux alentours de 1910 par Schlumberger. Mais il en a aussi entendu parler par Gide, puisque celui-ci lui écrit qu'il lui a fait envoyer *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Il se trouve qu'à la même époque Ghéon, qui habite à Orsay, est le voisin de Péguy, qui à ce moment-là habite à Lozère, tous deux sur la ligne de Sceaux. Selon les souvenirs de Ghéon, Péguy vient le voir plusieurs fois, assez souvent même, se promène avec lui sur le plateau de Saclay. Voici un petit souvenir intéressant (débat du Studio franco-russe, p. 115) :

Nous prîmes contact. Nous échangeâmes quelques politesses. Des habitudes s'ensuivirent. Il vint parfois nous demander un œuf à la coque, le soir. Il s'était lié d'amitié, je ne sais trop comment, avec ma mère. Il avait le don de simplicité qui permet de sympathiser dans l'instant, d'entrer à fond dans une sympathie de quelque nature qu'elle soit. Je crois bien pouvoir affirmer qu'il était moins à l'aise avec moi qu'avec elle, moins confiant, moins expansif. La raison ? La littérature ne s'imposait pas entre eux.

Dans ce même texte de 1931, Ghéon dit qu'avant qu'on lui ait parlé de Péguy d'une façon louangeuse, donc avant 1910, il avait entendu parler des *Cahiers de la Quinzaine* ; peut-être en avait-il lu quelques-uns, ce qu'il ne dit pas ; en tous les cas, il avait une piètre opinion de cette équipe, qui ne correspondait pas à ce qui l'intéressait. Voici comment il résume l'opinion qu'il avait avant de fréquenter Péguy :

Quoi de commun entre Romain Rolland, Suarès, Benda, Péguy lui-même, sinon l'École normale et l'Université ? Mauvaise note. Nous étions des « artistes », pour ne pas dire des esthètes, et nous rapportions tout à l'art. Il ne nous semblait pas que l'art occupât une place majeure dans les préoccupations qui se faisaient jour aux *Cahiers*. Les humanistes, à les prendre pour tels, n'étaient-ils pas avant tout des humanitaires ? Or l'humanitarisme, qui avait touché certains d'entre nous, passait pour une maladie dont il importait de guérir. Surtout, je ne sais quoi de scolaire, de primaire nous semblait caractériser le milieu, les écrits, les hommes, jusqu'à la petite boutique sorbonnarde, ou anti-sorbonnarde, c'était la même chose pour nous. *Université, le mot disait tout*. Tous ces gens-là en sortaient, même les rebelles ; et rien n'en peut sortir de bon pour l'art. Des salivards, des pions, des pets-de-loup. Je ne faisais aucune différence entre Charles Péguy et Jean Jaurès. Je m'en accuse. C'est donc que je revenais de très loin lorsque je le découvris... (p. 114).

Je pense qu'à travers ces lignes, d'une manière un peu caricaturale, un peu simplifiée, Ghéon apporte un certain témoignage sur l'attitude du milieu NRF à l'égard du milieu *Cahiers de la Quinzaine*, sinon de l'homme et du créateur

Péguy.

Ghéon a écrit deux «notes» sur les œuvres de Péguy. A la fin de 1910, celle qu'il a consacrée à *Victor-Marie, comte Hugo*, et Auguste Anglès nous a expliqué que c'était par tactique qu'après Drouin venait Ghéon. Il a également consacré en 1913 — chose intéressante, étant donnée la date — un compte rendu à *La Tapisserie de Notre-Dame*. C'est le seul article, à ma connaissance, qui ait paru à *La NRF* sur Péguy en 1913. Je ne sais pas si Ghéon, à ce moment-là, évoluait déjà vers le christianisme, si c'est pour cette raison qu'il a choisi de rendre compte de la *Tapisserie*. Ce que je dirai en conclusion, c'est qu'au fond Péguy a eu sur Ghéon plus d'influence, a joui d'un plus grand prestige, après sa mort qu'avant. J'ajouterai que c'est d'un Péguy plutôt mythique, finalement, que parle Ghéon, un Péguy reconstruit par rapport à l'homme qu'il a connu. Le 8 juillet 1915, il lui dédie un poème, *Le dernier cahier de Péguy*, paru dans le recueil *Foi en la France*.

AUGUSTE ANGLÈS

Le Studio franco-russe, fondé en 1929, a été fort actif durant les années 1930, et à ses débats ont participé des hommes comme Nicolas Berdiaeff, Jacques Maritain, Stanislas Fumet, entre bien d'autres. Ces noms se retrouvent aux sommaires de la collection *Le Roseau d'Or*, publiée chez Plon.

JEAN BASTAIRE

Voilà, j'ai une date : la réunion au Studio franco-russe s'est tenue le 24 février 1931.

AUGUSTE ANGLÈS

Les témoignages de Ghéon sur Péguy sont en effet rétrospectifs. Pourquoi n'a-t-il découvert Péguy que relativement tard et grâce à leur voisinage ? C'est qu'il ne s'est installé à Orsay qu'à l'automne 1909. Auparavant, il exerçait la médecine à Bray-sur-Seine, sans trop d'enthousiasme. Il saisit une occasion de céder son cabinet à un confrère et vint habiter à Orsay avec sa mère. Nous avons parlé de ses marches à pied. Ajoutons que Péguy avait été très content des poèmes patriotiques qu'il publia en 1909 et en 1910 dans *La NRF*, et venons-en à cette attitude à l'égard de l'Université qu'il attribue à son groupe en 1930, c'est-à-dire vingt ans plus tard. La réalité avait été plus complexe. Par comparaison avec les malédictions rituelles jetées sur l'Université par les générations successives, je trouve que le groupe de la NRF aurait plutôt eu tendance à marquer une certaine sympathie aux universitaires, par estime pour Marcel Drouin tout de même, et puis parce que, à ses yeux, les universitaires de cette époque représentaient la probité, le dévouement mal récompensé à la tâche noble qu'était l'initiation à la culture. Rappelez-vous que Gide a répété je ne sais combien de fois qu'il aurait voulu être professeur — de

piano, certes... Ce respect pour l'enseignement se retrouve chez Schlumberger aussi. En revanche, quand Gide a versé des larmes de commisération sur le destin de Drouin, il a dit : «C'est le métier qui en a été responsable.» Mais si vous regardez les conditions d'abonnement à *La NRF*, vous découvrez un tarif de faveur pour «les membres du corps enseignant». Et puis, le père de Gide était tout de même un universitaire, juriste certes, mais enfin ! Et l'oncle Charles aussi, mais économiste. J'ai donc peur que le jugement de Ghéon ne soit entaché de ce que Bergson appelait «l'illusion de rétrospection».

DANIEL MOUTOTE

On pourrait peut-être dire un mot du caractère «aristocratique» — sans méchanceté — de *La NRF*, tandis que Péguy était plutôt du côté des instituteurs, et l'Université qu'il aimait était celle des instituteurs. Il aimait le primaire, le secondaire à la rigueur, mais il haïssait le supérieur.

AUGUSTE ANGLÈS

Oui, mais le mot «aristocratique» ne semble pas convenir à *La NRF* : disons que Gide avait un complexe à l'égard du populaire. Je reviens sur ce que j'ai à peine indiqué tout à l'heure : la «note» sur le livre d'Albert Thierry, *L'Homme en proie aux enfants*. Elle avait été confiée au jeune Pierre de Lanux, qui était alors le secrétaire de la revue. Et elle a irrité et Gide, et Copeau, et Marcel Drouin, parce qu'elle leur paraissait marquer je ne sais quelle condescendance à l'égard des enseignants. Ce n'est là qu'un exemple parmi bien d'autres qui montrent qu'ils ont eu une zone de tangence avec celle de Péguy. La réaction «artiste», il est vrai, s'est manifestée chez eux, mais j'ai peur que rétrospectivement Ghéon ne l'ait majorée par rapport à l'autre.

L'amitié de Péguy pour la mère de Ghéon, cela m'amuse. Je n'ai naturellement pas connu Mme Vangeon, non plus que son fils et sa fille, mais, telle que je l'aperçois à travers les lettres qui la décrivent, elle ne semble pas conforme au type de la mère selon Péguy ou Charles-Louis Philippe. Elle faisait peut-être très bien les œufs à la coque...

De la «note» sur *Victor-Marie, comte Hugo*, nous avons déjà parlé, mais distinguons entre les «notes» et les «chroniques». A partir de février 1912, dans la réorganisation de *La NRF* confiée à la direction de Copeau, furent créées, en plus des «notes», des «chroniques» de la littérature, du roman, de la poésie, du théâtre. Au début, au contraire, ils n'avaient pas voulu, et par la suite ils les abandonneront à nouveau. La «chronique» de la poésie était tenue par Henri Ghéon, et, si vous regardez celle du numéro du 1^{er} août 1913, quelles sont les œuvres qu'il y passe en revue plus ou moins longuement ? *La Tapisserie de Notre-Dame* par Charles Péguy, *Alcools* par Guillaume Apollinaire, *La Page de la Vie* par Maurice Rostand, et plusieurs autres. C'est diffi-

cile de parler de tout cela à la suite ! (Il est vrai que c'est un éreintement pour le fils de Rostand...) Le ton de l'éloge de *La Tapisserie de Notre-Dame* me rappelle celui de la «note» sur *Victor-Marie, comte Hugo*, qui était aussi un éloge. Ghéon, qui d'habitude, quand il était louangeur, l'était de tout son cœur, semble ici faire un plaidoyer, une «apologie» pour Péguy poète. Si celui-ci avait donné son avis, je crois qu'il aurait peut-être dit la même chose que pour l'étude de Marcel Drouin. Et si l'on compare avec le long cri d'enthousiasme de Gide à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, on sent que c'est plusieurs degrés au-dessous.

JEAN BASTAIRE

Quand Copeau a-t-il entendu parler de Péguy ? Le premier document que je trouve est une lettre inédite de Gide à Péguy, du 13 décembre 1908, dans laquelle il lui dit : «Je vous décroche un nouvel abonné, et d'excellente qualité, c'est mon ami Jacques Copeau.» Cette lettre se trouve au Centre Péguy d'Orléans. Nous avons ensuite le couplet de Copeau sur le *Mystère de la Charité* : c'est une lettre enthousiaste du 13 février 1910, que nous avons publiée dans les *Feuillets* n° 44 de *L'Amitié Charles Péguy*, en mars 1955 :

[...] J'aurais voulu être des premiers qui saluèrent votre admirable *Jeanne d'Arc*. Je l'ai lue, mon cher Péguy. Et, si je ne puis aller vous voir bientôt, je vous écrirai dans six ou sept jours pour que vous sachiez bien ce que j'en pense. Aujourd'hui je dois me consacrer à *Cbantecler* !... J'ai entamé déjà des pourparlers avec un journal quotidien pour y placer un article sur *Jeanne d'Arc*. Je ne sais si je réussirai. Et d'ailleurs, c'est une longue étude sur l'ensemble de votre œuvre que je voudrais écrire. Nous en parlerons. Je tâche, selon mon pouvoir, à vous amener de nombreux lecteurs. Si vous disposez d'un exemplaire de *Jeanne d'Arc*, envoyez-le moi. Je le ferai parvenir à un écrivain danois. [...]

AUGUSTE ANGLÈS

Sa femme Agnès était danoise et avait été l'étudiante du grand critique, de réputation européenne, Georges Brandès. Mais il doit s'agir ici d'un critique plus jeune, et dont le nom revient assez souvent dans ses correspondances, Christian Rimestad.

JEAN BASTAIRE

Dès le mois suivant, dans une lettre du 17 mars 1910, il demande à Péguy un important fragment de sa seconde *Jeanne d'Arc* pour *La NRF*. J'ai signalé tout à l'heure que, pendant l'été 1910, il se trouvait chez Jean Croué à Gif, et comme ce n'était pas loin de Lozère, il a rendu visite à Péguy. Nous en avons le récit, qui est bref, charmant, et nous donne un petit tableau de la famille Péguy. J'ai publié ce texte dans *La NRF* d'avril 1973 :

27 août 1910.

Hier soir, dîné chez Péguy à Lozère, avec toute la famille. On me reçoit avec une simplicité si vraie, si naturelle, si authentique, qu'elle pourrait ressembler à de l'indifférence. Absence complète de grimace. Mme Péguy est une grande jeune femme, d'une

austérité gracieuse, l'air un peu d'une garde-malade. Elle ressemble d'allure à sa mère, laquelle préside avec elle aux soins du ménage et à l'éducation des enfants. Trois enfants, deux garçons et une fille, douze, huit et neuf ans. L'aîné des garçons a une jolie figure fine et un peu nerveuse, des yeux aigus. Il est très vivant, très impressionnable et d'une grande curiosité d'intelligence. Sa nervosité se manifeste une ou deux fois dans son rire. Le second est très câlin, un peu mou, en pleine croissance. Péguy le prend sur ses genoux et l'embrasse de la tête aux pieds en lui disant des gentilleses. Tout respire ici une tendresse sérieuse, réfléchie. L'application au travail, le souci de bien faire ; l'accord. Quand nous arrivons, les enfants, sous les yeux de la mère, sont occupés à des travaux de modelage. Nous faisons une promenade et, en rentrant, nous trouvons la petite fille au piano et l'aîné des garçons étudiant le violon. Ils ont l'air content. La maison n'est pas en désordre, mais on y voit une absence complète de décorum. Péguy travaille dans une assez grande pièce un peu sombre, qui est le salon. La cheminée est encombrée de pots de confitures. Il a une petite table toute surchargée de livres, sur laquelle une toute petite place est réservée pour écrire. Nous ne sommes encore liés l'un à l'autre que par de la sympathie et par de la confiance. Mais il y a des points de contact certains dans la manière d'être, de se comporter dans la vie. Et sa bonne humeur me charme.

Voilà ce petit croquis, ce petit reportage sur la famille Péguy dû à Copeau. Je n'ai trouvé mention que d'une visite de Copeau à Péguy, tandis que Péguy a fait plusieurs visites à Copeau chez Croué, ce même été ; ils se sont vus aussi en promenade, comme avec Ghéon. Par la suite, on lit dans les lettres de Copeau à Péguy des rappels : «Alors, quand viendra-t-elle, cette seconde *Jeanne d'Arc* ? Quand en aurons-nous des extraits ?» En fait, Péguy ne l'écrivait pas encore en 1910. De son côté, il relance discrètement Copeau pour lui demander si cette étude sur lui va venir. En juillet 1911, il est question d'un article que Copeau pourrait écrire dans *La Grande Revue* et qui aurait un grand retentissement. Une fois de plus Copeau renouvelle sa promesse, mais en disant — est-ce un repli tactique ou est-ce sincère ? : «Oui, mais, vous savez, je veux faire quelque chose d'important, alors il faut que je relise toutes vos œuvres. Je manque de loisirs en ce moment.» On pourrait penser que devant ces atermoiements Péguy va se refroidir, eh bien ! non, il ne lui en tient pas rigueur. Malgré ce retard à écrire l'article désiré — article qui ne sera jamais écrit —, malgré la tempête déchaînée par l'affaire Variot, qui complique les relations entre Péguy et la NRF, malgré que Péguy se soit abstenu de donner un morceau du *Porche*, au printemps 1912 on voit celui-ci tutoyer Copeau, tandis que jusqu'à la fin Copeau le vouvoiera. Voilà qui ajoute un petit élément à mon impression — je ne dis pas à ma thèse — selon laquelle Péguy n'était pas derrière Variot. N'oublions pas que Variot avait provoqué Copeau en duel, et c'est peu après que Péguy se met à tutoyer Copeau. Y a-t-il là simple coïncidence ? La sympathie devient une camaraderie affectueuse de la part de Péguy, chose d'autant plus frappante qu'ils n'ont pas lutté ensemble au temps de l'Affaire Dreyfus. Dans une lettre du 31 août 1910, publiée récemment (*La NRF* d'avril 1971), Copeau dit très bien :

[...] Cher Péguy, à défaut de ces liens essentiels, dont vous parliez un jour, qui s'établissent entre compagnons d'un même âge, d'une même promotion, d'un même départ, je souhaite qu'avec notre maturité s'affermisse entre nous une sérieuse entente. Je sais sur quel fonds commun elle pourra reposer. Je la sentais aujourd'hui même, profondément, en relisant certaines pages de *Notre jeunesse*. Si diverses que soient nos voies, beaucoup de confiance de ma part, un peu de crédit de la vôtre suffisent à nous rapprocher dès maintenant. [...]

Nous savons la réaction péjorative de Gide à la parution, au printemps 1912, des *Saints Innocents* ; Copeau, lui, a une réaction enthousiaste. Il existe une petite lettre de lui, également publiée dans le numéro récent de *La NRF*, lettre du 9 mai 1912 :

Mon cher Péguy,

Le Mystère des Saints Innocents est une chose extraordinaire. Il faut aller toujours plus haut dans l'admiration qu'on a pour vous. Il faut monter toujours d'un cran. Je ne puis vous dire que cela : mon admiration. Je n'ai pas le temps d'écrire, mais je n'ai pas pu m'empêcher de vous écrire. [...]

Je vais encore faire un bond pour en arriver à l'époque du Vieux-Colombier. Il y a quelque chose d'important et que Péguy a ressenti, comme l'article de Drouin, avec émotion. En septembre 1913, Copeau, qui fonde le théâtre du Vieux-Colombier, inscrit Péguy à son programme pour une matinée poétique. Très touché, Péguy accepte. C'est en février 1914 qu'a lieu cette matinée, au cours de laquelle on lit de ses textes. En remerciement, le vendredi 13 février 1914, il écrit une jolie lettre, qu'on trouve dans les *Feuillets* n° 44 de *l'Amitié Charles Péguy* :

Mon cher Copeau,

On me dit de toutes parts que tu as été admirable. Je te remercie grandement et comme directeur et comme interprète. Veux-tu bien dire à Mme Bing et à Mme Albane combien je vous suis reconnaissant à tous. Par contre, vous me signerez un certificat sur papier timbré comme quoi je ne suis pas un auteur embêtant.

Ton dévoué :

Péguy.

A ce remerciement, Copeau répond à son tour, le 19 février, par une lettre inédite qui est au Centre Péguy d'Orléans :

Bien cher Péguy,

Je suis profondément heureux d'avoir pu vous servir dans la mesure de mes forces. J'ai fait bien peu. Je pourrai peut-être faire mieux quelque jour. Mon affectueux dévouement vous sera toujours acquis. N'en doutez jamais. Personne ne vous admire plus fortement que moi. Le commentaire d'*Ève*, paru l'autre jour dans le *Bulletin des professeurs catholiques*, a soulevé mon enthousiasme. Je sens à fond ce que vous dites là. Je voudrais aller vous voir, mais je ne peux pas, hélas ! [...]

Qu'est-ce que ce commentaire ? Au moment où *Ève* a paru, Péguy a pensé que la meilleure façon de présenter l'œuvre, c'était de s'en charger lui-même. Il a dicté à son fidèle allié Joseph Lotte un texte qu'il l'a laissé libre d'améliorer un peu, qui a été signé par Lotte sous le pseudonyme de Durel, et qui est

extrêmement précieux pour mieux comprendre, non seulement *Ève*, mais l'art poétique de Péguy. A ma connaissance, c'est peut-être le seul texte qui soit centré, qui n'offre pas de digression comme il y en a tant dans son œuvre. Il a été publié un mois ou deux après la parution d'*Ève*, dans le *Bulletin des professeurs catholiques*, avec des extraits du poème *La Résurrection des corps* et *Heureux ceux qui sont morts*. J'ai dit qu'il y avait eu une réaction extrêmement maigre, à *La NRF*, à *Ève*. Copeau est donc une exception lorsqu'il affirme : « Je sens à fond ce que vous dites là. » Il ne s'agit pas du texte même de l'œuvre, il s'agit du commentaire à celle-ci, mais comme ce commentaire est de l'auteur, il y a là une approbation très rare pour l'époque : les critiques favorables à *Ève* s'y comptent sur les doigts d'une seule main !

Je terminerai par un petit mot, qui rejoint la dernière lettre citée de Péguy à Copeau. Dans une conférence faite en 1934 par celui-ci à Orléans et ailleurs, il note ce souvenir qui me paraît intéressant :

M'ayant entendu lire quelques pages du *Mystère de la Charité*, Péguy me disait un jour : « Ce que j'aime quand tu me lis, c'est que tu n'as pas l'air de chercher à m'excuser. » (*Feuillets n° 44 de l'Amitié Charles Péguy*, p. 13).

AUGUSTE ANGLÈS

Seulement deux ou trois petits points, et d'abord ce projet d'une étude sur Péguy... Hélas ! hélas ! hélas ! semblables promesses furent faites en je ne sais combien d'occasions. Copeau devait toujours écrire de grands articles : sur Élémir Bourges, sur Porto-Riche, sur Henry Becque, sur son voyage à Moscou..., mais il se contentait de les parler : le groupe se lamentait sur les ajournements de Marcel Drouin, mais il en vint à déplorer presque autant ceux de Copeau. Je voudrais que la personnalité de celui-ci ressorte avec ses contradictions. D'une part, il a fait figure d'homme de la rigueur, par cette espèce de vocation de fondateur d'ordre qui s'est révélée plus tard, mais, d'un autre côté, c'était un homme d'une souplesse extraordinaire et qui a déplu à Gide au tout début de leurs rapports : quand on lit ses lettres, on est frappé de voir qu'il adopte le ton qui peut le mieux agréer à chacun de ses nombreux correspondants. Ce n'est pas de l'hypocrisie, mais une mobilisation dans l'instant, à laquelle peut succéder une mobilisation de sens contraire à un autre instant. Il faut donc tenir compte de cette complexité et de ce don de métamorphose.

Les visites de Copeau à Gif. Copeau fut immobilisé chez Croué par une foulure au pied, et il disait plaisamment que celui-ci était devenu un but de pèlerinage. Le tutoiement sans réciprocité : n'oubliez pas que nous sommes à une époque où la différence d'âge comptait ; je vous ai dit qu'entre Gide et les deux membres de son groupe les plus jeunes, c'est-à-dire Schlumberger et Copeau (ce dernier, benjamin des six, était son cadet de dix ans), il n'y a pas eu de tutoiement jusqu'à l'union sacrée de 1914. Copeau fait allusion au tu-

toisement de Péguy dans une lettre à Gide ou à un autre : «Péguy s'est mis à me tutoyer.» C'était le ton du vieux troupiier envers le «bleu», qui continuait, lui, à vouvoyer son vétéran, pour montrer qu'il savait combien d'années les séparaient, et combien d'œuvres surtout. C'était une marque de déférence normale à l'époque, mais en même temps une habileté.

Les matinées poétiques du Vieux-Colombier. Le théâtre du Vieux-Colombier a offert dès ses débuts ces matinées poétiques, qui avaient lieu le samedi après-midi. C'est Ghéon qui en assumait la responsabilité et en avait établi le programme, sur lequel figurait Péguy pour une séance sur *Jeanne d'Arc*. Elles comportaient deux séries, une ancienne et une moderne (à partir de Baudelaire), d'une douzaine de séances chacune. Qu'il ait été décidé d'emblée d'en consacrer une à Péguy est méritoire pour l'époque. J'ai été frappé enfin par le dernier mot de Péguy cité par Copeau, parce qu'il confirme *a contrario* une impression dont je vous avais fait part tout à l'heure. Je vous avais dit que dans les articles, notes ou chroniques de Michel Arnauld et de Ghéon il m'avait semblé percevoir comme un ton de plaidoyer, d'«apologie», à l'intention d'un public rétif. C'est à ce ton que devait penser Péguy lorsqu'il a félicité Copeau de ne pas chercher, lui au moins, à l'excuser.

JEAN BASTAIRE

A propos de Rivière, je me bornerai à deux points. Au cours de leurs multiples entretiens, Jacques Rivière et Alain-Fournier ont découvert Péguy. Rapidement, Fournier est devenu un intime de Péguy, à la fois de l'œuvre et de l'homme, au point d'être un de ses disciples les plus étroits, ce qui n'est pas le cas de Rivière. Mais enfin ils en parlaient souvent entre eux.

Nous arrivons à juin 1912 et à l'article sur *Le Mystère des Saints Innocents*. On sent qu'une fois de plus *La NRF* a fait un effort pour passer l'éponge : il y avait eu l'affaire Variot, il y avait eu l'histoire de *Clio* manquée, il fallait une compensation, il fallait que quelqu'un se dévoue. On a fait appel au jeune Jacques Rivière, et peut-être Fournier s'est-il entremis. Bien que le texte de Rivière soit bref, il passe comme article de sommaire et non comme «note» ou comme «chronique». Il existe une lettre du 7 mai 1912, dans laquelle Fournier dit à Péguy : «Il y aura dans *La NRF* une note de quelqu'un que vous aimez et qui n'est pas moi. Quelqu'un qui admire les *Innocents* plus encore que je ne l'espérais.» (*Feuillets* n° 174 de *L'Amitié Charles Péguy*, p. 15). Je me bornerai à relever un ou deux points. D'abord, des propos sur le style de Péguy qui me paraissent intéressants. Et puis, une certaine façon de définir la candeur, l'esprit d'enfance chez Péguy, et en même temps chez Rivière : c'est intéressant aussi. Mais voilà que le malheureux Rivière termine d'une manière, non seulement malencontreuse, mais qui reflète un malentendu total. Ce jeune homme — il a vingt-sept ans en 1913 — achève en disant à

peu près : « Pour nous qui avons vécu, cette candeur, cette innocence nous laissent sur notre faim ; dans la vie il n'y a pas que l'innocence, il n'y a pas que la candeur, il y a autre chose... » Il a, ou donne l'impression que Péguy ignore les abîmes du cœur humain. A peu près pendant la même période, à quelques mois près, Fournier écrit à Rivière qu'il a essayé de convaincre Péguy d'aller voir l'adaptation par Copeau des *Frères Karamazov*, et s'est attiré cette réponse : « Non, ces atrocités me répugnent » — comme si Dostoïevski, c'était un peu pathologique. J'imagine qu'associé peut-être à d'autres propos que lui aurait rapportés Fournier, ce jugement a poussé Rivière à se faire une idée de Péguy éternel adolescent et n'ayant pas beaucoup vécu, bon père de famille uniquement occupé de ses enfants. Ainsi se terminait l'article, d'une manière d'ailleurs gentille et respectueuse : ce n'était pas du tout insolent ou, si ce l'était, c'était involontairement. Mais cela tombait d'autant plus mal que Péguy comptait bien des années de plus et avait beaucoup souffert. Quant aux abîmes du cœur humain, voilà trois ans qu'il éprouvait pour une jeune femme une passion terrible et à laquelle il résistait désespérément. C'est même à ce moment qu'il décide d'aller à Chartres, précisément en juin 1912, qu'il y fait son premier pèlerinage parce qu'il n'en peut plus, parce qu'il est obsédé par cet amour. On imagine sa réaction quand il voit un brave petit jeune homme qui vient lui dire : « C'est charmant, mais si vous aviez un peu plus vécu, si vous saviez ce que c'est que la vie, il semble que vous seriez plus inquiet... » Dans une confiance dont je n'ai pas encore trouvé la référence, Péguy dit brutalement : « Il me prend pour un puceau ! » Il y a une lettre de Rivière à Gide, qui a été publiée dans le numéro spécial de *La NRF* consacré à Jacques Rivière en 1925, où le gentil jeune homme, quoique tout ébahi, se montre finalement très lucide, comme il l'a été si souvent :

Croyez-vous qu'il a été mécontent ? Il a dit : « Il me refuse d'un bout à l'autre tout ce à quoi je tiens. » Il trouve — c'est là où paraît le fond de son âme — que je ne le prends pas pour assez malin. Il prétend qu'il est comme la Bible, qu'il ne laisse rien en dehors de lui, qu'il ne méconnaît rien, qu'il n'ignore rien (ce qui ne l'empêche pas de dire de la sensualité : « Ne me parlez jamais de ça »). J'ai dit : injustice. Pourtant, en y réfléchissant bien, Péguy a raison d'être mécontent de cet article. Car en général, les gens de qui je parle, c'est en m'abandonnant à eux sans restriction, en en acceptant, au moins pour le temps où je parle d'eux, toutes les valeurs. Or Péguy a bien senti que je ne faisais pas cela avec lui, que je restais séparé, que mon admiration et même mon trouble n'allaient pas jusqu'à l'amour.

Autant dire qu'au bilan des relations NRF-Péguy, l'épisode ne s'inscrivait pas à l'actif.

Deuxième point, auquel j'ai déjà fait allusion, mais qui va me permettre de lire une lettre inédite. Dans l'enthousiasme, cette fois réel, suscité par la parution en avril 1914 de la *Note sur Monsieur Bergson* dans *La Grande Revue* et, peu après, en version plus complète, dans *Les Cahiers de la Quinzaine*, Rivière

écrit à Péguy la lettre suivante (elle est à Orléans, au Centre Péguy), du 14 mai 1914 :

Mon cher Péguy

(C'est vous-même qui jadis m'avez invité à vous appeler ainsi et j'ai plaisir à profiter de cette permission). Je ne peux m'empêcher de vous dire combien je trouve belle, profonde, importante, votre *Note sur Bergson*. C'est un des livres qui m'ont le plus ému depuis longtemps. Vous avez une façon qui n'est qu'à vous de retrouver la vérité tout près de nous, si près qu'on ne pensait pas à l'aller chercher. Tout ce que vous dites sur le sens des grandes philosophies, sur le tout petit point où gît leur importance, sur le fait que c'est toujours par une nouveauté de méthode qu'elles comptent, — ce sont là les premières remarques sérieuses qu'on ait jamais faites sur le rôle et la valeur de la philosophie en général. Tout ce que vous dites sur les intellectualistes du péché est d'une profondeur presque épouvantable. Et sur la rareté de l'amour ! Et sur l'importance des désentraves ! Et sur les idées qui naissent toutes faites ! Et sur la rencontre de la volonté et de la grâce ! Et sur la résolution de Descartes ! Et sur les durcissements de la raison ! Et sur la souplesse de la morale et de la logique ! Et la fin enfin, les deux dernières phrases ! Vous voyez, je ne puis qu'énumérer. Mais rien qu'énumérer est une joie pour moi. Il n'y a qu'un détail sur lequel je ne sois pas d'accord avec vous. C'est sur l'importance que vous attribuez à Platon. Je l'ai assez bien étudié jadis ; je tenais à sa disposition une admiration toute prête. Il n'a pas su se l'annexer. Sa pensée m'a paru vaine, sophistique, décevante. Je ne touche pas d'objet avec lui. Je ne vois dans son œuvre qu'une immense dispute de mots. Mais ceci est un autre point. Et j'ai trop de plaisir à ruminer toutes les vérités que je viens de recevoir de vous pour y insister en ce moment.

Je vous prie, mon cher Péguy, de croire à ma reconnaissance intellectuelle et à mon sincère attachement.

Il me semble que c'est une lettre qui part un peu plus du cœur, de l'esprit aussi, bien sûr, mais son enthousiasme me paraît un assez bon signe. Bien entendu, arrive le lendemain la demande en mariage de *La NRF* pour un texte de Péguy, qui sera la *Note conjointe*. Cette fois-ci, Jacques Rivière écrit en tant que secrétaire de *La NRF*, c'est une lettre à en-tête, alors que celle que je viens de vous lire était une lettre sans en-tête. Toutes deux sont inédites et déposées au Centre Péguy d'Orléans.

Mon cher Péguy,

Hier avait lieu chez Jean Schlumberger la réunion hebdomadaire du Comité de *La NRF*. Tout de suite la conversation est tombée sur votre *Bergson*, et j'ai eu le plaisir de constater que je n'étais pas seul à l'admirer. Tous ceux de nos amis qui l'avaient lu se sont rencontrés pour en faire l'éloge le plus enthousiaste. La conversation a fini par aboutir à un vœu que je suis chargé de vous faire connaître. Je sais que les négociations que nous avions entreprises il y a deux ans au sujet du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* n'avaient pu réussir. Mais cet échec ne nous a pas ôté l'envie de publier quelque chose de vous. Et si nous n'avons pas pu nous arranger pour une œuvre aussi importante que le *Dialogue*, peut-être serait-ce plus facile aujourd'hui pour une œuvre de plus courte haleine. Nous savons que vous pensez à donner un ou deux articles du ton et de la dimension de votre *Note sur Bergson*. Voulez-vous nous en céder un pour publication dans notre revue ? En échange de cette collaboration, nous pourrions vous offrir une somme de *trois cents francs*. Ma lettre d'hier vous dit assez, mon cher Péguy, combien je fais de vœux pour vous voir accepter cette offre. Vous serez bien aimable de me donner

votre réponse bientôt, car je vais l'attendre avec une sincère impatience.

Je vous prie, mon cher Péguy, de croire à mon meilleur attachement.

L'affaire a lanterné un peu. Il est vrai que Péguy, comme cela lui arrivait souvent, s'est lancé dans un article qui, dans l'édition courante, occupe trois cents pages — et il est inachevé... Quelle dimension aurait-il eue ? Cela aurait fait, bien sûr, plus d'une ou deux livraisons de *La NRF*...

Pour terminer à la fois sur la question Rivière et sur l'ensemble, je dirai quelques mots d'Alain-Fournier et de *La NRF*. Rivière, sans aucun doute, épouse, représente l'esprit de *La NRF*. Par toutes ses fibres, il s'y sent à l'aise. Fournier, lui, par toutes ses fibres — cela n'est pas assez connu —, se sent le fils spirituel de Péguy, même sur le plan littéraire, il représente les *Cabiers* : je crois que cela ménage un éclairage assez important sur son attitude plus que réticente à l'égard de *La NRF* en général et de Gide en particulier. Je ne prétends pas qu'il épouse tous les mouvements d'humeur ou toutes les querelles de Péguy à l'égard de Gide et des autres : il a sa querelle personnelle avec Gide. Il y a un texte qu'Henri Massis était toujours fier de produire, extrait d'une lettre que Fournier lui avait envoyée, semble-t-il, en juillet 1914. Gide n'y est pas nommé, ni la NRF, mais il semble bien que ce milieu soit visé :

Que nous veulent ces gens qui mettent leur vertu à tout chérir en eux ? Il n'y a d'homme que celui qui choisit, qui décide de son choix, fût-ce arbitrairement, fût-ce injustement. On ne fait quelque chose de valable et de bon qu'à ce prix, en traçant, brutalement au besoin, une allée bien droite dans le jardin des hésitations. (Cité par Massis dans un article de *L'Opinion*, en juin 1919).

Or, l'expression «jardin des hésitations» est de Rivière, dans sa grande étude sur Gide, que très certainement Fournier vise ici avec, sinon Rivière lui-même, au moins le milieu de la NRF.

Cela me permet de conclure. On pourrait peut-être dire que sur trois points il y a des différences entre *La NRF* et les *Cabiers*. Premier point : aux *Cabiers*, il y a des gens du peuple, ou du moins des gens pauvres ; du côté de *La NRF*, ce ne sont pas uniquement des grands bourgeois, mais ce sont des riches, du moins Péguy, comme il l'a dit à Copeau, l'imagine, Copeau étant l'exception. Deuxième différence : il s'agit d'une opposition psychologique — et ici encore le couple Péguy-Fournier est symptomatique par rapport au couple Gide-Rivière. Péguy, c'est l'action, le choix, le tracé, «un chemin bien droit dans le jardin des hésitations» ; Gide et Rivière, c'est autre chose. Troisième et dernière différence : je ne dirai pas que du côté des *Cabiers*, de Péguy en tout cas, et d'Alain-Fournier aussi, c'est la foi chrétienne, du côté de *La NRF* c'est le dilettantisme. Ce n'est pas ce que je veux dire, je pense qu'il y a autant de foi à *La NRF*. Mais ce n'est pas la même, c'est la foi littéraire, ce qui n'empêche pas tel ou tel d'être croyant. Aux *Cabiers*, c'est la foi dans l'homme, une foi surnaturelle.

AUGUSTE ANGLÈS

Il n'est pas sûr que Rivière ait dû être sollicité pour parler des *Saints Innocents*, et je crois plutôt que l'initiative est de lui, car Péguy était venu prendre un repas à son jeune foyer peu auparavant, et le mot « visite », sur lequel il joue, renvoie aussi bien à celle de l'homme qu'à celle de l'œuvre. Il est en revanche certain que la « promotion » de la « note » en article tendait à « honorer » Péguy.

Rivière recourt à une image de roman russe, celle de ces moines vagabonds que l'on retrouve chez Tolstoï et chez Dostoïevski, qui entrent et que l'on ne peut plus expulser parce qu'ils sont les mendiants de Dieu. Vous avez mentionné que Péguy avait refusé avec horreur d'aller voir l'adaptation théâtrale des *Frères Karamazov*. Il faut ajouter que Copeau profita de son article sur le *Dostoïevski* de Suarès, au début de 1912, pour réagir assez vivement au parti pris de Péguy pour les « jardins à la française ». L'habillage par Rivière en style de roman russe de la visite de Péguy n'a pu que déplaire à celui-ci d'autant plus fortement. Quant à la fin de l'article, vous avez raison, Péguy a été outré de se voir pris pour un « puceau » : le mot a été repris dans sa vigueur par Copeau à Gide, et il est amusant qu'il ait été escamoté dans la lettre de Rivière à ce même Gide. Cette lettre, par ailleurs, corrobore des impressions dont je vous ai fait part : Péguy était rarement satisfait des articles, même élogieux, écrits sur lui ; il n'avait pas tort de deviner, sous l'admiration de Gide, de Drouin, de Ghéon et maintenant de Rivière, une réserve qui se muait en un plaidoyer destiné, non seulement au public, mais à ce qui demeurerait rétif en ces admirateurs eux-mêmes (et le dissentiment à propos de Dostoïevski m'incline à penser qu'il n'en serait pas allé autrement avec Copeau, si celui-ci s'était décidé à écrire son article).

Certains d'entre vous ont pu être surpris qu'à la fin le jeune Jacques Rivière paraisse négocier au nom de *La NRF*. C'est que Jacques Copeau, qui en restera nominalement le directeur jusqu'à la guerre, a été en fait, et depuis au moins l'été 1913, accaparé par la préparation, puis par la direction du Vieux-Colombier. Le poids du secrétaire en est devenu plus important, bien qu'il restât sous la tutelle de Gide et de Schlumberger. Quant à ce « comité », rendu fameux par la première lettre de Gide à Proust, il n'a été créé qu'en mars 1914. Mais il ne faut attacher aucune importance à l'utilisation, ou non, du papier à en-tête.

Vous avez dû relever au passage avec amusement que *La NRF* avait relevé son tarif en faveur de Péguy. Il est vrai, comme vous l'avez dit, que les textes de celui-ci proliféraient au cours de leur gestation, et que ce peut être là une raison plausible de l'ajournement de la publication de la *Note conjointe* ; mais je ne peux me défendre de penser aussi que Péguy ne témoignait pas

d'un grand empressement à livrer sa copie à *La NRF*.

La sortie d'Alain-Fournier contre le «jardin des hésitations» prend plus de relief si on la replace dans son contexte. Henri Massis venait de faire la connaissance de Claudel, qui lui-même avait violemment réagi à la livraison de mars 1914 des *Caves du Vatican*, et il avait à son tour dénoncé Gide en un article non moins violent. Fournier, qui éprouvait à l'égard de Gide une antipathie que celui-ci lui rendait, se joint don à une sorte de hallali. Et, malgré vos précautions, je suis troublé par son utilisation d'une expression employée par son ami et beau-frère Jacques Rivière...

J'en viens à vos conclusions, auxquelles je ne puis pas entièrement souscrire et dont je suis obligé de modifier au moins les termes. Dois-je répéter que quatre sur six des fondateurs de *La NRF* tiraient le diable par la queue, et que Gide n'a cessé d'ouvrir généreusement sa bourse et les pages de sa revue à de moins fortunés que lui ? Péguy serait-il, comme Léon Bloy, un «mendiant ingrat» ? Tous les collaborateurs de ses *Cahiers* et tous ses plus proches amis, comme le ménage Casimir-Périer, étaient-ils pauvres ? A cette opposition entre riches et pauvres, je préférerais substituer celle qu'il établissait lui-même entre esprit bourgeois et esprit peuple, bien qu'elle aussi me paraisse en grande partie mythique (verriez-vous Mme Simone en représentante de l'esprit peuple ?).

En second lieu, la halte — très prolongée, j'en conviens — au «jardin des hésitations» a-t-elle empêché Gide et ses amis de prendre des initiatives et de mener jusqu'à leur terme des entreprises, avec une décision et une ténacité que leurs adversaires n'ont pas manqué de trouver importunes ? «Passer outre» n'était-il pas une des consignes favorites de Gide ? Inversement, la démarche intellectuelle et stylistique de Péguy vous paraît-elle toujours suivre «un chemin bien droit» ? Je placerais plutôt la différence sur le terrain de l'opposition entre *une* action qui implique l'engagement d'une vie dans une seule direction et *des* actions, non moins vigoureuses parfois, mais plurielles, sans monolithisme.

Au lieu, enfin, de foi chrétienne et foi littéraire, je préférerais aussi proposer autre chose. Je rappelle d'abord que la tentation de la conversion a été un fantôme obsédant pour le groupe de la NRF pendant ces années d'avant-guerre, qu'à un moment ou à un autre elle a failli s'imposer à Gide, à Drouin, à Ghéon (qui se convertira pendant la guerre), à Rivière, et que les deux seuls à lui être réfractaires étaient Schlumberger et Copeau — oui, le Copeau de cette période, bien entendu, puisque après la guerre il se convertira lui aussi. Mais je pense que Gide n'a jamais saisi ce qu'était la foi, parce qu'il l'a toujours interprétée comme une fixation, un arrêt du développement — et c'est pour-

quoi devant elle il tournait bride à la dernière minute. Autrement dit, elle était pour lui de l'ordre du statique, alors que pour Péguy elle était de l'ordre du vivant : et voilà peut-être où gît leur irréductible incompatibilité.

*Nous poursuivons la publication,
commencée dans les nos 59, 60 et 61 du BAAG,
du JOURNAL INÉDIT de ROBERT LEVESQUE.*

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE BIEN VOULOIR S'ACQUITTER SANS RETARD
DE LEURS COTISATIONS**

CARNET VIII

(16 mai — 26 août 1933)

Fès, 16 mai 1933.

Je ne travaille pas. Les Arabes m'apprennent à oublier le temps. Le spectacle est si beau, l'aventure si riche, qu'à défaut même de grande joie intérieure, l'ambiance donne l'ivresse.

17 mai.

Rien ne m'a plus touché que la grande fête musulmane (Aïd el Kébir, fête du mouton)... J'ai toujours été très sensible au social, à la foule. On ne peut pas me citer le chiffre tout abstrait d'un village ou d'un pays sans m'émouvoir...

Il n'y a plus de chrétienté, mais il y a un golam. Brown, qui traversa le Maroc quelques jours avant la fête, disait que l'on sentait l'approche des villes aux troupeaux de moutons que l'on y conduisait... Avec Fordham, promenade au Soukh el Khemis. Quantité de paysans (beaucoup d'admirables, sauvages) apportant leurs bêtes. Discussions, palpements, achats. Tous les Arabes se connaissent en moutons. Mais si les moutons en troupeaux marchent assez bien, il est presque impossible de faire avancer un mouton seul. Que de scènes, que de drames ! Il y en eut que l'on tirait par la patte, d'autres que l'on poussait par les deux pattes de derrière comme une brouette, d'autres que l'on tenait en laisse... Des enfants accablés en portaient dans leurs bras, et des hommes sur leurs épaules, à la Bon Pasteur... Le mouton de la fête est sacré. On n'ose pas le battre. Souvent, on attend son bon plaisir pour marcher. On va lui couper de l'herbe fraîche, on lui donne de l'orge... Il est lavé, peigné. Les femmes l'oignent de henné, ce qui lui fait une couleur vieux rose ou orange.

Quel air fier et joyeux sur le visage de l'Arabe qui conduit son mouton. Le mouton même, on l'appelle : la Fête..., car le devoir religieux d'égorger est si grand que, pour le faire, on économise, on emprunte, on vend n'importe quoi (les très pauvres achètent un chevreau ou un coq). Dans la joie d'acheter le mouton entre donc la piété, mais aussi la gourmandise. Les gens du bled ne mangent guère de viande que pendant l'Aïd. Beaucoup d'Arabes ne mangent à leur faim qu'à ce moment. Pendant huit jours, ils se bourrent, à crever, de

mouton accommodé de façons traditionnelles...

Deux semaines avant la fête, la Médina était prodigieuse. Quantité de paysans, encombrement de moutons, grand nombre d'acheteurs... Il faut, dans la mesure du possible, être habillé de neuf pour l'Aïd — au moins porter des babouches neuves. Commerce extrême. Partout, aménité, empressement, sourires, vie intense (un peu, mais en plus grand, ce que j'ai souvent senti en France au moment de Noël, la présence dans les rues du Père Noël)... Animation collective. Même les plus pauvres (il est dur de n'avoir pas de mouton, pas de babouches neuves) participent à la fête, ont l'air joyeux. Tout le monde est dehors. On lave quantité de linge. Les cours d'eau, les ruisseaux jusque dans la campagne roulent des eaux savonneuses. Du haut de la terrasse, la ville apparaissait pavoisée au soleil de milliers de mouchoirs, de robes de couleur.

Un jour avant la fête, on ne savait pas encore si elle aurait lieu le lendemain ou le surlendemain..., mais tout le monde était prêt. On attendait l'ordre. A cinq heures, la voix du crieur public retentit par la ville. Il annonçait l'Aïd pour le lendemain... J'étais sur la terrasse alors, attendant obscurément cette nouvelle. Cri du crieur, éclatant, sonore, prolongé. Rien ne m'a ému davantage. Je dominais la ville et j'essayais, bouleversé, de rassembler toute sa joie dans mon cœur...

Fort avant dans la nuit, on continua les achats. Jamais les soukhs ne furent plus beaux. Toujours, quantité de moutons (le dernier jour, on ne paie plus de droit de porte). Le lendemain, nous nous levons de bonne heure, le Khaligat du Sultan devant égorger en dehors de la ville dès 8 heures. Je vois de la terrasse que, sur cette ville de cent mille habitants, il n'y a plus un mouchoir qui flotte. De ce matin étincelant, je revois surtout, dans la grande cour crénelée de la Marchina, l'attente du cortège. Des milliers d'émouchets joyeux se poursuivent sur nos têtes. Un peuple de jeunesse, habillé de neuf, tout heureux, se presse d'un côté, tandis que de l'autre les caïds parés sur leurs chevaux fringants attendent, noblesse et familiarité. Certains tenaient leurs fils devant eux sur la selle... Mais certes, sous la diversité infinie des costumes, sous le désordre extrême de la foule, des chevaux, on sent une âme unique.

Je fus me promener, après l'égorgement, dans la ville déserte, presque morte. Plus un seul des innombrables petits ânes. Toutes les boutiques fermées ; le quartier des soukhs, déjà si embrouillé, méconnaissable. Plus un point de repère. J'allai dans les petites rues, où je vis le boucher avec son couteau sanglant entrer dans chaque maison. Il égorge dans la première pièce, tandis que les femmes poussent des *iou iou...*, puis pataugent par plaisir dans le sang. J'en aperçus qui avaient les jambes toutes rouges (même goût du sang chez l'Arabe que chez l'Espagnol). Des enfants sortaient, portant des cornes de



Robert Levesque à Fès, en juin 1933.-

béliér ou des peaux. Des Juifs passaient dans les maisons pour acheter des tripes.

... Le premier jour, on ne peut manger que le foie du mouton ; aussi les repas de la fête ne commencent-ils vraiment que le lendemain ou le surlendemain. C'est alors le temps des indigestions. Les mendiants frappent aux portes en demandant de la viande. Cela porterait malheur de leur donner autre chose. On ne mange d'ailleurs pas de légumes durant l'Aïd.

Si Haddou reçut en présent plusieurs gigots et des plats traditionnels tout préparés. Ce fut une semaine moutonnaire, d'autant plus que nous eûmes plusieurs invitations d'Arabes chez lesquels nous mangeâmes toujours les mêmes plats, mais aussi bien dans un ordre différent (une rouzia : mouton cuit avec des dattes, des raisins, du miel et des amandes). Chui : mouton rôti qui se sert en quartiers ; boulettes de mouton fort épicées, que l'on sert dans un beurre chaud sur des œufs ; ragoût de mouton au riz safrané, qui se mange avec une cuiller en bois d'olivier (manger ainsi est bien meilleur : quelle carresse sur la langue, quelle saveur !)...

«Vous iriez même chez le pacha, vous ne mangeriez pas autre chose, ni mieux», me disait Si Haddou. Pendant la fête, c'est partout pareil. Il ajoutait que sans doute le Prophète avait voulu que tous les musulmans, au moins une fois l'an, eussent l'impression d'être riches : habits neufs, repas, festins — comme il aurait voulu que tous connussent la misère pendant le Ramadhan... Une fois de plus, je vis comme l'accueil des humbles surpasse le luxe des grands. Que d'attentions, que d'émotion chez celui dont vous êtes l'hôte et qui vous fait l'honneur de ce qu'il a de mieux !

Dans les rues, que de gosses joliment habillés, que de ravissants promeneurs..., et les jardins ! Une foule harmonieuse, élégante, y circulait, s'arrêtant au bord des eaux, rêveuse, devisant ou écoutant les chants d'oiseaux. On digérait aussi. Les orangers s'exhalaient.

Le jour de l'entrée du Sultan à Fès, je me trouvai deux heures en avance, sous le soleil, parmi la bousculade. Ce fut atroce, mais ainsi je pus voir et toucher une foule arabe. Ces gens mal nourris, nerveux, surexcités, font à peu près un peuple de malades. Ils sont tous plus ou moins ce qu'on appelle à Sainte-Anne des «petits mentaux». Incapables de rester immobiles. Chacun se pousse, avance bêtement pour reculer, dispute sans raison. L'enfantillage le plus bête se mêle à la brutalité... Pour comble de malheur, il y avait des femmes. Elles ne sortent presque jamais. Pour elles, c'était un événement ; mais, gauches, excitées, turbulentes, elles formaient une foule cent fois plus redoutable que celle des hommes. Que d'agaceries j'eus à subir au milieu d'elles ! Je ne savais trop si c'était des avances ou des moqueries. Le plus clair était qu'elles voulaient ma place... Les femmes, dans les rues, se croient tout

permis. On en voit fréquemment battre des hommes sous des prétextes futiles. L'homme ne répond pas et se laisse frapper. Pour peu que la dispute s'envenime, la femme perdrait son voile. Elle hurlerait, disant que c'est l'homme qui le lui a arraché, et le type attraperait plusieurs années de prison...

Je revis plusieurs fois le sultan (admirable cortège, garde noire, esclaves, musiciens, Égyptiens habillés de vert, etc.), air de noblesse malade, mélancolie lasse, tout blanc sur son cheval noir, allure fantomatique. Teint pâle, regard triste, main admirable qu'il ramène sans cesse vers la poitrine pour recevoir les bénédictions sur son passage...

L'air de détresse de ce jeune homme s'explique, si vraiment, comme il semble, l'État le mène à sa guise, l'espionne et lui commande tous ses pas.

La nuit du Vendredi Saint, le docteur Secrel nous emmena à Moulay-Yacoub, village de montagne, lieu de pèlerinage où coule une source chaude, sulfureuse (50°). Au-dessus de la piscine, dans la nuit, on aperçoit les vapeurs de souffre et, tout à l'entour et dans l'eau, éclairés par des chandelles, les baigneurs nus qui invoquent le saint... Par terre, de nombreux pèlerins dorment pêle-mêle. Ils se lèveront au milieu de la nuit pour se jeter dans la piscine. Cette source si chaude calme surtout la douleur. On y vient de tout le Maroc : les Arabes ont presque tous des rhumatismes et des maladies de peau. Secrel y a vu parfois des paralysies nerveuses brusquement guéries... Ce fut grâce à lui (médecin de la source) que nous pûmes nous baigner dans cette eau brûlante, sacrée, parmi les pèlerins priant et gémissant.

20 mai.

Ce qui m'a le plus instruit dans la conduite de la vie et dans le travail littéraire, ce sont mes gaffes, mes fautes... Cela tue l'amour-propre, car on se jette avec joie au devant des critiques, des «leçons», dans l'espoir de s'élever... A la fin, l'injustice même et le mensonge deviennent sources d'enseignement.

J'entends encore le ton distingué dont Jouhandeau me déclarait jadis : «Moi, je suis toujours écorché», et de citer avec délices ce mot d'un jeune surréaliste (?) : «Jouhandeau, tu m'apparais toujours comme à travers un buisson d'épines».

«Chambre noire gratuite pour amateurs», lit-on sur la boutique d'un pharmacien photographe au Mellah. Cet homme est maintenant interné. Il était vaguement médecin et attirait dans son arrière-boutique les Arabes pour leur donner consultation. Ça faisait un b... incessant.

Paul Nizan, agrégé de philo, critique littéraire à *L'Humanité*, esprit toujours fielleux, me dit P., son collègue à Normale. Passa du royalisme au fascisme, puis au socialisme. Juif. Riche mariage.

Chaque jour, je constate la curieuse faiblesse des gens en place. Je la con-

naissais par oui-dire, mais aujourd'hui je la touche du doigt. Trop vieux pour la révolte... Mais quand je vois un petit Arabe très intelligent bien qu'inculte, l'esprit tout rempli d'observations, de calculs, de trouvailles, comme je suis ému !

Je m'aperçois qu'assez en forme, et en progrès, je donne à certains l'impression d'être intelligent. Je les prends en pitié, car je sais que je ne le suis pas tant que ça. Mais lorsque je suis content des gens (s'ils ont parlé de choses que je ne savais pas, s'ils ont été sincères ou s'ils ont parlé d'eux), ils le sont aussi de moi. Ménager la vanité de l'interlocuteur...

Je comprends maintenant (être content de quelqu'un, etc.) que ces grandes joies à si longues répercussions que m'ont values toutes mes rencontres avec Gide, pour être si sonores, devaient être réciproques.

K. n'était pas brave, mais grâce au calcul des probabilités il savait le paraître. Par exemple, il traversait très crânement le terrain de foot-ball en disant : « Il n'y a qu'une chance sur dix pour que je reçoive le ballon sur la gueule ». De fait, il ne le recevait pas. La fortune aide l'audace.

Le jour même de mon entrée à bord du *Thionville*, on me mit planton de service. On attendait le vice-amiral V., chef d'État-Major de la Marine qui, devant prendre sa retraite, faisait une dernière tournée sur les bâtiments de la flotte. Quand sa vedette fut annoncée, un sous-off' me dit fébrilement : « Descendez à la coupée et tendez-lui l'oreille (?)... ». Il n'y avait pas à discuter. Un cordon rouge oendait à la coupée ; c'était cela qu'il fallait tendre à l'amiral qui arrivait : petit vieillard lourd, bedonnant. Je lui tends le cordon, mais ça ne suffit pas. Je prends sur moi de le hisser (un petit coup d'épaule et il tombait à l'eau)... Plusieurs amiraux à sa suite montent à bord, je monte aussi, mais, grande stupeur, sur le pont tout le monde est au garde-à-vous et on me fait les gros yeux pour que je disparaisse. J'aurais dû rester en bas au moins pendant qu'on rendait les honneurs... On s'empresse de faire entrer l'amiral dans le poste des torpilleurs, sur la plage arrière. J'y entre aussi. Le capitaine G. était l'inventeur d'un appareil fort compliqué, et pas encore au point, dont on attendait beaucoup. Avec les plus grands salamaecs, il commença à expliquer son lancement au vieil amiral (il portait la médaille de 1870), qui manifestement ne comprenait pas. Le reste des manitous écoutait d'un air très recueilli, calquant son attitude sur celle de son chef.

Conversation avec le docteur François, de Nice, quarante ans. J'avais toujours désiré causer avec un médecin intelligent, d'esprit scientifique (point littéraire, humain...).

« Notre métier, dit-il, nous rend à la fois indulgent et sceptique... Nous voyons les hommes en état de crise. Nous entrons dans des chambres où l'on attend la mort ; les tiroirs sont déjà éventrés... On nous appelle, affolé, parce

qu'un père est gravement malade, puis, à mesure que nous revenons, nous voyons l'inquiétude se calmer. On s'habitue à l'idée de le perdre et, finalement, de regret pour les quelques billets de cent francs qu'il coûte, on souhaite sa fin. Le fils vous demande à voix haute s'il en a encore pour longtemps...

« Il y a trop de médecins. Alors que l'on passe un concours pour devenir vétérinaire, tout bachelier peut faire sa médecine. Avec de la mémoire, on y arrive toujours. Les gens ne vous demandent pas combien de temps vous avez mis... Étant donnée l'importance sociale du médecin, il serait bon qu'on les choisit, qu'on n'admît des élèves dans les Facultés que suivant les besoins, et que d'abord ils passent un examen de culture générale et d'esprit critique. Beaucoup de fils à papa n'oseraient même pas se présenter. Pour réduire le nombre des médecins, on a parlé d'allonger les études, de les rendre encore plus coûteuses : cela est bourgeois et ignoble.

« -- Vous n'iriez pas jusqu'aux médecins payés par l'État, comme en Russie ?

« -- Personnellement, cela ne me dirait rien. J'ai fait de la médecine sociale. C'est une horreur. Rien n'entraîne plus à la complaisance (pour ne pas dire davantage) même le médecin qui veut rester honnête... Pour le public qui ne paie pas, quel est le bon médecin ? Celui qui examine trois quarts d'heure le malade et, après réflexion, lui ordonne un seul médicament, sans couleur et sans goût, ou celui qui, sans bouger de son fauteuil, sans regarder le malade ni même l'écouter, dit aussitôt : "Je vois ce que c'est", et se met à écrire, de cette écriture que vous connaissez, toute une série de remèdes. Le malade ne juge pas la valeur du médecin, mais la valeur de l'ordonnance... Et puis, on touche par malade 1 fr. 50, la consultation est de cinq minutes. Presque tout le temps se passe à écrire... »

Comme je signale ma stupeur à entendre quelques médecins sûrs de tout savoir commettre les plus lourdes erreurs dans les matières que je connais, il me répond que rien ne le dégoûte plus que la suffisance de sa corporation, mais qu'il l'attribue au « pli d'autorité ». Il faut que le médecin domine le malade ; avec l'âge, cette habitude se généralise, l'oreille se durcit, etc... Il est certain que nul n'est placé mieux que le médecin pour connaître l'homme, mais ce n'est pas parce qu'on a exercé vingt ans qu'on n'a plus rien à apprendre. C'est précisément pour cela qu'il nous faudrait des médecins dignes de l'être...

Relativité du désir. Illusion.

8 juin.

Le Planquais vient de passer deux jours avec moi pour la Pentecôte. Il arrive en aspirant de Casablanca. Ces journées furent heureuses... Douze ans d'amitié. Vie commune et fraternelle... Promenade dans la ville, quantité de

rencontres. A chaque instant, je croise un souvenir, un espoir, un rêve... Je raconte en détails une crise de psychasthénie aiguë... C'est la première fois, me dit-il, qu'il peut oublier toutes ses obsessions et sa «honte»... Me parle aussi de la marine, me remet en mémoire bien des choses... Que de faits, d'expressions, d'usages me sont sortis de l'esprit, et même que de choses je n'aurais jamais remarquées, dont il me parle et que tout à coup je vois...

... Je vois que les plaisirs de l'amitié sont bien voisins, non pas de ceux de l'amour-passion, mais de toute autre espèce d'amour.

... J'étais vraiment ému, le lendemain, émerveillé, trouvant presque incroyable d'avoir été rendu si heureux par la visite d'un vieux camarade...

14 juin.

A Sefrou, fête des cerises... Danses berbères, mais aussi fête européenne (petits drapeaux, gymkana, etc...). Beaucoup de Juifs endimanchés... Je me retire dans la campagne qui, depuis l'Italie, me semble-t-il, est ce que j'ai vu de plus beau. Richesse, verdure, grands arbres. La beauté d'un champ de blé mûr (assez Turner) borné de vieux oliviers me fait presque tomber... J'entrai dans un verger dont le gardien berbère me suit et me cueille pêches, fraises et cerises en branches...

Depuis trois mois, je cours les souks. Je me suis peu promené dans la campagne, même au plus doux du printemps... Ville étonnamment conservée. Cent mille habitants dans leurs costumes, leur commerce, etc... (sans compter les paysans de passage)... Tradition entassant la Bible et le Nouveau Testament, Grèce et Rome, Orient des légendes et Moyen Age... Quelles promenades !

22 juin.

Ce qui m'empêche d'écrire :

- une certaine «difficulté acquise»,
- le manque de sujet,
- ma théorie d'attendre l'inspiration (malgré Stendhal, Valéry, Alain...),
- le fait qu'ignorant qui je suis et ce que je ferai, je n'ai même pas à me garder des «fausses tendances» et que, suivant le conseil de Goethe, je préfère vivre ou me reposer plutôt que de faire des choses qui me dégoûteraient plus tard... Mais je me sens de forts désirs (par exemple en lisant Whitman, Nietzsche, Dostoïevsky), et je veux croire que «les désirs sont signes de puissance».

Depuis six ou sept ans (malgré tout mon bonheur), jamais l'angoisse ne m'a quitté. Je pressens, j'attends la joie d'écrire (illusion ? Paraître peut-être décevant... Mais le moment où l'on crée, non !)...

... J'admire l'unité que donne à notre vie la recherche d'une œuvre, le désir de vivre le plus possible pour exprimer davantage...

Parfois, je crois que ce qui m'empêche d'écrire, c'est un trop grand bon-

heur. Mon amour de la vie, ma confiance, ma volonté d'écarter l'ennui...

... J'ai encore trop de trouble, de frissons. Il ne faut pas perdre le tremblement, mais il faut sortir de la fièvre. Cela limite extrêmement. Le Maroc, je pense, m'aura un peu débarrassé du trouble de l'âme...

Enfin, je ne suis pas encore entré vraiment dans la vie (que signifie cette expression ? est-elle juste ?).

... Presque ignorant du côté grisaille de la vie...

... Quand je pense par exemple à Barrès, qui lui aussi dans ses jeunes années a pu voyager, vivre de fantaisie, mais n'a trouvé partout que mélancolie, je sens que du moins j'aurai su jouir de ma liberté, du peu d'argent qui me tombe du ciel, et cela me donne confiance...

Tenir un journal quotidien de ce qui m'est arrivé ces trois mois, cela eût fait un récit féérique, mais j'ai préféré vivre à l'orientale... et en jeune homme qui se cherche... Plus je devenais heureux, moins j'éprouvais le besoin de l'écrire...

Le régiment et aujourd'hui l'Orient m'auront assez montré l'inutilité d'un homme... Dans l'armée, on arrive, on permute, on va en permission, en prison, on est nommé ailleurs, la machine marche quand même. On ne parle même pas de vous... Ici, les gens ne s'étonnent jamais. Le défilé incessant de la rue n'intéresse personne. Chacun en fait partie. De temps en temps, une incongruité, une anomalie se produisent (quelqu'un se promène tout nu), réaction presque nulle. Moi qui passe souvent, que je fasse le fou ou que demain je disparaisse, *rien ne sera changé.*

25 juin.

Soirée chez Bonjean.

Soirée chez Bonjean qui me reçoit dans son jardin et son patio... «La politique, je m'en fous..., non pas que je m'en sois toujours foutu, mais je crois qu'aujourd'hui nous en sommes venus à un tel point de décadence qu'il n'y a plus qu'à retirer son épingle du jeu... Ce sont les idées les plus bêtes qui prévalent, comme les mauvais films et les mauvais romans... Il faut se retirer.

«Voici venir le temps des philosophies de salut, épicurisme, stoïcisme...

«Oui, je dois dormir neuf heures. Je me couche à 9 et suis levé à 5. Il faut une grande discipline. C'est nécessaire pour travailler. On comprend que ce soit en Orient que les grands ordres et l'ascétisme sont nés...» Nous nous entendons étrangement sur les questions d'hygiène et sur les méthodes de travail... Plusieurs fois nous allons au-devant l'un de l'autre... Nos communes origines savoyardes en sont peut-être cause.

Parle de Romain Rolland ; je le connais mal, mais suis peu disposé à pardonner son mauvais style et son mauvais goût. «Il a pourtant écrit, dit Bonjean, des pages que je crois aussi belles que du Rousseau. Il a du moins été

sincère... Notre temps est pourri d'esthétisme. Je préfère un Rolland-débor-
dant à un Barrès avec ses sensations rares..., et puis il a été un des premiers à
se tourner vers l'Orient... Ce qui m'a bien guéri de l'esthétisme, c'est la lectu-
re des grands textes de l'Orient et de l'Extrême-Orient... Là, on est dans un
domaine éternel, sacré, et cependant humain ; tout y est simple, mais non pas
sans un art infini... Le sacré est le signe des grandes œuvres qui sont pour tous
les temps. Il est partout dans nos tragédies classiques, je le vois bien en les ex-
pliant aux jeunes musulmans... Qu'il est curieux, au moment où les reli-
gions font défaut, se perdent dans les minuties, que ce soient des hommes
sans religion, certains artistes, qui se trouvent être le plus religieux. Ne croyez
pas que je fasse l'apologie de la littérature pieuse... Le sacré, je le trouve dans
Goethe, dans Shakespeare, et partout dans les contes de Voltaire. Quelle pas-
sion, quel idéal ! Il s'acharne à trouver le sacré dans tout ce qui est considéré
d'habitude comme profane et mauvais... La littérature, au fond, ce sont les
grands thèmes éternels. Eux seuls sont source de vraie poésie. Il suffit d'être
sincère. — Rien n'est plus difficile. — Ah ! d'accord, mais c'est une autre
affaire. Vous êtes encore jeune. Moi, jusqu'à vingt-neuf ans, j'ai cherché, j'ai
fondé une revue, je me forçais à écrire des drames, des essais. Je me battais
les flancs. La guerre, en changeant toute ma vie, m'a permis d'écrire..., et
maintenant je sais que je ne pourrai pas faire le tiers de ce que je voudrais...

«Après la guerre, j'ai d'abord fait de l'édition, chez Rieder, peut-être pour
me guérir des maladies d'auteur. Persuadez-vous qu'on ne gagne pas d'argent
en écrivant. Il ne faut jamais y compter, et moins encore le viser. Souvent,
d'ailleurs, un éditeur se ruine. Il doit payer l'imprimeur d'avance, donner un
acompte à l'écrivain, faire la publicité, etc..., et les libraires ne le paient que
dix-huit mois après... Aussi, vous comprenez qu'on distingue les auteurs qui
rapportent et ceux qui coûtent... On ne peut jamais savoir d'avance si un livre
aura du succès.» (Grenier, qui fut à la NRF, me disait la même chose.) «J'ai
horreur des écrivains (presque tous) qui ne parlent que contrats, tirages, etc...
Il faut avoir un autre métier... C'est dégoûté de Paris que je suis venu en
Orient. Depuis dix ans, je roule dans les écoles de Syrie, d'Égypte, etc... En
Orient, j'ai trouvé un grand calme, l'équilibre... Plusieurs années de captivité
durant la guerre furent déjà un début de vie orientale, longues journées sans
rien faire, vie primitive, etc... A la fin, j'ai fait des livres sur l'Orient (*Man-
sour, Histoire d'un enfant d'Égypte*, trois volumes...), mais je connais mal ce
grand public des Européens sur le sujet... Je me suis laissé imprégner par le
milieu, j'ai vécu parmi mes élèves, je les ai longtemps observés pour mon plai-
sir, j'ai fait mon livre malgré moi, et en le faisant, chose étrange, je m'appre-
nais des choses à moi-même...

«Certainement nous créons un drame chez les meilleurs des jeunes musul-

mans en leur montrant nos sciences, notre pensée. Nous leur donnons à réfléchir, à choisir... De là, de l'inquiétude..., qui n'existe jamais dans l'Islam... Ils peuvent être sensuels, vicieux, ils ne sont pas inquiets... Mais le curieux, c'est comme nous, qui arrivons d'Europe avec nos complexes, notre vieille inquiétude, nous nous simplifions ici au contact des indigènes, et à respirer l'air du pays... Je voudrais que des jeunes gens dévorés de conflits, de scrupules, viennent ici faire une cure... Il y a peu de jeunes écrivains qui aient commencé par là (toutefois Gide, à sa façon). Je crois que, d'instinct, vous êtes tombé juste. — Oui, dis-je, pour faire un homme, ce pays vaut bien l'Italie pour un architecte ou un peintre. — Et ce qu'il y a d'admirable, dit Bonjean, c'est que nous, occidentaux, quand nous redevenons orientaux, nous le sommes bien plus admirablement que les Orientaux eux-mêmes qui sont en pleine décadence, apathiques, formalistes, imbus d'eux-mêmes. Nous retournons tout de suite à la grande tradition.»

Combien doivent souffrir en Europe ceux qui sont des Orientaux sans le savoir (cf. ce qu'il y a d'oriental dans le surréalisme, etc...)... Cf. certains Juifs..., mais pas si orientaux que cela : une de leurs habitudes (chez les intellectuels du moins) est de mordre le sein de leur nourrice — coups de poignard dans le dos, etc... Toujours le vieux «ressentiment». Complexe d'infériorité, pense Bonjean.

Regrets inévitables à mon retour du Maroc. Liberté perdue (famille retrouvée, oui, mais aussi le train-train quotidien). Retour dans une France qui pourrit. Le regret me prendra aux entrailles : soleil, spectacle, amour... Nulle raison, sans doute, ne prévaudra contre la nostalgie, puisque mon corps pleurera... Belle matière à littérature.

... Quand l'amour est facile, n'avoir pas la sottise d'en faire un but — ce n'est qu'un geste pour délivrer la tendresse et alimenter l'enthousiasme.

Dans quelle mesure n'est-ce pas mon horreur de la *douleur physique* qui m'empêche de tomber amoureux ?

Presque tout est résolu (du moins dans la jeunesse) quand la question sexuelle est résolue. Ils le pressentent peut-être, tous ces jeunes gens qui tombent amoureux..., mais quelle illusion, et comme ils montrent leur paresse et leur lâcheté !

— Ne peut-on pas aimer par excès de vie ? La passion n'est-elle pas signe de force ?

— On le lit dans l'histoire..., mais, pour nos contemporains, je crois qu'aimer n'est que leur manière de résoudre le problème sexuel. De guerre lasse, on s'accroche à un être, on canalise son tourment. Le résultat, n'en parlons pas... L'amour, aujourd'hui, n'est plus guère qu'un signe de maladie. On montre par là que l'on cherche un remède ; le plus grave, c'est qu'on prend le

goût à la pharmacie.

— Vous qui n'aimez pas, je crois que vous parlez par jalousie. Aimer, c'est recommencer sa vie. Tout redevient nouveau.

— Mais nous vivons toujours dans l'éternelle nouveauté. Le monde semble nous appartenir. Un certain détachement passionné nous guide. Nous parlons peu de l'insaisissable. Nous n'oserions jamais nous arroger quelque droit sur un être... Nous ne connaissons pas *le besoin d'être dominé*.

Plus je me promène dans Fès, plus ce sont des rencontres. Que de connaissances tacites ! On peut se dire bonjour à jamais pour avoir échangé un jour un regard, un sourire. On est lié ! Plaisir de la sympathie, de l'imprévu. Fois de ces petits plaisirs, qui sont en France des trésors...

... Comme j'admirais naïvement que la multitude des gens qui se rencontraient chez Si Haddou sans se connaître parussent à l'instant de vieux amis, Bonjean me répondit : «C'est cela, l'Orient, une grande famille. C'est la force de la tradition. Ils sont très simples. Ils savent à peu près tout les uns sur les autres. C'est comme s'ils se connaissaient. Leur diversité due aux costumes (un des derniers pays du monde qui ait gardé son habit) n'est qu'apparente. Ils marchent toute leur vie guidés par quatre ou cinq grandes vérités.»

Mélange de respect et de familiarité dans les rapports avec les grands... Sens inné de la parade et de la grandeur simple... Le petit esclave noir Forta, que de fois je l'ai vu conduire par la bride le beau mulet sur lequel siégeait son maître, et, celui-ci descendu, enfourcher la bête...

Il ne s'agit pas au Maroc de prendre le mauvais des Orientaux (maladies, laisser-aller, veulerie), mais de mettre à l'épreuve nos qualités occidentales et de les juger.

Dans le pays du Nirvana et de l'oubli, c'est ma volonté de vivre que j'apporte. Là, plus qu'ailleurs, sur ce fumier splendide, j'ai pu m'épanouir...

Quitté Fès le 30 juin.

Grenade, 1-4 juillet.

... Je redoutais d'avance de parcourir seul les jardins de Grenade... Mais non, ce fut charmant. Je m'associe sans effort aux promeneurs. Plaisir de foule, toujours nouveau.

Chartreuse de Grenade.

Quelques tableaux de martyrs dans le cloître, d'une assez belle cruauté. La pieuse gardienne passe devant sans les regarder et vous entraîne vers des scènes mystiques — moins bonnes. Je reviens plusieurs fois en arrière.

Vu à la sacristie le *Saint Bruno* d'Alonso Cano qui faisait délirer Jouhanneau. C'est une statuette qui donne au jeune saint une expression assez dou-

loureuse. La bouche, trop petite, entr'ouverte, est amère, l'œil agrandi fait pitié... *

Un autre petit *Saint Bruno* sur le maître autel, par Mora, élève de Cano, me ravit. Rien de plus sensuel que ce visage en extase. La bouche enfantine, entr'ouverte, est exquise, les yeux levés au ciel, bordés de quelques plis, sourient imperceptiblement...

Albambra. Cour des Myrtes : régulière, sobre, presque florentine... Proportions admirables de la pièce d'eau rectangulaire, entourée de myrtes que le gardien froisse pour qu'ils embaument. C'est là que se baignait la favorite. Des Français passent : «Tiens, une piscine...» Aux quatre coins de la cour, fenêtres des eunuques...

Salon des Ambassadeurs, fait suite à la Cour. Plafond très haut, cèdre et nacre ; neuf miradors donnent sur la campagne et l'ancienne ville. Admirables murs ouvragés. Dans les coins, niches brûle-parfums.

Sans doute la Cour des Lions, avec sa floraison de colonnes, est plus musicale, ainsi que les salles tourmentées qui l'entourent, mais le style presque classique des Myrtes et des Ambassadeurs m'a fort touché.

Visite aux gitanes de l'Albaicin. Étonnante colline où, dès qu'un étranger est en vue, toutes les filles en robes couleur de feu sortent des «cuevas». Elles s'habillent suivant l'exacte tradition et font les gestes mêmes de Carmen. Ça sent le rituel, et aussi le tourisme... Mais que l'on rie avec elles, elles deviennent vivantes. Toutes, pour le plaisir, demandent un hommage. «Senorito ! Caballejo ! qua tanta sympatica la Gitana !»... Elles prennent vos cigarettes et vous cueillent un œillet rouge dans leur chevelure... Cris des vieilles : «Senorito ! la fortuna !» Je n'entrai pas dans les maisons voir les belles, mais montai par les sentiers, suivi de gosses (on ne me recevait pas à coups de pierres comme à Sallefranque, mais avec de souriants bonsoirs...). Ma vieille attirance pour les bohémiens fut servie à souhait ; je vis peu de gitans, mais quelques enfants et jeunes garçons charmants, de belles petites filles. Quelques sous contentèrent tout le monde.

Cordoue, 5 juillet. La Mezquita.

Nécessité pour moi, devant les grandes choses, d'une acclimatation. Je sens que tout à l'heure j'en serai passionné, touché. Pour le moment, je suis encore désorienté. Circulé longuement dans la Mezquita. Je n'avais d'abord été frappé que par les transformations chrétiennes (on en détruit quelques-

* [Note ajoutée au crayon :] En 1969, j'ai envoyé à Jouhandeau la photo du saint, achetée jadis à Grenade. Jouhandeau reconnut fort bien l'œuvre d'Alonso Cano, mais il me dit qu'à présent son préféré est saint Philippe de Neri.

unes), mais peu à peu elles s'effacèrent... A chaque instant, découverte d'un nouveau point de vue.

Touché par la beauté des voûtes, j'essayai, mais en vain, de les dessiner. J'aurais voulu fixer pour moi le sublime de ces deux fers à cheval superposés laissant passer entre eux le jour.

On se sent enivré d'un calcul nombreux, à sentir devant soi dans tous les sens les mêmes arcs multipliés. Ils naissent les uns des autres comme les vagues de la mer ou les phrases d'une fugue.

Belle nuit à Cordoue... Les femmes sont parfumées du jasmin qu'elles portent dans les cheveux.

Séville, 9 juillet.

Le jardin de l'Alcazar, mélange de Versailles et de mauresque, sans mystère, me fait par contre beaucoup mieux aimer le Generalife. J'en revois les lauriers-roses, les cyprès, l'étroitesse des allées, la succession des terrasses. Cela ne s'oublie pas...

Cathédrale de Séville.

Ce chanoine de pourpre semble cracher par plaisir sur les dalles.

Il monte au chœur chanter les vêpres.

Un vieux monsieur bien en point somnole étalé sur un banc. De petits enfants de chœur viennent le chatouiller. Il se réveille, et sort de sa poche des bonbons qu'ils vont sucer pendant l'office.

Messe. On installe des chaises en demi-cercle comme au concert. Les dames s'asseoient et jouent sans arrêt de l'éventail. Les messieurs restent debout. Personne n'a de livre... Atmosphère de salon.

L'énorme rétable en bois doré représentant la Passion est une des plus belles choses que j'aie vues. L'or éteint resplendit par endroits dans la pénombre. Il ne se peut rien voir de plus monumental et de plus riche. J'imagine que l'illumination au moment du «Corpus Christi» est un spectacle fabuleux.

Les chapelles sont verrouillées, par peur des communistes qui ont la bombe facile.

Chaleur intense à Séville, d'où vie nocturne très développée. Charme bruyant. Tout le monde est dehors. Sur la promenade d'Hercule, le peuple assiste debout à des séances de cinéma. Il fait très sombre. Chacun regarde sérieusement. Je n'ai pas vu d'inquiétude...

M'attachant surtout en Andalousie à retrouver les traces des Arabes, ce fut Grenade qui m'en montra le plus... Dans le quartier de la cathédrale, beaux magasins de selles, de ceintures, rouges, brodées, ornées de pompons et de franges. Beaucoup de petits ânes chargés de gros couffins doubles (mais les ânes, les couffins sont plus propres, plus frais qu'au Maroc, pays d'incurie, de misère et de pouillerie). (Dans une rue fort étroite de Fès, dernièrement, un

convoi d'ânes chargés de ces couffins me croisa ; ils contenaient une matière incompressible — des pierres, sans doute —, la seule solution fut de me mettre à plat ventre.)

Porteurs d'eau : ils crient *Aqua !* en portant l'eau dans des gargoulettes au lieu de la porter dans une outre en peau de chèvre, en agitant une sonnette. Des enfants comme des vieillards, à Grenade et à Fès, font ce métier.

Des guitaristes sont par deux dans Grenade et font la quête. A Fès, rencontré assez souvent dans quelque ruelle sombre un jeune homme se jouant de la mandoline.

M'égarant un dimanche soir dans la campagne de Grenade, je vis revenir de pique-nique de longues bandes d'ouvriers avec leurs femmes, leurs gosses, leurs vieux parents. Chacun portait une gargoulette, une bonbonne, un panier, une peau de lapin. Des hommes tenaient à deux sur un bâton de longs plats de fonte. Un jeune homme jonglait avec une énorme poêle... Tout respirait la joie, et j'étais satisfait d'être là par hasard.

Chez les Arabes, passion des parties de campagne. Au printemps, les Fassi emmènent leurs femmes sur des mules, y joignent des coussins, des tapis, et vont planter leur tente au bord d'un oued ou dans la montagne. Le camping dont on fait un progrès moderne en Europe n'a pas de date en Orient — et il est plus confortable... Les Fassi ont le goût des oiseaux, je le retrouve en Espagne. Quand ils s'en vont un jour de fête, ils emmènent leur serin ou leur canari dans sa cage et la suspendent parmi les fleurs. Ils passent des heures à l'entendre chanter.

Le dernier soir que je fus à Moulay-Abdallah, passa une longue procession d'Aissaouas faisant la quête pour aller à la fête de Meknès. En tête de chaque groupe, un homme, tenant un chandelier à sept branches allumé, dansait. Derrière lui, des enfants, des hommes échevelés, des musiciens... S'ouvrait, par des mangeurs de feu, une autre marche. Rue étroite. Du sommet des terrasses, les courtisanes peintes se penchaient. Un tambourineur à demi-fou à chaque instant me menaçait de son bâton. Atmosphère surexcitée, peu rasurante...

A Grenade, à Cordoue surtout, de petits mendiants et des enfants presque bien habillés font le tour des terrasses de café en vous demandant de vider votre verre. Quand le client est parti, c'est leur droit. Ils peuvent aussi se servir aux gargoulettes sur les tables...

En Espagne comme en Orient, familiarité générale. On parle au garçon de café (il vous tape sur l'épaule). Conversations avec les cireurs. Abandon, laisser-aller dans les rues. On n'a pas l'air de travailler (assez difficile, d'ailleurs, de reconnaître un ouvrier à l'heure du *paseo* ; on s'habille mieux qu'en France, bien que les étoffes soient souvent bariolées). On marche beaucoup. Les

Arabes s'asseyent. Mais c'est le même plaisir de vivre... Andersen, sachant que j'allais en Espagne, me disait : «C'est le seul endroit, avec le Maroc, où l'on puisse décemment ne pas travailler...»

Cadix.

... Avant la ville, salines dont l'eau à cette époque est rouge, pourpre, orangée. Peu vu le peuple — pas assez de temps... Tour de la Vitaja (?), d'où l'on voit tout Cadix qui, presque entourée d'eau, paraît une île, entièrement construite de maisons blanches tassées... Vision nietzschéenne, éclatante, ne le cédant en rien aux plus beaux paysages...

Musée des Beaux-Arts. Salle entière de Zurbaran. Très grand peintre chrétien, aussi loin de la sensiblerie de Saint-Sulpice que d'un art trop symbolique. Base humaine profonde, réalisme (plus près de Velasquez que de Greco). Les personnages tiennent debout, leurs mains étreignent...

Saintes, reines, vierges ont le charme le plus sensuel malgré leur sainteté — et c'est ainsi que ça doit être... Anges thuriféraires, dont l'un, très dédaigneux, a des ailes prodigieuses de toutes les couleurs.

Admirables Chartreux.

Un *Saint Jean* hâve et brun, mal peigné, caresse un agneau tendrement.

Art toujours sobre (mais ne craignant pas la palette, ton largement étendu). Dessin dur et tranché, pas très loin du cubisme.

Sans cesse je repense à mon voyage en Italie. Tout me le rappelle. Mais je ne suis plus ce garçon en chemise foncée avec un sac tyrolien... Je voyage plus confortablement, bien que pas plus riche. L'âge a ses nécessités. Suis-je plus heureux ? Je le crois. En Italie, j'étais comme un poulain lâché, je voulais tout voir, tout goûter. J'étais impatient. J'admirais confusément, sans bien savoir ce que j'aimais... Dans la rue, je me heurtais aux beautés et mon cœur se brisait. Je n'avais pas d'autre arme qu'une ferveur explosive. Chaque jour, je passais plusieurs heures à écrire un journal ridiculement détaillé. Certes, je voulais vivre, je vivais — mais je ne savais pas vivre. Cela s'apprend, comme à voyager...

Aussi les chefs-d'œuvre que je rencontrais me donnaient un peu le remords d'en être indigne. Je n'étais pas de taille à les apprécier et je le sentais...

Dans la prime jeunesse, on veut être un homme — on se croit déjà un homme... Plus tard, bien que déjà majeur, on sent qu'on est toujours un enfant et que mûrir est long...

Madrid, 13 juillet.

On ne pense plus à l'effet qu'on produit sur les gens..., le jour qu'on a compris qu'une certaine indifférence vous rend intéressant... D'ailleurs, les gens sont étonnés par des choses trop inattendues (un clown, dernièrement,

paraissait ravi de me parler sans quitter mes ongles des yeux).

Il existe peut-être un homme d'une nature assez sensible, donc faite pour la douleur et la joie, qui est arrivé par certaines méthodes à boucher toutes les avenues à la douleur. Pour en arriver là, il a souffert jadis comme tout le monde, mais il a fait un choix. Presque toutes les douleurs venant soit du dehors, soit de l'opinion, ou naissant de la fatalité, s'évanouissaient sous sa critique... Ce qui le touche encore, ce sont d'imperceptibles nuances, et surtout de voir la souffrance des autres. Que de coups pour certains, qu'il ne sentirait même pas !

Pourtant, si la douleur est nécessaire à la vie, comment passera-t-elle dans une âme si fortifiée et déjà si soumise ?

Escorial.

Saint Eugène et saint Pierre, du Greco. *Descente de Croix*, de Van der Weyden. Plusieurs Titien... Des Tintoret, chez qui j'aime le sens de l'espace. *Lavement de pieds* — scène vaste, aérée, peu de personnages ; carreau pâle par terre ; au fond des eaux, des colonnades blanches. Sens du décor et de la place des gens, mais négligences de détail : les personnages sont beaucoup moins poussés que ceux des portraits de Venise.

... Fait tout de même figure de classique, malgré parfois du mauvais goût et des bizarreries. Dans *Le Lavement des pieds*, on voit un apôtre culbuté à qui on arrache de force son pantalon...

Le cadre de l'Escorial me rappelle en moins sombre celui de la Grande Chartreuse. Rien de moins désertique, même en été ; beaucoup de chênes. Rochers au sommet des collines, mais qui ne suffisent pas à justifier cette réputation d'horreur et de tragédie. J'ai peut-être un grand goût pour la sévérité... Promenade jusqu'à la Villa del Rey ; sur le chemin, les herbes échauffées dégageaient comme une odeur d'encens...

Le monastère lui-même est plein d'austérité. Bibliothèque tenue encore par les Augustiniens (Philippe II avait voulu vivre dans un couvent).

Beaux manuscrits, ceux de sainte Thérèse et surtout celui des poésies lyriques de Mohammad Halith, écrit en l'année 962 de l'Hégire. D'un format petit in-8, chaque page ornée dans les « blancs » présente le texte sur trois colonnes (celle d'extrême-droite et celle d'extrême-gauche écrites en travers). Écriture très fine (en noir), laissant des interlignes remplis de petits dessins d'or, irréguliers, qu'épousent les sinuosités du texte. Je n'ai jamais vu texte plus poétique.

Visité le Palais avec toute une école de filles. La plus vieille n'avait pas quinze ans. Plus tôt formées que chez nous. Plusieurs étaient affolantes. Elles voulaient garder un air sage, mais le rire comprimé faisait briller leurs yeux. Leur maîtresse, dans la chambre de l'Infante Isabelle, se croyait dans

celle de Philippe II. Cela me choqua. Presque tout le monde connaît, en France, la sombre chambre du roi avec la mappemonde...

Les Espagnols sont comme les chiens qui flairent et suivent les femelles toute la journée et font très peu l'amour.

Ils s'étonnent que je n'aie pas laissé en France de fiancée, comme les Marocains s'étonnaient de mon célibat.

Ce qui peut-être manque le plus à *Max Jacob*, c'est le sens du respect. Il est tout montmartrois. Chacun est pour lui un philistin — même Dieu. On peut tromper le monde, puisqu'il n'y voit rien. Son rôle est de payer. Attitude néfaste pour l'artiste : il dit n'importe quoi, au hasard (mais n'en garde pas moins la vanité d'auteur).

Plus d'admiration ni d'amitié possible. Tout est bon à jeter dans le feu de la conversation. On jongle avec n'importe quoi. C'est avec cela que *Max Jacob* est génial — et qu'il est odieux.

Je voudrais que mon style soit excessivement simple et cependant toujours lyrique...

Madrid, 21 juillet.

Bonne visite à Tolède avant le retour. Aucune envie pourtant de noter des détails. Je fus là-bas très banal, visitant sérieusement (malgré la chaleur torride), avec passion même, mais sans impressions qui n'appartiennent à tout le monde. (Cathédrale San Tomé, San Juan des Reyer, Santa Maria la Blanca, El Transito, Museo et Casa del Greco, San Vincente, El Christo de la Luz, San Domingo el Viejo, Posada de la Sangre, Santa Cruz, Alcazar, les Cigarrales...)

Passé deux journées de flânerie à Madrid — retardant le plus possible mon retour en France. Je ne suis pas là du voyage — du *même* voyage — puisque j'ai appris à vivre partout comme chez moi. Et il y a plus d'imprévu ici ; le coutumier n'apparaît pas... Je me dirige, me semble-t-il, vers un certain renoncement aux lamentations de ne pouvoir écrire tout de suite. J'ai pris, ces derniers temps, conscience d'insensibles progrès. Cela me donne espoir. Je suis vraiment en marche..., mais sans aucun pouvoir direct sur mon évolution.

Paris, le 25 juillet.

Passé la soirée avec Gide. Je me dirigeais vers chez lui à l'heure du dîner comme à un rendez-vous tendre, dans un état de confiance, de ferveur que j'ai toujours connu en allant vers lui. (Jadis, quels retours enivrés !) Ne me trouve pas changé. Brûlait de me revoir. Je lui ai peu écrit... Le trouve un peu courbé, les jambes moins fermes, le visage peut-être un peu vieilli. N'a pas perdu le frémissement ni la palpitation de l'esprit, mais du moins ce soir-là en semblait-il économe... Peux apprécier mon progrès au fait que j'apprécie mieux cette intelligence et sans effort peux lui donner la réplique. M'achemi-

ne à juger Gide, ce qui récemment me paraissait encore impossible. Je me sens plus près de lui — comme de nos classiques lorsque je les relis.

... Ne comprends que trop le danger de l'Orient (dont Haddou est la victime)... Je me sens calme, Gide au contraire est fort sensible à l'été parisien, trouve l'atmosphère capiteuse, tout lui paraît excité. (Relativité du désir et de l'excitation ; je suis encore sous le charme de l'Espagne.) Il est ému par les concierges assises sur le pas des portes. Se dit assez sevré... L'Allemagne lui est quasi fermée...

«Tu n'as pas trop de regret du Maroc ? Pas encore ? Sois sûr que tu en auras. Ça va venir. Tu vas faire de la crise. Mais, alors, écris. Gonfle-toi. Saute aussitôt sur le papier...» (Ne s'étonne pas trop que j'aie peu écrit en voyage, ni que rien ne se soit dessiné. «Mais, dit-il, je te fais le plus long crédit.»)

Questions sur mon avenir. Incertitude. Questions sur la famille. «J'ai vu ton frère Henri. Je le trouve très émouvant. Il t'attendait impatiemment. Il a de l'admiration pour toi. Je l'ai poussé à te parler, lui disant que tu peux tout comprendre. Il est très bon. — Oui, meilleur que moi. — Je le crois, et d'une bonté presque inquiétante. Il paraît tout désarmé, sans défense... Il se ferait tuer pour la cause, absolument désintéressé... Je lui crois un grand besoin d'affection, de confiance qui irait même, il me semble... Tu ne sais rien sur sa vie ?... Il a des maîtresses... — Il est d'une candeur très émouvante...»

«Je me trouve absolument débordé depuis que j'ai donné mes déclarations communistes. On se sert de moi, on me court après, on me manœuvre. Je vais être obligé de m'enfuir l'année prochaine, je ne sais où, en Afrique centrale ou à Tahiti. Ce sont toujours des feuilles à signer..., parfois même sans qu'on me demande mon avis. On fonde un comité anti-hitlérien. Je reçois une lettre me demandant d'en faire partie. Je refuse, mais je reçois une autre lettre : Votre lettre est arrivée trop tard, vous étiez déjà inscrit... On peut encore vous effacer... Non, laissez-moi, il y a une différence entre ne pas m'inscrire et me retirer... Pour *L'Humanité* qui donne en feuilleton *Les Caves du Vatican*, ce fut presque pareil : j'avais refusé, mais déjà on en avait annoncé la publication... D'autres fois, on m'écrit insidieusement : Voulez-vous telle chose... si vous ne craignez pas que cela vous nuise ?... Quand je veux qu'ils me laissent tranquille, j'ai l'air de les lâcher... Cette année, je n'ai pu écrire une seule ligne... Mais je suis content, même très content, de ma *Perséphone*, mélodrame en vers que je viens de livrer. Maintenant, ce travail fini, je me trouve sans but, je ne sais pas du tout ce que je vais faire... Je reviens un peu sur les questions religieuses, qui ont cessé de m'obséder mais me tiennent à cœur ; je sens que je devrai en parler. — Il faut le faire très bien, dis-je... — Oui, dit-il, car autrement ça vous retombe dessus... Je ne suis pas "m'as-tu vu", mais j'aimerais que tu lises ce que j'ai publié dernièrement sur le catholi-

cisme (mai, *NRF*). Certains catholiques, tels que Du Bos, se sont trouvés profondément émus. La *Revue du Siècle* a donné dernièrement un article signé "Les Guêpes", tournant à la rigolade mon intervention pour l'Allemagne et... mes déclarations contre les colonies (?) (je n'en ai pas faites) et assurant que le lendemain je dînais avec Sarraut. De là, ma duplicité mon habituel mensonge, opposés à la sincérité catholique... Pour une fois, j'ai usé du droit de réponse, car tout était faux..., mais il m'a fallu l'huissier pour me faire insérer, car naturellement on n'avait pas répondu à ma lettre. Ils ont donc fait un nouvel article, commençant ainsi : Par ministère d'huissier (!)... (voyez comme il nous traite...). La belle avance : sans cela, ils ne l'auraient pas fait. Puisque je suis censé dire la vérité, c'est que les catholiques mentent. On laisse le lecteur juger, etc... Tu vois le jésuitisme...» Gide raconte très bien cette histoire de pieux mensonges, et avec la plus grande habileté... Mais quand l'adversaire prend des armes truquées, quelle meilleure preuve de faiblesse ? (Me dit en passant que Schwob, dans son *André Gide*, signalait chez lui l'abus de l'adverbe « brusquement » et en tirait beaucoup de conclusions ; « or, me dit-il, je viens de relire et de corriger les trois premiers volumes de mes *Œuvres complètes*, chacun de plus de quatre cents pages, et je n'ai trouvé cet adverbe qu'une seule fois... »)

— Vous êtes-vous trouvé au moment des fêtes en Algérie ou en Tunisie ? J'en fus très ému. Je trouve leur religion, grâce au côté collectif, peut-être plus belle que la nôtre... — Non ! Ne dis pas ça !... Mais j'ai compris, à mon premier voyage à Fès, pendant l'attente du croissant de la lune au Ramadan, combien l'Islam est une religion profondément liée à l'univers, alors que chez nous l'étoile du Berger, le soleil ou la lune, ça n'a pas grande importance... A mon retour à Fès, l'an dernier, j'ai vraiment eu l'impression que cette religion empêche le peuple d'évoluer, d'avancer. Les types à barbe que Si Haddou m'a montrés sous leurs tentes et qu'il appelait les "étudiants", que font-ils ? Ils apprennent le Koran, ils avaient beau avoir avec eux leur petit ami... c'était navrant...

Alix Guillaïn, que je rencontre ce même soir avec Groethuysen et Véra, me dit que Gide n'écrit pas parce qu'il est trop ému. Ce n'est pas tout à fait la faute des communistes, et même c'est une chance pour lui d'avoir trouvé chez eux cette occasion de rajeunir. A soixante ans, il ne pouvait plus vivre selon les *Nourritures*... Débordé sans doute par les possibilités qu'il entrevoit et la vie des prolétaires qui lui est révélée, il est sans cesse *bouleversé*.

Groethuysen me conseille de ne pas trop attendre, d'écrire dès maintenant, fût-ce pour moi...

Fin juillet... etc...

Revu Paul plein de récits d'aventures... Relu ce que Gide a écrit sur l'Afri-

que du Nord, ce que Montherlant a dit de l'Espagne. J'ai presque éprouvé tout cela. Ma voie est ailleurs...

... L'isolement de l'esprit m'est bon.

Promené avec Paul, un soir très chaud. Paris était prodigieux. Paul sent cela (de même qu'il comprend le Paris des nuits d'hiver, si blanc sous la gelée, si sonore)... Descendu sur les quais, familles couchées sur des tas de sable, marinière, rôdeurs... Petites rues, bancs, squares, rien qui ne fût peuplé. La fièvre et la langueur se partageaient les gens. Des groupes débrillés rendaient Paris champêtre. Dans mon voyage, j'ai peut-être frôlé des révolutions aussi profondes..., mais je ne pouvais pas le sentir. Ce qui rendait Paris si affolant, c'est que cette atmosphère, nous la savions unique...

Parlé avec Paul du premier amour. Il pense avec moi que l'on peut aller du premier coup (bien qu'âgé de seize ou dix-sept ans) jusqu'au bout de ce que la vie peut donner en émotion profonde, en abandon parfait. Tout ce qui viendra ensuite, quelque merveilleux [que ce soit], s'inscrira dans cette voie, sans plus jamais peut-être atteindre à cette fine pointe...

Si Haddou passe à Paris, toujours dépaysé, timide, regrettant de n'avoir pas pris ses vacances au Maroc, etc... Tête d'enterrement... J'arrive à lui faire voir Gide quelques minutes, ce qui a suffi, dit-il, à justifier son voyage, et le transfigure...

K. me dit que Malraux, à vingt ans, fit un mois de service à Strasbourg. Déjà marié. Il avait sa femme au Grand Hôtel ; lui, mangeait à la cantine. Éprouvait le besoin de sortir en foulard et casquette (pantalon trop bien repassé). Était alors A.F..

Thomery, le 11 août.

... Tout est possible, car, se dit-on, il est tant d'êtres comme moi qui attendent. Avec quelle avidité on les regarde, ceux qui vivent ici. Quelle noble angoisse nous anime, et quelle sympathie — paralysée, hélas ! par l'émotion — veut nous guider vers eux !

Cette émotion où toutes les chances de vivre se réveillent *dans l'âme* se doit d'être féconde...

13 août.

Signe du temps : la passion du social — déjà fréquente en littérature, mais gagnant aujourd'hui du terrain —, dès mon enfance, je l'éprouvai. Mon avenir est là. Les foules m'excitent. (On ne parle bien que de ce qu'on aime.) Cependant, je reste assez tour d'ivoire. Je n'aime peut-être tant la foule que pour ne pouvoir pas en faire partie. Jetez-m'y : collègue, régiment, Sorbonne, j'y suis sans y être, je m'en écarte ou l'on me quitte. Je suis par nature *dis-trait*. Je ne fais que rêver vie commune, sport, farming, et je regrette que la France n'ait pas été de ces pays dont on montre au cinéma la jeunesse massi-

ve, toute habillée de même, comme une seule famille...

«Cardan, saint Augustin avouent comme Jean-Jacques leur goût pour le vol» (Grimm, 13, 167)... Rien ne choque plus l'occidental moyen... Un maître (au sens nietzschéen), seul arbitre possible, ne pourrait-il pas prendre sur lui de voler..., d'autant plus qu'il ne volerait l'un que pour donner à l'autre ?

Le dogme de la Communion de saints justifie les entrées au couvent. Que l'on fasse la moindre objection à un croyant, il pense : «En voilà un fermé au surnaturel, aveuglé par la matière», et il vous explique que les religieux, par leurs prières, la surabondance de leurs mérites, gagnent des grâces au prochain, détournent le colère de Dieu, etc...

Qu'on regarde avec les yeux de la raison (et même un peu d'expérience) le demi-suicide des moines, leur désintéret profond de la réalité, leur absence du souci de ce monde, il apparaît peut-être que, chez ceux qui commencèrent jeunes, le courage n'était souvent que lâcheté inconsciente, ignorance du fanatisme, et, chez les vieux, déception, aigreur, amour déçu... Le matérialiste voit l'envers du décor. Que devient le désir de s'immoler pour autrui autour duquel on fait tant de battage ? Le moine, jeune ou vieux, veut faire son salut. Il veut d'abord *se sauver* du monde. *Et in Arcadia...* J'ai été presque parmi eux. Qu'eux-mêmes se trompent souvent sur leur but, d'accord. L'amour est aveugle. Le curieux, c'est que leur illusion s'étende jusque sur les fidèles qui les défendent. (Par contre, souvent remarqué du dédain de la part du clergé séculier : les moines se facilitent la vie..., et le prêtre, qui a l'expérience de l'âme sacerdotale, de ses obsessions, de ses pourritures, a moins d'illusions que les fidèles.)

La misère intellectuelle des religieux s'appelle humilité d'esprit, simplicité du cœur, etc... Rien n'est plus émouvant que de songer à ces âmes du plus grand prix qui, jeunes, dévorés du besoin de se donner, se vouent et s'emprisonnent. Qu'advient-il d'elles ? On a des méthodes pour les façonner. Toutes les avenues à la critique sont par avance bouchées... Prises assez tôt, avec des hauts et des bas de ferveur, ces âmes, si elles s'adaptent, peuvent fournir des saints. (Dans la vie, elles auraient fait des artistes, des Don Juan de la connaissance ou de l'amour...)

L'Église et la colonisation. — A. nous disait : le Gouvernement nous soutient, car dans cinquante ans il n'y aura plus de fétichistes. Les noirs seront ou catholiques ou musulmans. On a remarqué que les néo-musulmans deviennent anti-français... (Sans insister sur certaines liaisons des Pères Blancs avec des négresses — ils ont bien raison —, C. me disait que le catholicisme est trop spiritualiste pour les noirs : ils pataugent dedans. Fort capables, d'ailleurs, de faire des «confesseurs de la foi»...)

L'Islam, ne serait-ce qu'avec sa polygamie relative, est plus à leur portée.

Rien de plus innocent, en général, que les noirs, me disait C., mais ils ont du tempérament ; ça les prend tout d'un coup. Pourquoi les tourmenter et leur donner l'idée du mal ?

Je ne suis pas étonné que Platon exige l'âge de cinquante ans pour gouverner l'État. J'ai remarqué plusieurs fois que les hommes, jusqu'à l'âge de quarante ans, ne sont pas tout à fait sortis de l'enfance — du moins les plus intelligents ; les autres, prématurément durcis, ne comptent guère... J'aime à sentir une nuance d'incertitude, d'hésitation chez un homme encore jeune ; de la docilité, de la curiosité, qualités mêmes de l'écolier. Et cependant j'estime par-dessus tout la sérénité, la précision sûre et légère de l'esprit qui équivalent à la «forme» parfaite du sportif. Précisément elles ne s'obtiennent qu'après une longue enfance...

Gœthe recommande l'action, jugeant que méditer et se connaître soi-même sont inutiles. Je vois le bon du conseil, et le suis mal. Je crois que pour un esprit assez sain (les malades sont submergés) et qui veut l'être davantage, rien n'est meilleur que de se pouiller l'âme... Ne rien garder sur le cœur dans l'ordre des rancunes, des déceptions. Un bon esprit digère tous les morceaux de sa vie... Surtout, s'avouer les désirs profonds, ne pas se mentir. Pour qu'il existe un progrès moral (je dirais plutôt un progrès vers l'équilibre, le bonheur), il faut au moins connaître quels sentiments nous animent. Cela est de la stricte hygiène. De même qu'on étudie son foie ou son système nerveux, on doit se demander (c'est souvent caché) : qu'est-ce que j'aime, qu'est-ce qui m'excite ? etc...

21 août.

Charmé par la lecture du *Mariage de Loti* — rien de plus poétique, malgré des gaucheries, des répétitions. C'est une bulle de savon. Nous touchons là Tahiti qui, déjà en 1872, dit Loti, commençait à périr... Dans *Noa-Noa* de Gauguin, il y a de la grandeur. A quarante ans il découvre la vie..., il décrit la nature avec une vigueur inconnue à Loti... Mais quel accord, dans le *Mariage*, d'un voyage fait à vingt-deux ans, d'un autre monde qui disparaît, d'un amour sauvage, du bonheur qu'on trouve et qu'il faut laisser ! Excellent livre de jeunesse. Tendresse, humour et profondeur... Délices de la cour de Pomaré, charme de la petite Rarahu et de ces rives seules habitées, avec le continent derrière, boisé, rocheux, resté sauvage.

... Le Maroc m'a fait goûter un peu ces joies. Oubli et volupté. Pas d'ombre. J'étais assez jeune et ardent pour me passer d'amour et même de tendresse. Rien que du plaisir. Mais je ne connus point là-bas de ces tristesses sans cause de Loti...

Je me souviens d'une semaine de mai fort orageuse, accablante, mais avec des nuits si douces que je courais Subure sous la lune jusqu'à neuf heures du

matin.

Je lus là-bas *Kim*, de Kipling, où l'on voit un petit Hindou, demi-européen, évoluer d'une façon féerique dans l'Inde actuelle... Au Maroc, j'ai connu aussi des jours, des semaines, des enfants, des épisodes qui avaient le double charme des contes et de la vie contemporaine...

L'Océanie ?... J'irai peut-être... Les Samoa restent belles, si Tahiti et les Marquises sont abîmées... Trop d'indifférence chez les Arabes. On ne peut rien leur donner (si ce n'est de l'argent)... J'ai besoin des sauvages — pour échanger avec eux ce qu'il y a de plus pur...

Au jour le jour...

J'ai fait les études les plus nonchalantes, vivant pour la beauté, cherchant avant tout la culture. Vis et patiente, me disais-je, les idées vont venir...

Je ne sais rien voir que sous mon angle *personnel*. Toutes les fois que j'ai voulu me scolariser, apprendre pour les autres, échec. Je suis sûr d'oublier ce qui ne me *touche* pas. Le seul effort où je trouve du goût est celui de creuser ma route.

... Cette recherche du bonheur qui m'a si bien réussi, je commence à en avoir peur. Gide m'a trop lancé. Comme j'ai été heureux à vivre en « amateur », je me figure que tout métier va faire mon malheur... J'ai voulu avant tout me former, avoir une jeunesse digne de ce que je veux être.

... A force de bonheurs successifs, je me trouvais bientôt rempli d'un enthousiasme incessant. La vie coutumière même devenait lyrique. J'étais à tout instant le double écho du bonheur passé et de l'espoir. N'était-ce pas ma force poétique dont je jouais ? Ai-je trop échappé à la voie commune ? C'est que j'ai cru — je crois encore — qu'un arbre éperdument soigné, quand viendra la saison, donnera de plus beaux fruits. J'ai voulu que ma vie fût une œuvre d'art dont j'aurais pu à chaque instant feuilleter les beautés. Pour le faire plus à l'aise, j'écrivis, plusieurs années de suite, avec une admiration naïve, un journal éperdu. Aujourd'hui, je vois que ce filet n'a pas tout ramassé. Que d'oublis ! Quel gâchis que la vie active ! Ce n'est pas elle qui est artiste.

Ce qui fait la beauté de la vie, son unité, c'est seulement l'ardeur qu'on mit à vivre et à chercher un moyen d'expression. C'est l'œuvre même qui doit restituer nos belles heures et dire mieux qu'un journal si nous méritions de vivre.

Etre révolutionnaire, c'est peu de chose. L'intéressant, c'est de le demeurer. Combien ne le sont qu'à vingt ans ! Il est facile de se porter par indignation ou rancune à l'extrême gauche. Puis l'appât du gain, la lâcheté nous font revenir... Rien n'empêche le solitaire de vingt ans de voir que les extrémistes ont souvent raison, ou d'envier les choses qu'ils nous font espérer..., mais pourquoi faire chorus ? Par égard pour la voix inconnue qu'ils devront faire

entendre, certains sont longtemps obligés au silence.

Je ne penserai plus que les journaux nomment par galanterie Colette un grand écrivain. J'ai lu *La Vagabonde*. C'est d'un grand style. Montaigne et Diderot l'auraient goûtée. L'allure est admirable. On y sent la richesse des nerfs, l'amour de la langue... Alliage très français de la raison et du lyrisme. A chaque instant, des expressions créées, presque toujours heureuses.

Lu aussi *Le Lys rouge*. Ceux qui ont méprisé France à l'extrême sans doute n'en avaient rien lu. C'est de la bonne littérature. Elle se lit avec agrément. Souvent, un paragraphe plein de finesses (avec un coup de pouce pour que tout le monde comprenne) va jusqu'à se faire relire... Le personnage de Choulette (qui est la figure même de Verlaine), pour n'être pas créé, est cependant vivant... Pas de faute de goût, nulle charge. Plusieurs singularités du poète que certains monteraient en épingle, en faisant des traits de génie, pour être dites d'une manière amusée paraissent simplement puérides (mais France n'est pas fermé au poétique du personnage). Ça et là, critiques sociales courageuses. Souvent on pense à Maurois : du grand monde, de l'adultère, des gens intelligents discutant des problèmes d'époque — mais il y a plus de style chez France. Par malheur, on n'est jamais ému (on est intéressé). La peinture de la passion, qui fait le sujet même du livre, n'est guère profonde. Bourget aurait peut-être fait mieux. Cela reste physique et vulgaire. L'auteur y montre sa pauvreté, en dépit de Florence, Fiesole, etc... Notion conventionnelle de la jalousie...

Fini le 26 août 1933.

CARNET IX

(15 septembre 1933 — 10 février 1934)

Commencé à Thomery le 15 septembre 1933.

Ce qui me retint d'entrer aussitôt à la Trappe en 27, c'était d'abord le désir de revoir l'Italie... Le soleil de Naples aperçu pendant une courte excursion m'avait, je crois, tourné la tête. Puis, les encouragements de Jouhandeau, de Max Jacob et de Gide me faisaient caresser des idées de gloire... La beauté du dénuement parfait de la Trappe m'attirait, raison esthétique aussi, mais qui n'allait pas sans une foi sincère et un amour violent. Un peu cabotin comme on est à dix-huit ans (belle complexité !)...

... J'étais partagé entre Dieu et S.. Si je ne donne pas tout à Dieu, me disais-je, je m'accepte et cède au monde... L'étrange, c'est que plus tard je me détachai de Dieu et de S. à la fois. Je m'aperçois à l'instant de la coïncidence... Depuis, j'ai toujours cru que la passion est d'origine mystique et... signe de faiblesse.

(Ce qui m'inquiétait fort pour la Trappe, c'était ma rêverie. Qu'en faire ? Cette tendance native, impossible à détourner, suffisait, pensais-je, à me faire vivre dans le couvent *une autre vie.*) Ainsi passa mon premier grand tournant, d'où découlèrent directement mes années de Sorbonne et de voyages. Aujourd'hui, un autre tournant doit arriver. Entre temps, j'ai appris que les choses ne se passent pas logiquement...

C'est un bienfait peut-être, pour un jeune homme aux idées avancées, de vivre dans un milieu conservateur. Il prend ainsi conscience de l'anomalie de sa pensée, il est porté à l'affiner, à la consolider. Pourvu qu'il ne soit pas naïf au point de vouloir discuter — des réponses massives l'écraseraient sans qu'il convainque —, il est à bonne école. Il se trempe. A vivre sans cesse avec des amis, on perd le contact de la réalité, du moins d'une forme importante de la réalité : l'adversaire. Toute vérité vous isole. Quoi de plus bouché qu'un chrétien ?

Petite lecture du Koran. Peu d'Européens l'ont faite de bout en bout. Ce livre est assez décevant. Nulle composition. Signaler les redites, c'est peu dire : tout y est rabâché. Nombre d'emprunts à la Bible. La morale seule est nouvelle, et « l'invention » du Paradis. Préceptes batailleurs, affirmatifs. Au-

cune trace de cette inspiration quasi-divine qui vous frappe dans le Nouveau Testament. Mahomet, par des allusions, invite lui-même à comparer. Dernier prophète, il s'inscrit, dit-il, à la suite de Jésus. Sans doute des hommes religieux comme Si Haddou et Cohen, en devenant musulmans, n'ont pas pensé s'éloigner du Christ.

... Je laisse de côté la portée politique du Koran et l'aliment qu'il donne à la mystique. Mais ses préceptes (bien que les plus suivis — celui de l'interdiction du porc, par exemple — ne soient pas catégoriques) poussent au fanatisme. L'Islam est intransigeant, formaliste. Un infidèle n'a pas le droit de toucher au Koran. A Quaraouyne, on ergote comme au Moyen Age.

Après une lecture de hadith, Sallefranque me disait que l'Islam est trop matérialiste pour faire une grande religion. Gide le rend responsable de la décadence actuelle des Arabes. Je maintiens que du point de vue «spectacle», collectif, l'Islam est admirable. Ce qui le rend si proche de l'Antiquité, c'est que la religion imprègne tout. Il faut aller là-bas pour vivre la beauté de la tradition. Pas étonnant qu'une conversion de musulman soit quasi impossible. Un philosophe peut voir dans cette immobilité la condamnation même de toute religion...

Savoureux récit, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, des variations du Sénat, adorant Napoléon jusqu'à l'abdication, le honnissant ensuite pour accueillir Louis XVIII, puis tournant casaque, etc... Le tout de bonne foi, du moins le justifiant par des raisons qui confondent l'intérêt personnel et celui du pays...

19 septembre.

Le Médecin de campagne, c'est, si l'on veut, une préfiguration d'Aliocha, mais la sensiblerie, malgré la grandeur du sujet, y est agaçante. Trop de vertu laisse sceptique. Ces admirables paysans qui souffrent en priant, on a envie de les secouer. Pourtant, l'idée même de Balzac m'émeut : régner sur le cœur de tout un pays par la bonté et les soins (il s'agit d'un médecin), cela peut être le vœu profond d'un homme, l'expression même de son amour. Mais pourquoi vouloir à ce fait une explication rationnelle ?... Le Christ, me disait Cohen, n'a pas dû souffrir, puisqu'il mourait par amour.

... Sans me rallier à la théorie monarchiste et catholique de Balzac (il voit d'ailleurs les tares de l'Église), j'admire qu'il mette si bien le doigt sur les plaies sociales — toujours les mêmes... A cet égard, la lettre de Gérard, le polytechnicien, dans *Le Curé de village*, est étonnante.

Critique du forçage dans la jeunesse, de l'abrutissement consécutif, de la spécialisation exagérée, du manque de culture des «sujets» qui, au moment où ils «arrivent», ont à peu près tout oublié. Déploie le manque de débouchés au sortir des Écoles. Les mérites qui ne s'y sont pas abîmés s'enlisent dans des

emplois subalternes, puis bientôt sont en butte aux « médiocrités jalouses »... Il souhaite — il y a cent ans — un Marius ou un Sylla (p. 130).

20 septembre.

L'Écho de Paris publie une lettre d'un instituteur bien-pensant blâmant l'enseignement qui se donne dans les Écoles Normales (on sait que ce sont de véritables séminaires laïques, où les méthodes de formation sont celles mêmes de l'Église : étude massive des auteurs, absence de critique, etc..., le bon élève est celui qui *apprend bien*). Tout leur est bon, dit-il, pour saper les fondements de la religion, de la famille et de la morale. Les conclusions les plus hardies de la sociologie et du freudisme sont enseignées comme des dogmes. Il ne s'agit pas, évidemment, de les comprendre, mais d'y trouver des réponses. Comme les prêtres, on se constitue un arsenal. L'instituteur, heureusement, nous assure qu'il a encore des confrères respectueux de l'ordre et de la tradition, prêts, le jour échéant, à conduire leurs élèves au chemin du devoir, etc... Je vis au régiment le prestige de « l'instruction » (belle nostalgie chez certains, qui vous croient possesseurs de merveilles ; jalousie, haine des brutes)...

Je persiste à croire au bon effet de la culture secondaire, elle vous ouvre l'esprit, vous apprend à sourire. C'est une esthétique. (Parmi les matelots, les vagabonds, j'ai toujours reconnu ceux qui ont passé quelques années au collège.) Mais si l'on va jusqu'au bachot, on a tout le temps de devenir un cuistre. On ne sait rien et on croit tout savoir. Quelle gaucherie à côté d'un jeune ouvrier ! Aujourd'hui, je rapprendrais *avec amour* l'histoire, la géographie, les sciences naturelles. Je n'y comprenais rien. Je n'aimais que la littérature et la rêverie.

... J'ai subi le contact de nombreux instituteurs à Brest. Ils sortaient fraîchement de Normale. Férés de leur programme, ils étaient sans doute plus instruits que moi..., et cependant je voyais qu'ils savaient peu et n'apprendraient plus rien.

J'ai rarement vu de personnes cultivées — secondaire, primaire, c'est une égale dérision. Ce que Balzac disait de la nullité de Polytechnique, notre plus grande École, reste vrai. Pourtant, au départ, la formation secondaire me paraît meilleure. Ensuite, il faut tout faire par soi-même. Ceux qui ont apporté quelque chose à notre époque, me disait Bonjean (instituteur devenu professeur), ont tous été des autodidactes. Gide même *se décore* de ce nom.

Les primaires ne nous manquent pas quand ils nous trouvent en faute..., mais, au fond, ça les scandalise.

Je me souviens que J., élève de la section D au collège, confia un jour à un copain qu'il haïssait ceux qui font du latin... Moi, si je rencontre un gosse qui fait du grec, cela m'émeut...

... Pour la première fois (depuis la Trappe), j'ai un peu peur de la vie.
Merveilleuse lecture d'*Henri Brûlard*. Peu touché à Racine et Baudelaire, que je traîne sans cesse.

Paris, le 21 octobre.

... Adrienne Monnier, comme Gide et Fernand, me conseille de me forcer à écrire. Les idées viennent en travaillant. Je renonce donc à attendre l'inspiration, cette vieille chimère. «Même à soixante-quatre ans, me dit Gide, je suis souvent huit jours sans que rien me vienne, mais à la fin ça vient tout de même. Il faut se mettre au pied du mur. C'est toujours à refaire. Ne tarde plus. On se prive de tout, de lecture, de distraction, ça ne vient peut-être pas, mais on ne fait pas autre chose...»

Je me mets à *L'Ami des vagabonds*, sujet difficile, scabreux, vaste... Je ne suis peut-être pas assez fort pour le traiter. En m'obligeant au travail, des épisodes, des personnages, des contes pourront naître... Je verrai un peu plus clair en battant les taillis.

Deux répétitions, avec Gide, des *Caves du Vatican*, dont l'une, un jour entier... Gide prend à part dans une loge le jeune premier, assez médiocre Lafcadio, et lui lit son rôle avec un lyrisme extraordinaire...

... A l'étage au-dessous (Studio des Champs-Élysées), des enfants répètent *Émile et les détectives*... Pour le coup, Gide, n'y tenant plus, se désintéressant de sa pièce, quitte avec moi sa troupe à tout instant.

2 novembre.

Lu en octobre le *Jésus* de Guignebert. Critique surtout les textes... Il n'en demeure guère... J'aimerais lire une réponse catholique.

Monsieur Godeau marié ! Les passages réalistes sont, je crois, les meilleurs, mais combien rares, et souvent obnubilés d'oripeaux et d'effusions mystiques... Dans ce mariage, il y eut de la bravade : étonner le monde n'a pas déplu à Jouhandeau, qui dut être étonné d'éprouver soudain une grande passion pour une femme..., mais n'y eut-il pas là un narcissisme réciproque ? (Il l'accuse une fois de l'avoir épousé malgré lui...) Sans doute, il se maria pour prouver aux gens qu'il n'était pas pédéraste, et pour se le prouver à lui-même. Il n'y a pas réussi. Le chapitre intitulé «M. Godeau et le vice» est un aveu. Que Jouhandeau, malgré la violence de son «vice», ait toujours conservé une douloureuse aspiration à la pureté (héritage chrétien, peur de l'inversion...), c'est incontestable. Je ne peux que l'admirer de m'avoir donné pendant toute mon adolescence une amitié si chaste...

En fait, il tombe sur une femme extraordinaire, personnage de roman, sauvage, enfant terrible, assez hommasse, impulsive. Elle fit des mots. Ils s'admirent mutuellement (de là, le personnage d'Élise)... Mais que d'indiscrétions ! Jouhandeau ne voit pas toujours l'essentiel. De même, son orgueil lui

fait à tout instant citer des détails de sa vie qui n'ont d'intérêt que pour lui seul et qu'il poétise en vain... Tout ce qu'on a dit sur lui et les paroles de sa femme sont automatiquement gravés dans le marbre...

Ce livre ne plaide pas pour le mariage. C'est celui d'un vieux garçon. Rien ne coûta plus à Jouhandeau que d'apporter son petit mobilier chez sa femme.

8 novembre.

Semaine toute métaphysique, grâce au passage de De Becker à la maison. Je ne saurais reprendre la matière de nos entretiens, ni même résumer la doctrine catholique révolutionnaire qu'il apporte. Il veut unir le vrai christianisme et l'homme nouveau, non pas dans l'Église, mais à côté d'elle. Garçon de vingtdeux ans, il en paraît davantage. A seize ans, il s'occupait déjà en Belgique de la question sociale et de politique, vivant de plus une vie fort passionnée. Il avait perdu la foi... Tombé au fond de l'abîme, et envisageant toutes les solutions une à une, il se trouva, dit-il, dans un univers qui se rétrécissait sans cesse, forcé d'arriver à Dieu. Mais il y arriva en partant de l'homme et par la souffrance. De là, le refus du couvent (et même du sacerdoce) ; il faut rediviniser l'homme dans la vie... La foi, évidemment, lui donne la sûreté de soi, et il parle avec assez d'autorité, mais il écoute autrui, et toute vérité peut s'introduire dans son système qui veut être totalitaire.

... Il veut prêcher l'exemple, et il y réussit... Je ne suis plus tout à fait le même depuis que je l'ai connu...

Je crains que F. ait mal compris De Becker. Ce fut le premier de ses amis qui le vît. La discussion porta sur l'exégèse, le mysticisme, l'histoire des religions... B. nous parle des dernières encycliques, disant connaître les trois spécialistes qui, en Belgique, les rédigent. A Rome, ensuite, une commission les traduit en style pontifical, puis le pape lit le tout et y ajoute des réflexions — audacieuses, le plus souvent. Dans la dernière encyclique, il souligna ce qui se rapporte à la dictature de la finance et se déclara anti-capitaliste. Mais d'autre part le Pape est, paraît-il, hanté par la frayeur du communisme. De là son appui à tout fascisme. Pourtant, il commencerait à s'apercevoir qu'il a été roulé... «Mais alors, si trois hommes écrivent l'encyclique, que devient l'inspiration de l'Esprit-Saint ?», demandait F... (Curieux aperçu sur le rôle des congrégations faisant, à Rome, traîner les affaires en longueur et dénaturant les ordres du pape. La dernière encyclique a, paraît-il, été escamotée en France par les évêques, à la prière du Comité des Forges qui menaça de couper les vivres...)

F. a peut-être pris B. pour un de ces illuminés qui courent les rues avec leur système... J'admire fort le rationalisme de F., j'en suis tout imprégné et j'y trouve assez de satisfaction. Mais l'esprit critique à la fin gâte et devient à lui seul fanatisme. Je crois voir chez F. un besoin systématique de dénigrer pres-

que tout, les individus encore plus que les œuvres, qui ressemble à de la jalousie envers ce qui se distingue...

B. nous parla des états mystiques... Rien n'est plus attirant que d'entendre parler de ces joies ineffables pour quelqu'un qui a connu toutes les autres... J'aurais peut-être pu devenir ce que B. est devenu... (mais que faire de mon ironie ?...) ... Il a connu l'amitié et la sympathie telles que je les comprends et, depuis sa conversion, dit-il, ne les a pas perdues, mais seulement portées plus loin, et, même humainement, cela dépasse en jouissance tout ce qu'il a connu... Mais la grâce est seule capable, dit-il, de faire obtenir la chasteté à l'homme qui a vraiment un tempérament. Becker n'est pas beau, mais il possède un magnétisme et l'ardeur qui attirent — il fait véritablement des conquêtes. J'ai su indirectement que, dans les meilleures recrues qu'il a faites, on éprouvait au début de l'amour pour lui. En vérité, cette forme d'amour tant honnie, je la retrouve bien souvent chez les êtres sublimes. B., d'ailleurs, la trouve aussi — sublimée — chez saint Paul, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, saint Jérôme, etc...

... «Notre chalet de montagne où nous vivons dans la plus stricte pauvreté, mais devant un lac italien, dit-il à Cohen qui se plaint de Paris, ce n'est plus l'Occident, ce n'est pas l'Orient, c'est la Chrétienté. Chacun peut y venir.»

Un matin, je fus avec Becker et Michel voir Gide, qui nous emmena déjeuner place Dauphine. C'était dimanche. Gide, aussitôt au fait, fut prodigieux. «Vous êtes à Bluffy ! Oh ! je connais. J'en parle même dans mon premier livre. Je m'étais installé au bord du lac d'Annecy, à Menthon, et j'ai toujours voulu monter à Bluffy et à la Giétaz, dont les noms m'avaient séduit. Mais cela est resté à l'état de projet... Mais», dit-il plus tard, quand il eut bien compris..., «si, il y a quarante ans, j'avais rencontré en Savoie un mouvement comme le vôtre, ma vie aurait peut-être été différente... C'est cela qui me donne confiance dans l'avenir : de tous côtés, la jeunesse se réveille, se rend compte. C'est tout nouveau, comme aussi le droit de regard que les nations commencent à exercer les unes sur les autres. Les persécutions d'Allemagne, d'Indo-Chine sont odieuses, mais il y en a eu partout, de tout temps : ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aujourd'hui on commence à s'en indigner... Pour ce qui est d'une solution, je ne suis pas aussi sûr que vous. J'ai vu, à quatre jours d'intervalle, un orthodoxe (Berdiaeff), un catholique, un juif, un Arabe. Ce me fut une grande leçon. Chacun était persuadé que sa religion, et elle seule, pouvait apporter le salut.

«Je ne suis pas absolument d'accord avec le communisme (et d'ailleurs renoncé sur l'U.R.S.S. uniquement par ses amis ou le *Journal des Débats*, qui est prévenu...) sur ses rapports avec l'individualisme. Je veux garder ma liberté et crois que c'est possible, mais crois aussi qu'il faut, dans la gravité des cir-

constances, exercer une sorte de casuistique. La grandeur du but, qui est d'écraser les monstruosité du capitalisme, permet d'être jésuite. Le communisme veut balayer tout mysticisme. Il n'eût tenu qu'à l'Église, il y a un siècle, d'empêcher sa venue. Ils sont passés à côté. Je crois qu'il est maintenant trop tard, et qu'ils seront balayés... Du Bos me disait ces derniers jours qu'il ne comprenait pas qu'en dehors de la foi on ne soit pas révolutionnaire : chrétien ou communiste, il n'y a plus d'autre issue.»

Rarement je vis Gide plus en train et plus causeur — et cependant il est débordé chaque jour par des lettres venant de tous côtés : Allemagne, Vénézuéla, Congo, Indo-Chine, Inde, etc... A chaque instant, de bonnes âmes viennent. Il doit s'occuper des objecteurs de conscience, des émigrés allemands, etc... Il désapprouve l'anti-christianisme des Soviets, se manifestant surtout dans un livre récent sur (ou plutôt contre) Dostoievsky. Il a refusé de le préfacier...

Recommande à De Becker de raconter le début de son mouvement. Il pense que cela même peut avoir une valeur d'apostolat. «Ce sont les débuts des choses qui sont les plus intéressants», dit-il... Convient volontiers que Marx est à peu près illisible (à l'exception de la partie historique), et avoue que c'est dans les livres de Henri de Man (rejeté par les communistes) qu'il trouva les programmes — d'ailleurs assez chrétiens — le plus près de son cœur. C'est de Man qui remarque que toutes les révolutions ont été faites par des bourgeois — non par les ouvriers, mais *pour* les ouvriers... Le déjeuner fini, nous allons à l'Hôtel-Dieu voir John. Michel et De Becker nous quittent. Gide est ravi de la conversation — puis, voyant déjà des salles de malades, il dit qu'au fond il ne craindrait pas tellement d'être soigné à l'hôpital... John va mieux, mais se lamente. (Nous faisons fuir les visiteurs.) En s'en allant, Gide regarde un à un les malades et leurs familles... «Pauvre petit, dit-il dehors, il ne se doute pas que c'est maintenant qu'il est heureux. Tu le vois sorti de l'hôpital, tout grelottant en décembre... Il faudrait qu'il puisse entrer dans une maison de convalescence... Et puis après ? Il est vraiment irrepérable...»

Nous filons aux Folies-Dramatiques pour le seizième anniversaire de la Révolution d'Octobre, on donne trois comédies entièrement jouées par des ouvriers. Je me sépare de Gide, qui est placé auprès de Madame Herbart... Fort belles têtes dans le public. Je me trouve au balcon près d'un jeune maçon qui est venu exprès du Jura pour voir Gide. Il est révolutionnaire, fait des poèmes, mais surtout se signale par un frénétique appétit de vivre, de voyager, d'apprendre... Gide l'a présenté à Jean Wahl («le Bergson de demain», dit-il), qui aussitôt s'est emballé. Wahl est un homme rabougri de trente-cinq ans environ, les cheveux plantés bas, coupés à la frange, un nez assez hardi, et, der-

rière des lunettes épaisses, les plus extraordinaires yeux bleus délavés, lar-moyants, douloureux, et parfois rieurs. Rien n'était plus émouvant que la réu-nion de ces deux êtres : le philosophe vibrant, tendu, en proie sans doute à l'amour ou à la jalousie (mais il paraît bon, son sourire est beau, je le regar-dais souvent avec plaisir), et le jeune homme, tout animal, provincial débar-qué à Paris, enthousiaste, parlant fort, applaudissant à tout rompre et mani-festant pour Gide une admiration délirante...

16 novembre.

Dans cette pièce communiste de Prévert, un bourgeois attendant sa « pou-le » se récitait naïvement :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,

Des divans profonds comme des tombeaux...

C'était pénible... La salle s'ébaudissait. Effet voulu. Les bourgeois ne pigent rien à Baudelaire. D'accord. Et les communistes ?

Tout dans ce spectacle faisait appel à la haine, à l'envie. Il faut à toute force déplacer les richesses. Du sang, etc... Tous les moyens sont bons pour une bonne cause ! Les jolis sentiments sur lesquels vous vous appuyez ! La place de Gide n'était guère dans cette réunion...

Visite à Jouhandeau. Je ne suis plus guère sensible chez lui, malgré la beauté de son personnage, qu'à la préciosité et au manque de naturel. Très vite, la conversation passe à la littérature. Ce grand modeste, qui a refusé la réclame et toutes les compromissions, est à genoux devant lui-même. « J'ai fait telle nouvelle qui paraîtra à tel endroit, puis tel livre qui plaît à X et à Y... On vient de publier tel article sur moi... » Que l'on arrive enfin à le faire parler de lui-même, sa femme entre, exubérante, qui brouille tout. Chacun devant l'autre joue la comédie. Le visiteur devient un spectateur. La première fois, c'est amusant, mais à la fin... zut !

Visite à Marcel Abraham, chef de cabinet à l'Instruction Publique à qui Max m'avait recommandé. Quel métier triste ! (Dans le plus exquis cabinet Empire, donnant sur un jardin...) Il me regarde de l'air ahuri d'un homme débordé... Quelqu'un venant nous interrompre un instant, il ne peut plus reprendre la conversation. Pour un peu il me demanderait : « Que faites-vous là ? »

22 novembre.

... L'idée de *Joseph*, qui date de trois ans, me revient. Je voudrais charger Joseph de tout ce qui se passe en moi..., qu'il dise et fasse ce que je pense et ce que je désire...

3 décembre.

... Aujourd'hui, questions morale, religieuse, politique, que j'ai peu à peu faites miennes (sans d'ailleurs en politique trouver de solution), je comprends

qu'elles font partie d'un même ensemble...

20 décembre.

Traverse de plus en plus une crise de scepticisme. N'arrive à croire à rien. De plus, l'imbrication des événements, l'attitude des droites, des gauches me donnent trop de sujets d'irritation. Tout me paraît relatif. Souvent, c'est la fuite assez loin qui me paraît la meilleure solution. Je sais que je peux être (même sous-tendu) heureux en voyage... Cependant, je ne peux pas m'empêcher de suivre au jour le jour les événements. Il faut ouvrir les yeux bien grands pour essayer de comprendre. La seule satisfaction sera d'avoir prévu ou suivi un peu l'enchaînement des choses...

En vérité, le manque de foi m'empêche d'agir, d'adhérer, d'écrire... (il ne m'empêche pas encore de vivre, bien que beaucoup de choses — les aventures entre autres — aient parfois moins de goût à mes lèvres). Pourtant, c'est par honnêteté que je me réserve. Je ne refuse d'examiner rien... et je ne trouve pas de parti... Je dois bien reconnaître que j'ai toujours été m'enfoutiste (Jouhandeau me le reprochait au collège), et que jusqu'à présent mes problèmes intérieurs surtout m'ont préoccupé. De plus, que, voulant être artiste d'abord, j'ai toujours pensé qu'aucun souci théorique ou dogmatique ne devait m'entraver... Au lieu de renoncer à l'individualisme (ou de le honnir), puisque aussi bien je ne peux pas reculer, le meilleur est d'aller devant moi...

23 décembre.

Visite à Gide, retour d'un long séjour à Lausanne. Je lui trouve une excellente mine...

«Oui, me dit-il, je vais très bien et je quitterai vite Paris pour pouvoir travailler. Je me sens en pression, bien que je ne sache quoi faire... Mais, sans doute par un effet de l'âge, je me trouve de moins en moins capable d'affabulation. Aujourd'hui, j'écrirai plutôt les *Essais* de Montaigne que *La Comédie humaine*. Et toi ? Depuis longtemps je ne t'ai vu meilleur visage... Tu ne sens pas que quelque chose se prépare ? Vraiment ? J'ai quand même confiance en toi. — J'ai essayé, comme vous me l'avez dit, de me forcer. Ce fut inutile, je le faisais avec dégoût. — Alors il ne faut pas continuer, ce serait factice... Mais je vois que tu ne t'ennuies pas en ce moment... — Je travaille quelques heures avec le duc de T., ce qui me fait un peu d'argent, et je prépare une série de cours-promenades au Louvre pour les élèves d'un cours de Neuilly. Ce sera bénévole, mais on me donnera un certificat utile pour trouver une place à l'étranger... Je voudrais beaucoup disparaître... — Je te comprends de reste..., mais on pourra toujours te rapatrier... Du train où nous y allons ! Je crois la situation beaucoup plus grave qu'à la veille de 1914. De tous côtés les orages s'amassent. Il ne manque qu'une étincelle... Tu serais évidemment dans la marine et... sans grade ? Cela vaut aussi bien... Je suis en

train de lire une histoire du catholicisme et du protestantisme écrite par un orthodoxe. Je te la prêterai quand je l'aurai finie. C'est extraordinaire. Il considère nos Églises comme schisme, évidemment, car l'orthodoxie est restée beaucoup plus près de l'esprit évangélique et s'est moins compromise avec le monde...

«Je te passerai tout à l'heure *Au delà du marxisme*, par Henri de Man. Tu en auras soin, car je l'ai tout annoté. Ce livre est très capable de te secouer.» (Je me plaignais de n'avoir aucune foi...)

«Et ton frère ? — Il travaille avec mon père et, comme il se trouve en contact avec des patrons, le pauvre, souvent, il est indigné... — Mais au contraire, il est très bon qu'il s'initie aux affaires. Il nous faut des gens avertis. Cela n'empêche pas de penser. Mon ami de Coppet, Gouverneur au Dahomey, devient de jour en jour anti-colonialiste. Mon ami Naville, qui est dans la banque, se rend aussi très bien compte des choses et... il a pour fils cinq communistes !»

... Parlons de John, de Paul... Lui annonce qu'un jour j'amènerai Cohen, l'ami des nègres... Reconnaît avec moi une sorte de génie à Delavaud (je trouve que c'est un colosse sans pieds), mais, dit-il, «il mériterait d'être allemand». Pense aller voir Henri à Cannes, et voudrait l'emmener à Nice voir un homme père de *six enfants de six femmes différentes*, qui vient de lui écrire... Me dit encore sa sympathie pour De Becker... Il rencontra à Lausanne un professeur d'une école internationale : tous les pays s'y trouvent, surtout l'Amérique du Sud. Les élèves couchent par deux dans des chambres à deux lits, mais, disait-il, toutes les nuits c'est un trafic incessant et... général.

5 janvier 1934.

Passé chez Gide le 31 décembre pour lui rendre le livre d'Henri de Man. Wahl y était. Pressé par Gide de dire ce que je pense de ce livre, je réponds qu'il ne donne pas envie de se faire communiste. «C'est vrai, répond Gide, et pourtant de Man connaît bien les communistes, il en a été lui-même...»

Wahl, timide, réticent, laisse entendre que lui non plus n'a aucune envie d'adhérer. «Je crois, dit Gide, que nous sommes tous trois semblables, je ne suis peut-être pas plus communiste que vous. Malraux aussi, d'ailleurs, se refuse à être communiste... Qu'on exige de prêter serment sur des livres dits révélés, passe encore, mais sur *Le Capital*, qui, malgré son importance, n'est qu'un épisode historique, je ne puis l'accepter... — J'ai vu Morhange, dont la revue (*Avant-Poste*) sera beaucoup moins communiste, peut-être trotskiste, dit Wahl... — Ah ! dit Gide, les trotskistes peuvent dire tout ce qu'ils veulent. Ce sont des mystiques. C'est toujours très beau. Mais vous vous rappelez les pages où Péguy distingue la mystique du politique. Pour moi, je tiens que l'expérience qui se tente en ce moment à Moscou est d'une signification

trop grande pour qu'il n'y ait pas crime à empêcher par quelque moyen sa réalisation.»

Comme je fais part de mon dégoût devant les événements, les journaux..., Gide répond qu'on peut aussi bien les considérer comme passionnants. «Oui, dis-je, mais vous avez la foi... — C'est vrai..., mais quelle foi ? Si on me le demandait, je serais bien en peine de répondre... Je crois à un certain progrès, à une certaine ardeur.»

Quand je refuse une cigarette qu'il m'offre (ainsi qu'à Wahl) : «Vous êtes extraordinaires, dit-il. Comment arrivez-vous à ne pas fumer ? Et toi ? puisque tu as la volonté de ne pas fumer, pourquoi n'as-tu pas celle de travailler ? Il m'est plus facile de me mettre au travail que de m'empêcher de fumer... Mais ce n'est pas toujours vrai : j'ai passé souvent de longues périodes sans pouvoir écrire, et ces trois dernières années je me suis traîné dans un véritable marasme... Je n'ai rien fait. C'est pour cela que j'ai publié mes *Pages de Journal*, mais ma première intention était de publier un roman. Je n'ai pas eu la force de le faire. Je n'ai pas pu créer les personnages qui auraient exposé ces idées et leur contre-partie. J'aurais voulu en faire le tour, les pousser jusqu'à l'absurde, les montrer en action... En somme, j'ai abordé la politique par suite d'un manque de la noble faculté de l'invention poétique... pour parler comme Mallarmé. Je voudrais bien que mes biographes futurs insistent là-dessus. — Est-ce la politique qui vous a rendu la santé ? demandai-je. — Ah ! non, bien loin de là. Je n'ai jamais retrouvé la santé qu'en travaillant. Il m'a vraiment fallu cette crise pour me lancer dans la politique. Je m'en expliquerai d'ailleurs bientôt. On verra les raisons de ma bruyante conversion (mais le bruit, ce n'est pas moi qui l'ai fait !).

«... Cependant, je vais peut-être toucher la politique et m'attirer la publicité... Mais cela, c'est en mon compte personnel. Dans deux jours, je pense partir en avion avec Malraux pour délivrer Dimitrof. J'ai vu Léger au ministère. Il dit que la pression de l'Angleterre et de la France a fait beaucoup pour l'acquittement des condamnés. Mais en fait Dimitrof n'est pas libéré, il est dans un dépôt de Leipzig — département qui ne dépend plus d'Hitler, mais de Gæring qui a juré d'avoir sa peau... Tous ces jours, ce ne sont ici que coups de téléphone avec les ministères, les agences. Alors qu'on se plaint à présent de manquer d'hommes véritables, Dimitrof, au moins, en est un. Il est tout simplement héroïque... Cette aventure fait assez Fantômas, et m'exalte. Du risque ? Le pire serait le camp de concentration. Mais oseraient-ils ? En tous cas, ce serait mieux... Et puis, un Dimitrof vaut bien qu'on s'expose pour lui.»

Quand Wahl nous a quittés, Gide me dit qu'il aime à venir ici se confier. «C'est un inquiet, un refoulé, comme ils sont légion. Il passe ses soirées rue

de Lappe... Il vient de m'apporter, dit-il, des poèmes, et écrits en anglais. Autant que j'ai pu voir, ils sont remarquables. Et puis il souffre beaucoup de son physique. — A mon goût, il n'est pas laid, dis-je. Il faut comprendre son visage. D'ailleurs, depuis deux mois, je trouve qu'il s'est transformé. — C'est vrai. C., qui est dans le cinéma, lui a facilité, je crois, certaines choses.»

... Röhrer, jeune journaliste (?) suisse, vient prendre Gide pour déjeuner, ce qui lui fait citer ce mot qu'une Genevoise lui dit récemment : «Le jour où je n'aurai plus de domestiques, je ne pourrai plus travailler pour les pauvres !»...

Bref passage de De Becker à Paris, accompagné cette fois d'un jeune apôtre de sa bande. J'observe avec un peu d'amusement que je me mets en quatre pour que tout leur réussisse : rendez-vous, coups de téléphone, etc..., d'autant plus que De Becker, manquant fort de sens pratique, sait assez mal organiser son temps et trouver les gens (Maritain, etc...).

Il a dit à Cohen qu'il était dommage que je n'eusse pas de parti... Je crois avoir mis à le servir *presque* autant de zèle qu'aucun prosélyte convaincu. Il est vrai que, pour un bon communiste, j'aurais été un serviteur aussi ardent. Cohen explique cela par le «J'aime mieux faire agir les autres qu'agir moi-même»... une fois de plus.

J'ai vu que leur lumière intérieure n'éclaire pas grand'chose au dehors... Mais c'est très émouvant... comme le garçon qui montre sa bien-aimée en détaillant des beautés que vous ne voyez pas... J'ai trop entendu de débiles à Sainte-Anne, convaincus, sûrs d'eux, qui regardent les gens avec mépris parce qu'ils n'ont pas la vérité ! On mesure bien alors le mécanisme de la foi !

Qu'il y ait chez l'homme le besoin de croire, que les mystiques (comme les amoureux, mais davantage) étreignent une «réalité», cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Seulement, je m'en tiens à une explication psychologique...

Le jeune apôtre (Henri Bauchan) qui suivait De Becker était belge aussi. Grand, mince et blond, tout nordique... Ils éprouvèrent, je crois, jadis, un grand amour l'un pour l'autre, puis De Becker converti entraîna son ami dans sa voie, et maintenant ils s'aiment sur le plan divin. J'ai peu parlé à ce garçon ; le soir qu'il a dormi à la maison, je n'ai pas osé prolonger la conversation quand De Becker a voulu monter se coucher... Cependant, je sentais la sympathie de H., déjà son âme commençait à palpiter dans mes mains. Il fait en ce moment son service militaire à Bruxelles, et bien souvent, me disait-il, il a le cafard. «Quoi, malgré votre foi ? Ce devrait être un rayonnement...» Je prenais un curieux plaisir à le voir se débattre, si inquiet, si tendre et... si beau. Tout son amour, il l'a donné à Dieu, ainsi qu'à l'idéal de son ami... «Si je ne l'avais pas rencontré, me disait-il, je serais devenu un vagabond...» Et de commencer à parler timidement du vagabondage, de son attirance pour les hors-la-loi, des voyages qu'il a faits... Ce converti porte encore en lui l'aven-

ture. Que j'aurais aimé le pousser là-dessus... Quelle promenade nous aurions pu faire, nous parlant les yeux dans les yeux ! Il en avait peut-être envie...

10 janvier.

Samedi soir, conduit à Gide, retour de Berlin, le jeune ami de Roche. Visite charmante.

Dimanche après-midi, cinéma avec Gide. Puis il vient dire bonsoir à la maison, reste dîner (on lui joue le cinquième *Concerto brandebourgeois* qu'il adore), et nous emmène (Michel, Jacques et moi) voir un film comique... Assez heureuse de tout cela, car il me disait l'après-midi se sentir mélancolique.

N'a passé qu'un jour à Berlin, avec Malraux, où il laissa chez Gæbbels une lettre au nom du Comité Dimitroff. S'il n'y a pas de réponse, la lettre sera rendue publique. On espère en ce moment que Dimitroff sera conduit à la frontière de Pologne et gagnera Moscou, où Gide aimerait venir le prendre avec Malraux pour l'amener à Paris... «ce qui, dit-il, me couvrirait de gloire aux yeux de ton frère et de beaucoup d'autres»...

... Lorsque je suis avec Gide (surtout si, au lieu de lui faire une courte visite, je peux rester une après-midi entière ou davantage avec lui, à respirer son air), j'ai toujours senti une sorte d'absolu. Je lui ai dit jadis (dans une lettre) que mes plus grands bonheurs — à part ceux de l'amour —, je les lui devais. C'est une atmosphère de confiance, d'affection. Je peux être naturel. Je ne désire presque plus rien. C'est une consécration. Tout est justifié. (On me critique aussi...) Cela donna à ma jeunesse un climat tout particulier.

27 janvier.

Courte entrevue avec Gide, qui part pour Syracuse. «Je dis que je pars pour trois mois. Je voudrais pouvoir le faire, mais on aura besoin de moi, à Paris ou à Cuverville. On va me rappeler. Et puis je me connais... Mais j'ai un grand besoin de solitude. On me dit que là-bas je serai bien, qu'il y a un bon hôtel, etc... Je t'écirai pour te donner des nouvelles. Toujours rien de nouveau ?... Je n'ai aucun conseil à te donner. Il faut attendre. Mais ne perds pas l'habitude d'écrire, tiens de temps en temps ton journal... Tu fais une maturation lente... — Oui, dis-je, j'ai parfois l'impression de n'être pas encore né. Je me sens très jeune. — Il faut tout de même que tu travailles... Autrement, je te proposerais tout de suite un voyage. Je pense à cela souvent... Il faudra m'écrire. — Je le voudrais, mais je ne trouve plus rien à dire. Si je pouvais le faire, je serais content. Ce serait bon signe. — Enfin, si n'importe quoi de fâcheux t'arrive, tu sais que tu peux m'écrire aussitôt...»

Donné, une leçon d'histoire de l'art (sur les Romantiques) au Cours Félix, devant une trentaine d'élèves. Peu sûr de ma mémoire, je dus m'aider de papiers...

Je devrais m'astreindre à écrire... Le soir, dans mon lit, quand je repasse

ma journée, je m'arrête souvent sur une rencontre, une lecture, un hasard qui m'ont fait impression. Je vis en désœuvré, et cependant je ne saurais dire que je ne vis pas. Chaque jour apporte son événement... A partir d'un certain âge, on n'a plus cette nudité de l'adolescence qui fait que dans une journée il peut ne rien vous arriver. (Jadis, comme j'aimais partir seul, tout un dimanche après-midi, dans les rues, avide et dépouillé ! Je n'ai peut-être pas connu de joies plus grandes.) A chaque instant, maintenant, ce que je vois me rappelle autre chose, et il me vient des idées qui sont parfois celles d'un... monsieur. Quand j'étais plus jeune, je ne pensais guère, ou plutôt tout se présentait dans un mélange de rêveries et de désirs.

Ce que j'ai surtout perdu, c'est la peur de perdre mon temps... Jadis, je n'aurais point passé un jour sans une lecture difficile ; un livre en appelait un autre, je prenais des notes, je me désespérais et m'exaltais devant une belle phrase... Pour mieux sentir le prix du temps, je ne supportais guère de faire longtemps la même chose. Je variaais mes occupations... Et lorsque je me lançais dehors, à l'aventure, oubliant même qui j'étais, c'était ouvrir les bras, m'évader, après la contrainte...

... L'instinct me dit-il de vivre à vau-l'eau ? Rien ne vaut le travail, sans doute..., mais la méditation de l'artiste, sa vie intérieure ont ceci de merveilleux qu'elles le suivent partout... Cette perpétuelle attitude esthétique devant la vie, dont je me réjouis — qui m'empêche de m'ennuyer jamais —, pourra bien me jouer des tours !...

... J'ai passionnément désiré le compagnon avec qui j'aurais pu mettre en commun mon âme. Amour, admiration, égalité... J'ai ramassé de nombreux fragments de ce rêve sur ma route, et je m'en suis réjoui, mais sans jamais m'aveugler au point de croire avoir trouvé l'être infini. La passion seule peut opérer ce miracle... Sans renoncer à trouver... Ce sont les fragments, dis-je, dont je me satisfais. Je crois qu'il me faudra, dans une œuvre, et non pas dans un rêve, créer les fils de mon désir... Alors, peut-être, sur ce signal, viendront-ils d'eux-mêmes à moi, les vivants...

L'ami sûr, le guide dont je n'éprouve plus guère l'urgent besoin (je me sens maintenant un futur conseiller, qui doit se former lui-même), je l'ai trouvé jadis en Jouhandeau. Son règne a duré des années... Quand j'ai vu Max Jacob, dont j'attendais beaucoup, il m'a certes ébloui, mais aussitôt déçu ; le premier soir à Saint-Benoît, après avoir essayé de m'étonner par de l'esprit et des poèmes abracadabrants..., il ouvrit *Une Saison en enfer* et commença de lire..., sur un ton insipide... Il sentit bien que j'étais déçu. Il est vrai qu'à dix-sept ans on exige beaucoup !

Gide, ensuite (dont je venais de faire la connaissance : «Tu savais bien ce que tu faisais ce jour-là», m'a-t-il dit souvent depuis), fut pour moi le maître

et l'ami — au point que, durant des années, mon appétit de connaître des grands hommes fut à peu près calmé, et même celui de connaître de jeunes intellectuels...

1^{er} février.

Acheté d'occasion les six volumes de l'*Histoire de Rome* par Ferrero, un Buffon en dix volumes, un Tallemant, l'*Essai sur les mœurs* édité par Renouard... (où est le temps où je courais les quais, le dimanche, à la recherche de «classiques à deux sous» ?). Les livres sont ma seule manie, mais fidèle, encore qu'intermittente (elle s'est calmée depuis trois ans !). J'y mets peut-être de la vanité..., mais rien ne me fait plaisir comme d'avoir chez moi, sous la main, le livre dont je sens tout à coup le besoin : plaisir sans cesse renouvelable, qui se découvre peu à peu... Quoi ! me dis-je, après une lecture, je possédais ce livre et ne le savais point !... Mais lui, il m'attendait...

Entraîné Cohen dans une réunion à la salle Wagram : «Que veut la jeunesse» était la question... Une vingtaine de garçons, tout à tour, exposèrent leurs doléances. Tous, fort mécontents, soulignèrent l'abîme qui les sépare des vieux... Les plus intelligents remarquèrent que beaucoup, parmi les garçons de vongt-cinq ans, dans cette ère de paix, sont heureux de gagner six cents francs par mois — les vieux bouchant toutes les voies —, mais qu'hélas le plus clair du travail de ces vieux sera d'attirer une guerre pour laquelle ils sauront bien appeler les jeunes ! Je ne sais pas si ma génération est condamnée (je n'ai pas encore l'impression de l'être, mais c'est que, dans ce chaos, je ne vois que ma vie !)...

Chaque garçon insistait, sur la morale, sur la patrie ou sur le progrès. J'étais presque toujours de l'avis de chacun. Je ne peux décidément pas faire un homme de parti..., ni avoir une opinion personnelle. Je me mets trop facilement à la place des autres. Je vois du vrai un peu partout (surtout quand il s'agit de critiquer)... et je ne sais quelle tendance me fait presque toujours sumpathiser avec les gens... surtout s'ils sont jeunes et s'ils ne parlent pas trop bien... Leur enthousiasme — presque tous étaient plus jeunes que moi —, qui les pousse à monter sur les planches — j'espère, moi, le garder toute la vie. Je voudrais même qu'il allât en croissant à mesure que je pourrai me faire une... opinion.

Bien que cette jeunesse soit inquiète, affolée, il lui est facile de crier. (Un Freud aurait trouvé dans leurs discours quantité de symboles sexuels...) Ils disent que le monde va mal — et c'est douloureusement vrai —, mais on a toujours dit cela... et ils ne savent proposer pour remède que leurs velléités...

En décembre, reçu une lettre de P., d'un charabia inquiétant, style fleuri, mystique, incohérent. Ces derniers jours, j'en reçus une, d'Allemagne, destinée à Gide, dont il avait perdu l'adresse, interminable et de bout en bout in-

sensée. Pas une phrase d'aplomb, aucun enchaînement. Vraie cascade de mots...

«Je me demande s'il s'en sortira», me dit Gide... En vain évoqué-je la rhétorique espagnole et je ne sais quoi... «J'espère, me dit-il, qu'il a écrit sous l'influence d'une drogue, mais, en tout cas, mon impression est lamentable. Il va peut-être sombrer, mais... je ne veux pas lui répondre ce que je pense, il serait découragé...»

Assez surpris de buter souvent à... la folie. Je savais bien que P. avait du génie... et qu'aussi il n'était pas un artiste (trop homme d'action pour cela... et trop brouillon ; j'ai cependant vu peu d'hommes aussi intelligents... Dans la conversation, jamais il ne déraile. Il comprend tout sur le champ. Son esprit vole. Pas une chose, même banale, qui ne devienne dans sa bouche drame ou poésie... Et comme il parlait bien de la révolution !) Sa parole, sa vie entière, le chaos de sa pensée — qu'il arrivait en causant à vous débrouiller —, tout en lui bouillonnait et fusait. Personne n'a dû tant ressembler au saint Bernard de Bossuet !

Il est une série de gens qu'on ne peut pas détourner de leur route — à moins que ce ne soit leur route qui les rende sourds et aveugles... Ni les conseils, ni l'expérience, ni vos refus ne changent rien à leurs projets. Delavaux, à qui j'avais refusé de faire de la propagande pour sa revue (pseudo-scientifique) d'études sexuelles, faute de relations, revient me turlupiner... «La revue a paru... Combien vous faut-il de numéros pour envoyer à vos amis ? N'ayez pas peur. Tapez dans le tas !» A ces sortes d'apôtres, on peut tout dire, rien n'y fait ! Ils sont imperméables !

... Je n'ai plus envie de faire des exercices. J'en ai tant fait ! Lectures annotées, phrases apprises, copies..., ratures. J'ai passé des années dans la fièvre du style... Je désirais d'abord le naturel. Je n'admiraais rien tant que le mélange de la subtilité et de la force. Un paragraphe bien filé, qui a l'air simple et qui dit tout, me transportait. Une anecdote bien contée, des transitions sautées, c'était mon rêve. Maintenant, vivant un peu sur cet acquit, je me laisse aller. Je dédaigne de me rappeler les expressions des classiques, des tournures qui me frappèrent, et je laisse à ma plume le soin d'en inventer...

Je me suis toujours tenu à l'écart des petites revues. Quand j'avais seize ou dix-huit ans, Jouhandeau me mettait sans cesse en garde contre les débuts prématurés. J'arrivai vite, d'ailleurs, à brûler mes poèmes en prose à la manière de Max Jacob. Depuis, bien que n'ayant rien écrit, il m'a paru que j'étais trop vieux pour paraître dans les «orphéons» et qu'aussi, le jour où j'aurai dit «bon à tirer»..., cela mériterait au moins une grande revue.

Pour qui n'a pas connu le plaisir trop tôt, c'est sans doute à quinze ans que les sensations sont les plus vives et... c'est à dix-neuf, vingt et vingt-et-un ans

que la folie est la plus grande. Je ne parle pas de la force même du désir ou du tempérament, mais de la joie consécutive à l'amour, du chant du coq. Je revois certains de mes retours de jadis, le soir. Quel lyrisme et quel chant ! Je bondissais et je chantais. C'était la fête animale, et souvent pour des plaisirs si sommaires que je n'en voudrais plus !

Je trouve un peu naïfs ceux qui misent tout sur la politique. Cela finit toujours mal — à moins qu'ils ne veuillent participer aux abus (même en entrant au Parlement pour purifier, il faut commencer par se souiller si l'on veut agir).

Le témoignage entier de l'histoire des États et des religions — encore que le monde n'avance que par les révolutionnaires — montre assez que tous les mouvements généreux sont étouffés ou absorbés.

Ici nous retrouvons la question «foi» et le tempérament. On naît ou non pour la politique — et nul, me semble-t-il, n'y est plus opposé que l'artiste... Dans tout État, je crois que je serais de l'opposition (pour la même raison, je ne saurais voter. Le seul moyen, illusoire, qui nous donne un semblant de droit sur l'État, je ne veux m'en servir que pour n'être de rien dans le Gouvernement !)... C'est encore Montaigne qui possède la plus grande sagesse. Anarchiste, il apportait tout de même un minimum de soumission au social — sans avoir d'illusion sur lui...

L'ennui, en 1934, c'est que l'on ne pense plus pouvoir sauver la société que par des solutions de masses. Le vent est à la dictature, et les artistes devront peut-être y faire une opposition qui ne sera plus platonique...

Visite au Louvre, en vue de mes leçons d'histoire de l'art, avec Mademoiselle Tarride. C'est une petite vieille encore vive, dont les cours jadis illustres sont aujourd'hui délaissés. J'étais son seul élève. Elle me cita beaucoup de gens connus qui jadis la suivaient, mais la crise, aujourd'hui, dit-elle, empêche de s'intéresser à l'art...

Nous ne vîmes que Prudhon, David et Gros..., car sur chaque tableau elle cite une anecdote. Elle sait partout ce qu'il sied d'admirer au point de vue «public» et au point de vue «peintre». Elle n'est point sottre. Elle sent les arts..., mais à la manière d'une personne d'un autre âge, ce qui donna un charme de mélancolie à toute la visite...

Relu les *Mémoires* de Goëthe... La vie et l'œuvre ne font qu'un admirable encouragement...

10 février.

«On croyait qu'on se battait pour la patrie... On se battait pour les industriels.» (A. France)

«Le 6 février, Daladier fait tirer sur les manifestants (la plupart «patriotes») qui venaient sous la Chambre en criant "*Démission*".» (Les journaux...)

La presse, indignée, crie : «Assassin !» etc... (On posera une plaque commémorative sur la place de la Concorde...) Daladier, pour éviter la guerre civile, démissionne. Détente de l'opinion... Autrement, les manifestants (armés, cette fois) seraient revenus à l'attaque. Les anciens combattants se fussent armés de leurs trophées.

«Nous avons renversé le fasciste Daladier», placardent les Croix-de-feu. «Daladier nous a traités comme des Soviétiques», dit *L'Écho de Paris*. «Nous voulons vous sauver du fascisme de gauche. Mais Daladier, en voulant sauver le régime, dit qu'il voulait vous sauver du fascisme de droite.» *L'Humanité*, évidemment, traite Daladier de fasciste et de défenseur des bourgeois.

Les vrais fascistes — peut-être sans le savoir — étaient parmi les manifestants... «Fasciste» est une injure qu'on se lance d'un parti à un autre..., car tous se disent antifascistes. Finalement, on fera le fascisme par antifascisme.

L'Action Française ne fut pas la moindre à dénoncer les pillages du régime, et ainsi à «monter» l'opinion. *L'Écho de Paris* fit de même. On assista ces dernières semaines à une véritable campagne contre la Chambre, faisant appel au patriotisme, à l'honnêteté, etc... Presque tout le monde marcha à la suite de la grande presse... Et c'est elle, aujourd'hui, qui pleure les victimes.

Effrayantes, les convictions ! Horrible, le mensonge qui, dans tous les partis, coule aujourd'hui. La vérité n'a aucun pouvoir (elle est d'ailleurs toujours trop compliquée)... Et le mensonge, partout, se sert sous couleur de vérité et de vertu...

Moutonnerie de la Garde, haine bestiale. Le besoin naturel de se battre (que, anomalie sans doute, je ne connais pas) cristallise chez les uns pour défendre leurs avantages, chez les autres pour en réclamer. Les classes moyennes ont grand-peur de perdre leurs privilèges, de voir les affaires paralysées. Elles ont droit à la vie. Les impôts les écrasent. Leurs fils (j'en suis) sont sans situation, etc... Ces vérités courent les rues. Nos journaux nous les disent. Mais ces journaux, certains de nous le savent, sont aux mains des industriels, ils sont vendus...

J'ai vu en quelques jours la masse du pays, il faut bien l'avouer, avoir soudain toute la même opinion et marcher aveugle, de bonne foi. Et cela, à mes yeux, c'est la répétition du départ pour la guerre. Qu'il coûtera peu de peine à la presse, pour envoyer se battre tous ces braves gens !... L'expérience de 14 n'a servi de rien... L'expérience de l'Allemagne non plus, qui pendant dix ans a vu sans cesse des bagarres entre communistes et nazis — tous martyrs — et tous de bonne foi !...

Faut-il s'attrister ?... Il se mêle, au fond de l'horreur et de l'indignation que malgré moi j'éprouve, je ne sais quel plaisir de me sentir l'esprit libre (mais jusques à quand pourra-t-on rester en dehors ?)...

Lorsque le Cabinet eut démissionné et qu'on annonça dans la presse à la fois que Doumer acceptait de former un Cabinet d'union nationale (presque l'Union Sacrée) et qu'une grande détente avait paru dans le public, je sentis aussi cette détente. Elle était réelle. Ce n'était pas seulement l'assertion de la presse qui la créait (mais, évidemment, elle l'avait préparée).

... La confiance, momentanément, va renaître... Si l'opinion est, dans l'ensemble, satisfaite (même d'une illusion), je veux bien me tenir pour satisfait, car sans doute je fais, malgré moi, partie de ma classe. Je suis bourgeois... et classe moyenne. Intimement, je sais que la situation, qui est une crise de régime (complicquée d'une crise économique), ne s'améliorera pas définitivement, et que, même la confiance renaissant, les affaires marchant un peu mieux, nous irons, entre autres choses, vers un retour du nationalisme, qui nous attirera la guerre.

Il faut aussi prévoir une contre-offensive, qui risque d'ailleurs, comme partout en Europe, d'être écrasée, puisque, chez nous comme partout, l'argent est le seul maître. (Les petits capitalistes dépendent évidemment des gros — de même que les ouvriers —, mais quand comprendront-ils ensemble qu'ils sont tous deux exploités par les... sociétés anonymes ?)

Dès maintenant, je me demande : que faire en cas de guerre ?

Présentement, même si je la vois venir, je ne ferai rien ; je ne crois pas à l'action d'un homme de vingt-cinq ans, isolé, sans foi définie et qui ne veut adhérer à rien...

Mais si elle est déclarée ? En théorie, je suis de ceux qui ne se battraient pour rien, ni pour la droite, ni pour la gauche... J'ai vu, d'une part, ces derniers jours, ce que peut produire «l'opinion» — contrainte toute morale, qui suffira à faire partir presque tout le monde —, et j'ai vu aussi, ne serait-ce que sur quelques ordres vifs au régiment ou par le langage de la «police» dans les rues, ce que peuvent produire sur ces individus même forts la violence et la crainte. J'y ai cédé souvent, comme d'autres. Ma raison ne ployait pas..., mais il fallait marcher...

(... Curieux à observer, le blâme grandiloquent que, même en temps de paix, on déversa ces derniers mois sur les «objecteurs de conscience».)

A contre-cœur, sans doute, je partirais (bien que je sache que par ma «classe» et mon «instruction» je serais favorisé, et que je sache aussi que mon goût de la vie et de l'expérience trouverait des surprises dans les camps)...., mais le danger de la mort et l'horreur des blessures ?...

Ce sera précisément par amour de la vie que je me soumettrai, pour éviter les douze balles «françaises»..., pour essayer de garder ma vie, le seul bien qui ne me lâche pas.

LE PROFESSEUR PHILIP

par

HARALD EMEIS

Gilberte Alméras, dans sa thèse de médecine sur *Les Thibault*, frappée par le portrait du professeur Philip, avait demandé à Roger Martin du Gard si, pour créer ce personnage si vivant, il ne s'était pas inspiré de quelque modèle réel, de quelque clinicien éminent parmi ses connaissances. L'écrivain l'avait nié, en affirmant à Mme Alméras : « Non, aucune clef dans *Les Thibault*. »¹ Cette citation a sans doute beaucoup fait à décourager les recherches d'ordre biographique de son roman, ce qui était sans doute l'intention de l'écrivain, désireux de protéger ses secrets (qui étaient en même temps ceux d'autrui). L'affirmation comme telle, de toute façon, est simplement fausse : il y a une multitude de clefs dans *Les Thibault*, roman à clefs par excellence. Il y aurait beaucoup à dire sur RMG et le mensonge. La remarque suivante de Maria Van Rysselberghe est assez éclairante à cet égard :

Martin approuve toujours sur le terrain du mensonge, lui le plus véridique des hommes, qui prétend rester en paix à l'abri d'une série de mensonges délibérés, seule technique, dit-il, avec la plupart des êtres. Mais lui revendique l'emploi du mensonge, tandis que Gide prétend à la vérité !²

Dans une lettre à Gide du 17 mars 1931, RMG écrit qu'il voudrait « seulement peindre ce [qu'il a] vu, en portraitiste scrupuleux qui sait observer la complexité de ses modèles, qui s'efforce de dénombrer les éléments de cette complexité ». ³ L'un de ces modèles de RMG dans *Les Thibault* — et le plus important — est la personne d'André Gide, qui en effet forme un ensemble bien complexe. Le professeur Philip, comme d'autres personnages que nous avons analysés ⁴, est un autre portrait de Gide, composé, cette fois, d'éléments uniquement positifs (abstraction faite de son extérieur quelque peu rébarbatif). RMG y a pour ainsi dire distillé le meilleur de son ami.

Le nom du personnage pourrait déjà être un renvoi indirect à Gide, qui, comme on le sait, aimait et admirait beaucoup son ami Charles-Louis Philippe, pour ses dons littéraires aussi bien que pour « les qualités exquises de son cœur ». ⁵

Le physique du personnage ressemble étrangement à celui du pasteur Gregory. Avec «ses vêtements flottant autour de son corps maigre», Philip a «l'air d'un long pantin dont on oubliait de tirer les ficelles» (I, 1064).⁶ Dans *L'Été 1914*, RMG parle de la «silhouette dégingandée de Philip» (II, 594), qui est vêtu d'«une jaquette d'alpaga trop large, pendue à ses épaules maigres comme des hardes à un épouvantail» (II, 341). On a bel et bien l'impression que l'écrivain, comme dans la description du pasteur Gregory, y retrace la silhouette caricaturale de Gide qu'il a donnée dans son récit spirituel de leur première rencontre (cf. II, 1360-2). Il est vrai que Philip, à la différence de Gregory, est muni d'une barbe, «une affreuse barbe de chèvre, qu'on eût dite postiche, une frange effilochée qui lui pendait au menton» (I, 1065). Mais il paraît que la barbe est en effet postiche, que RMG s'en est servi pour camoufler la vraie identité du personnage.

Le nez de Gregory, comme on l'a vu, «était long, tombant et congestionné» (I, 611). Le nez de Philip est également «long» (II, 900) ou «trop long» (I, 1065) et «rougeaud» (I, 1065 ; II, 900). Gide aussi, comme on le sait, avait un nez bien long (dans la verticale du moins). Comme le pasteur Gregory (cf. I, 611), Philip est affligé d'un «rictus» (I, 1065), détail qu'on peut relier à certains tics faciaux du grand nerveux qu'était André Gide.

Les «yeux clairs» de Philip sont «protégés par des sourcils proéminents, restés noirs» (I, 1065), qui ailleurs sont qualifiés de «broussailleux» (II, 597, 884), détail qui fait penser aux yeux de Gregory «tapis sous les sourcils» (I, 611) et au faciès de Gide, à son «masque de Mongol, aux arcades sourcilières obliques et saillantes» (II, 1360), recouvertes de sourcils noirs et bien fournis.

A un endroit donné de *L'Été 1914*, il est dit de Philip : «Ses petits yeux luisants, cachés comme ceux d'un barbet dans la broussaille des sourcils, furetaient de droite et de gauche, sans se fixer sur personne» (II, 341). Ne serait-ce pas une allusion à «l'œil... fureteur» (II, 1381) de Gide, dont RMG parle dans ses *Notes sur André Gide* ? A propos de leur première rencontre en novembre 1913, RMG rapporte que Gide l'approcha «avec des regards furtifs jetés de droite et de gauche» avant de lui parler «sans le regarder en face» (II, 1361), ce qui s'accorde également assez bien avec le comportement de Philip.

La description de la jaquette d'alpaga du docteur Philip peut en outre faire penser à M. Chasle, à sa «jaquette d'alpaga dont les basques flottaient derrière lui» (I, 866). Dans *L'Été 1914*, il est dit de Philip : «Il tira un mouchoir des basques flottantes de sa jaquette et s'épongea le front.» (II, 594). On y retrouve donc les mêmes basques flottantes. Et le geste du docteur peut rappeler les troubles sudoraux de M. Chasle, impression qui est renforcée par la phrase suivante : Philip «tira de nouveau son mouchoir, s'essuya le visage, les lèvres, la barbiche, et se tamponna longuement le creux des mains.» (II, 596).

A un endroit de *L'Été 1914*, il est dit de Philip qu'il « s'avancait de son pas sautillant » (II, 341). Dans *l'Épilogue*, il est encore question de « son pas sautillant » (II, 883). Le détail fait encore penser à M. Chasle, et également à M. Faïsmé, chez qui on a relevé la même attitude sautillante.

Philip, dont le « regard clignotant » (I, 1066) « pétill[e] » souvent de « malice » (II, 343), aime la satire et les bons mots. RMG parle à cet égard de « cette lèvres flétrie, toujours humide, d'où coulait une voix éraillée, nasillarde, qui, par instants, grimait au fausset pour lancer un trait de satire, un mot à l'emporte-pièce » (I, 1065), et il ajoute : « alors, au fond de leur broussaille, ses prunelles de singe brillaient : feu d'un plaisir solitaire et qui ne demandait pas à être partagé » (I, 1065). On voit : les yeux de Philip, par leur expression (si non par leur couleur), ressemblent fort à ceux du pasteur Gregory, qui font « songer aux yeux de certains singes » (I, 611) et par là à l'aspect « simiesque » de Gide qu'ont relevé certains de ses intimes et connaissances.⁷

La description de l'hilarité de Philip fait vivement penser à la note suivante que RMG a ajoutée en bas du récit de son premier séjour à Cuverville en janvier 1923 :

L'hilarité de Gide est très particulière. Il ignore le franc fou-rire. Mais, lorsqu'il conte une histoire dont la saveur ou la cocasserie le met en joie, sa voix prend un invraisemblable ton de fausset, s'élève jusqu'à un timbre suraigu, puis s'étrangle soudain dans un glouglou mouillé ; alors, les joues se gonflent d'une salivation anormale ; la lèvres inférieure s'abaisse, pointe en avant, s'ouvre comme une petite vasque humide, tandis que, dans la fente des paupières bridées, le regard rieur, à peine visible, se fixe sur l'interlocuteur avec une expression de curiosité et de jubilation intenses. (II, 1390).

La « lèvres flétrie, toujours humide » de Philip s'accorde assez bien avec ce que l'auteur des *Thibault* dit de la « salivation anormale » de Gide, particularité qu'il mentionne encore indirectement dans une note de son *Journal*, datée de juin 1926, où il écrit de Gide bouleversé par une lecture émouvante : « Là, il s'arrête net, étranglé par l'émotion. Par deux fois, il avale sa salive... » (II, 1395). Or, dans le texte du roman, la salivation du professeur Philip est décrite d'une manière tout à fait analogue, comme le démontrent les citations suivantes :

Il resta quelques secondes immobile, avalant sa salive avec un bruit mouillé. (I, 1066).
Philip secoua évasivement les épaules, et ses lèvres claquèrent avec un bruit mouillé. (I, 1070).

Alors il s'arrêta, se tourna à demi, avala sa salive avec un bruit de source... (I, 1071).

Philip, comme s'il suçait une pastille, faisait avec ses lèvres un bruit mouillé. (II, 594).

Philip tenait toujours les mains d'Antoine, et il les secouait mollement, faisant entendre de petits gloussements mouillés. (II, 884).

... ses lèvres émirent un bruit mouillé. (II, 902).

A l'exception, peut-être, de la première citation, la salivation de Philip, dans ces cas-là, est liée à une forte émotion, causée par une situation pathétique.

La quatrième des citations données ci-dessus fait en plus penser à la manie de M. Chasle de sucer des pastilles de gomme, manie qui, comme on l'a démontré, a un certain pendant chez André Gide. Serait-ce là encore un indice caché destiné à souligner la parenté clandestine de Philip et de M. Chasle ?

RMG appuie sur la voix «nasillarde» de Philip (cf. I, 1065, 1068 ; II, 342, 348, 598). Il paraît possible de relier ce détail encore à la personne de Gide. Ainsi Francis Jammes dote-t-il son Élie de Nacre, caricature de Gide, d'«un nez un peu épais, aux narines sonores». ⁸ Le témoignage suivant d'Edmond Jaloux semble également indiquer que la voix de Gide avait certaines résonances nasales : «Sa voix était rauque et flûtée, merveilleusement musicale ; il avait parfois de brusques reniflements comme si s'obstruaient soudain ses fosses nasales.» ⁹ La «voix éraillée» de Philip fait penser à Jalicourt, dont la voix est également qualifiée d'«éraillée» (I, 1236).

Comme Philip et comme Gregory, Jalicourt est affligé d'un «rictus» (I, 1236). Dans le cas du pasteur, ce rictus ressemble à un «rire silencieux» (I, 611) ; dans le cas de l'universitaire, c'est «le rictus d'un homme qui ricane» (I, 1236). Philip, comme Gregory, aime s'asseoir «à califourchon» sur des chaises (cf. I, 783, 788 ; II, 884, 900). A un endroit du *Pénitencier*, il est dit du pasteur que «ses doigts de squelette s'entrelacèrent brusquement» (I, 785). Chez Philip, dont il est dit qu'«il nouait et dénouait par saccades ses doigts» (II, 900), on retrouve un geste semblable. On peut avoir le soupçon qu'il s'agit là d'une particularité du grand nerveux que fut André Gide.

Le pasteur Gregory est le possesseur d'«une montre d'argent large comme une soucoupe» qu'il extrait de temps en temps «de son gilet de clergyman» (I, 783). A un endroit de l'*Épilogue*, il est dit de Philip qu'il «tira de son gilet la grosse montre d'or à deux boîtiers, qu'Antoine lui avait toujours connue» (II, 889). Le vieux praticien est d'avis qu'un «médecin doit avoir, dans son gousset, un grand et beau chronomètre, imposant, large comme une soucoupe» (II, 889), remarque qui indique que sa montre est de cette dimension-là, qui est en même temps celle de la montre de Gregory. Le parallèle est sans doute voulu et doit souligner l'identité clandestine des deux personnages, ou plus exactement leur modèle commun.

Le docteur Philip, comme on l'a déjà vu, est comparé à «un long pantin dont on oubliait de tirer les ficelles» (I, 1064). Dans *L'Été 1914*, l'écrivain reprend la comparaison en disant, à un endroit donné, que le vieux médecin s'affale sur un siège «comme un pantin dont on a lâché les ficelles» (II, 594). Jacques, pendant son cauchemar, avant le raid fatal, rêve qu'il marche vers son exécution «par saccades, comme un pantin désarticulé» (II, 726). Serait-ce là un autre moyen indirect d'établir quelque relation entre ces deux personnages, de souligner leur identité cachée ? On est tenté de le croire.

Lorsqu'Antoine présente son frère à Philip, le vieux praticien regarde le jeune homme « d'un air intéressé » et avec une certaine « impertinence », « comme s'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les moindres détails du caractère et de la vie de Jacques » (II, 342), ce qui peut étonner quelque peu. D'où Philip aurait-il une telle connaissance ? De certaines confidences d'Antoine ? Peut-être. Mais une connaissance si complète ? Si on part de la supposition qu'il s'agit là de la rencontre de deux sosies camouflés de Gide, l'un jeune, l'autre âgé, la remarque s'explique par contre assez aisément.

Philip, comme Jacques, a « fait de fréquents séjours en Allemagne » (II, 342) — comme l'a fait André Gide, qui, surtout au cours des années 1928-32, s'est à plusieurs reprises rendu à Berlin (entre autres à cause de certaines facilités sexuelles qu'offrait alors la capitale allemande).¹⁰

Philip, qui trouve « intéressant » (II, 342) que le jeune homme connaisse l'Allemagne, s'isole avec Jacques pour parler avec lui de la mentalité allemande, ce qui est décrit ainsi : « Il avançait peu à peu, en parlant, poussant Jacques devant lui, si bien qu'ils se trouvèrent bientôt près d'une des fenêtres, seuls. » (II, 342). Le comportement de Philip, ici, serait-ce un reflet d'une habitude de Gide ? L'endroit suivant du journal de Maria Van Rysselberghe (qui se réfère à une réception à la NRF en juin 1935) pourrait le faire croire : « Je vois de loin Gide, arrêté un moment par Lucien Descaves, plus tard par le vieux Rosny ; puis, tout à coup, l'air très intéressé, emmener quelqu'un dans un coin et ne plus le lâcher. »¹¹ Gide, lors de leur première rencontre en 1913 au cours d'une réception à la NRF, n'avait-il pas déjà entraîné RMG dans une « arrière-boutique déserte » (II, 1361) pour s'entretenir à loisir avec lui ?

Lorsqu'Antoine, dans *L'Été 1914*, présente Rumelles à Philip, le « diplomate s'inclin[e] devant le vieux médecin comme s'il eût été devant une célébrité contemporaine » (II, 345). Or Gide, dans les années trente, à l'époque où RMG composa *L'Été 1914*, était en effet une « célébrité contemporaine ».

Dans la description de la première rencontre de Jacques et de Philip, on relève la phrase suivante : « Jacques se sentit dévisagé par un regard investigateur, dont l'impertinence dissimulait peut-être une grande timidité. » (II, 342). Une telle timidité peut surprendre de la part du professeur Philip, qui, d'autre part, est présenté comme un grand clinicien et un maître reconnu et admiré par ses collègues et élèves. Il est intéressant de constater que chez André Gide on retrouve la même « timidité paradoxale ». ¹² L'expression est tirée d'une note de la Petite Dame, datée du 1^{er} novembre 1934. Vers la même époque, Nicolas Berdiaeff, écrivain russe, constate avec étonnement que « Gide, écrivain des plus célèbres, était timide et craintif ». ¹³ RMG note en septembre 1937 que Gide, malgré certains efforts de se composer « une contenance » en

public, «est resté» au fond «aussi simple qu'autrefois ; et modeste ; et doutant de lui. Justement, c'est parce qu'il doute de lui, qu'il en est venu à camoufler, sous une apparente *gravité*, cette timidité qu'il sent peu conforme à son âge et à sa situation» (II, 1411).¹⁴ (On se rappelle que M. Chasle, autre reflet de Gide, est également représenté comme un homme timide.)

A un endroit donné de *L'Été 1914*, on relève la phrase suivante : «Ouais ! coupa Philip, comme s'il savait de longue date ce qu'il fallait penser des techniciens et de leurs pronostics.» (II, 595). Il se peut que voilà une autre allusion à Gide, qui affectionnait cette interjection, d'après le témoignage de la Petite Dame.¹⁵ La piètre estime dans laquelle Philip tient les techniciens pourrait refléter l'attitude sceptique de Gide envers les spécialistes de toutes sortes, attitude qui s'exprime par exemple dans les lignes suivantes (datées de janvier 1923) du journal de Maria Van Rysselberghe : «Gide [...] affirme qu'il ne croit pas aux compétences, qu'il y croit de moins en moins. "Au-dessus des compétences, il y a le bon sens", déclare-t-il.»¹⁶

La mobilisation générale rappelle à Philip «le drame d'Œdipe» (II, 595), qui lui «aussi était averti» (II, 595), comme les dirigeants des pays d'Europe, et qui, comme eux, ne savait pas éviter «le piège du destin» (II, 596) malgré toute sa «vigilance» (II, 596). Ne serait-ce pas une autre référence à Gide, dont l'*Œdipe*, depuis mars 1920 (cf. II, 1364-5), fut évoqué et discuté entre celui-ci et RMG, d'abord en tant que sujet possible, puis, à partir de novembre 1930, en tant que pièce représentée sur la scène ?¹⁷ L'*Œdipe* de Gide se sert également du mot «piège» lorsqu'il constate : Dès avant que je fusse né, le piège était tendu, pour que j'y dusse trébucher.»¹⁸ C'est bien le même «piège du destin» dont parle Philip.

Dans l'*Épilogue*, à propos de la blessure de Daniel, il est dit d'Antoine : «Il se souvint aussi d'un mot que le docteur Philip disait quelquefois en souriant : "Les gens ont toujours les histoires qu'ils méritent..."» (II, 856). Le propos qui y est prêté à Philip était également cher à Gide, qui déjà dans *Paludes* écrivit : «Ce que je disais à Angèle en sursaut est pourtant vrai : les événements arrivent à chacun selon les affinités appropriatives. Chacun trouve ce qui lui convient.» Dans *Corydon*, l'idée est reprise par la phrase : «Mais [...] je me persuade volontiers qu'il n'arrive à chacun que les événements qu'il mérite.»¹⁹ Dans le *Journal* de Gide, à la date du 20 juillet 1921, la même idée est formulée ainsi : «chacun a les aventures qu'il mérite, et, pour les âmes d'élite, il y a des situations privilégiées, des souffrances de choix, dont précisément sont incapables les âmes vulgaires.» Le 15 mars 1945, finalement, la Petite Dame note encore cette phrase de Gide (à propos d'un incident relativement banal) : «On a les aventures qu'on mérite.»²⁰ On voit donc qu'il s'agissait là d'une conviction bien enracinée dans la pensée de

l'écrivain.

Philip remarque à Antoine à propos du pacifisme décidé de Jacques :

— Toute mystique est légitime [...].

— ... légitime, et peut-être nécessaire. [...] L'humanité progresserait-elle, sans mystique ? Relisez l'histoire, Thibault... A la base de toutes les grandes modifications sociales, il a toujours fallu quelque aspiration religieuse vers l'absurde. (II, 598).

La même idée se trouve dans *Les Faux-Monnayeurs*, où Édouard, le sosie à peine camouflé de Gide, note dans son journal : « Comment ai-je pu acquiescer lorsque Sophroniska m'a dit que je n'avais rien d'un mystique ? Je suis tout prêt à reconnaître avec elle que, sans mysticisme, l'homme ne peut réussir rien de grand. »²¹

Le personnage du professeur Philip est introduit dans le roman d'une manière indirecte, par certains reflets dans la pensée d'Antoine, qui se remémore un faux diagnostic émis par lui-même et rectifié par Philip, expérience pénible et humiliante, qui provoque une certaine rancune en lui et des doutes concernant ses propres facultés, ce qui est exprimé, entre autres, ainsi :

Mais tout en disant : « L'imbécile », il pensait à la sûreté de l'œil, à l'expérience, à l'instinct surprenant du docteur Philip ; et, en cet instant, le génie du patron lui semblait former un ensemble écrasant.

« Et moi, moi ? » se demanda-t-il avec une sensation d'étouffement. « Saurai-je jamais voir clair comme lui ? Cette perspicacité presque infaillible, qui, seule, fait les grands cliniciens, est-ce que je ?... Oui, la mémoire, l'application, la persévérance... Mais ai-je autre chose, moi, que ces qualités de subordonné ? Ce n'est pas la première fois que je bute devant un diagnostic... » (I, 756).

Saisi d'une espèce de panique, il se dit que « ça ne viendra pas tout seul » et s'exhorte à « travailler, acquérir, acquérir ! » (I, 756).

On a bel et bien l'impression que les rapports entre Antoine et Philip reflètent les relations entre RMG et Gide. L'auteur des *Thibault*, dans une lettre du 17 juillet 1921, en parlant de son « exigeante admiration » de Gide, écrit à celui-ci : « Vous m'avez donné, dans nos heures d'amitié, ces secousses, ces troubles sacrés, que l'on ressent au contact d'un génie qui s'exprime librement. »²² Les qualités qui, aux yeux d'Antoine, composent le génie de Philip, telles que sa « sûreté de l'œil », son « expérience », son « instinct surprenant » et sa « perspicacité presque infaillible », étaient également propres à Gide (bien que dans un autre domaine que celui de la science médicale. Mais voilà une simple transposition). Ainsi la Petite Dame dit-elle de l'écrivain ami, à propos d'une exposition de peinture, de l'année 1927 : « D'instinct, il s'arrête aux bonnes choses, avec une sûreté de coup d'œil, de jugement, qui me frappe une fois de plus. »²³ RMG, dans une lettre à Gide, datée du 30 janvier 1931, mentionne « la sûreté habituelle » du « goût » de celui-ci.²⁴ Jean Schlumberger, dans un article de 1922, qualifie André Gide de « cet ingénieux esprit » qui possède « la sûre intelligence des endroits où se trouvent les centres

vitaux»²⁵ des problèmes, ce qui équivaut bien, dans le domaine médical, aux facultés d'un grand diagnostiqueur. Paul Desjardins note dans son journal, à la date du 27 mars 1923, à propos d'une causerie avec Gide : «Sa rapidité précise de compréhension est une volupté.»²⁶ Francis Jammes, finalement, dit d'Élie de Nacre qu'il possède une «divination qui [fait] de lui un psychologue pratiquement redoutable, apte à démonter les gens aussi bien qu'un maître horloger une montre».²⁷

Le retour d'Antoine sur lui-même en face de l'«ensemble écrasant» du génie de Philip, retour qui le remplit d'«une sensation d'étouffement», semble avoir eu son pendant chez RMG, qui, à la date du 9 décembre 1919, note dans son *Journal* que «Copeau, Gide, Rivière [...] sont autour de [lui] comme de grands arbres dont l'ombre [l]'opprime, [l]'étouffe, et [l]e fait dépérir».²⁸

Antoine, comme on l'a vu, s'accorde de «la mémoire», de «l'application», de «la persévérance», qui sont des «qualités de subordonné» à ses yeux. A propos de sa «faculté de travail», il constate encore, non sans quelque satisfaction : «*Thibault travaille comme un bœuf !*» (I, 754). RMG, dans une lettre à Jean Fernet du 12 mars 1918, parle d'une manière analogue de sa «persévérance de bœuf au sillon».²⁹ Dans une note de son *Journal* datée du 10 août 1937, l'auteur des *Thibault* souligne encore sa «patience», sa «ténacité» et sa «volonté» au travail.³⁰ Voilà, évidemment, des traits essentiels et durables de son caractère qu'il partage avec Antoine Thibault. La conscience de ces solides atouts ne l'a pas empêché de ressentir, comme Antoine, certaines déficiences de son esprit et de son tempérament, au contact d'autrui. Ainsi après son premier séjour aux décades de Pontigny, comme le montrent les lignes suivantes d'une lettre à Gide, datée du 7 septembre 1922 :

Je suis revenu de là-bas, frappé au vif, désespéré, ayant pris de moi une idée tellement défavorable que je n'ai pu lutter contre un spleen noir. De ma vie je ne m'étais si profondément rendu compte de ce que je vaux. De ma lenteur d'esprit, de ma lourdeur, de mon ignorance folle, de mon inculture irréparable, et surtout d'une indigence générale, qui me condamne à un horizon borné...³¹

Le premier contact avec Gide semble avoir affecté RMG d'une manière semblable, qui en écrit dans son *Journal* en novembre 1913 :

Je ne sais que penser, encore moins que dire... Par le fond, par la forme, toutes ces idées qu'il développe et nuance dans cet élan d'improvisation, sont entièrement nouvelles pour moi. Leur chatolement m'éblouit. Jamais personne, dans la conversation, ne m'a donné cette impression de force naturelle, de génie... (II, 1361-2).

Encore en 1949, après un séjour auprès de Gide, il dit être «rentré fourbu... [...] (Comme après Pontigny)», exténué par «l'activité cérébrale»³² incessante de Gide, qui n'a «jamais [...] été plus lucide, plus intéressant, plus curieux de tout, plus avisé et inattendu dans ses rapprochements, plus subtil et plus amusant».³³ L'auteur des *Thibault* ajoute : «Mais les Béotiens de mon genre,

dont l'esprit est lent, paresseux, et flâneur, sortent de là exténués et la tête comme une marmite de Papin !»³⁴

Dans *La Consultation*, le professeur Philip est enfin directement présenté aux lecteurs. Il y est dit qu'Antoine «avait toujours plaisir à se trouver dans le sillage de Philip» (I, 1063), car entre les deux hommes règne une entente parfaite, ce qui est décrit ainsi :

Lorsque le maître et l'élève étaient ensemble, la bonne humeur régnait ; il leur paraissait évident que la moyenne de l'humanité se composait d'inconscients et d'incapables, mais qu'ils avaient par bonheur échappé l'un et l'autre à la commune loi. La façon dont le Patron, peu expansif, s'adressait à Antoine, sa confiance, son naturel, les demi-sourires et clins d'œil dont il soulignait certaines saillies, son vocabulaire même, auquel il fallait être initié, tout semblait attester qu'Antoine était le seul dont il fût sûr d'être exactement compris. (I, 1064).

Ce qui y est dit des relations entre les deux personnages du roman peut très bien être appliqué aux rapports de Gide et de RMG. Ainsi Gide note-t-il, le 21 décembre 1921 dans son *Journal* : «Beaucoup vu M. du G. ces derniers jours ; avec un plaisir, un intérêt et un profit toujours égaux.»³⁵ L'auteur des *Thibault*, de son côté, note dans son *Journal*, à propos de ses conversations avec Gide, lors de son premier séjour à Cuverville en janvier 1923 : «Et c'est tout près du feu, abrités par le paravent, que nous causons, des journées entières — journées merveilleuses, journées d'affection, de confiance, de bon accord, et naturellement, pleines de gaieté, de fantaisie.» (II, 1386). Le 12 juillet 1925, à l'occasion du départ de Gide pour le Congo, RMG écrit à celui-ci pour le remercier de l'«amitié confiante, délicieuse, profitable» que l'autre lui a accordée «ces dernières années».³⁶ Le 24 décembre 1931, Gide note dans son *Journal* :

Avec Roger Martin du Gard je puis me laisser aller au naturel. Il n'est personne aujourd'hui dont la présence me soit de plus grand confort et réconfort. Avec lui je ne me sens jamais perdre mon temps ; notre conversation ne me paraît jamais oiseuse.³⁷

Dans une lettre à Dorothy Bussy de février 1934, Gide écrit qu'il a passé «deux bons jours de causerie avec Roger», à quoi il ajoute : «meilleure entente que jamais».³⁸ RMG, pour finir, dans une lettre à Gide de 1947, parle de leur «exceptionnelle entente» et «d'une affection qui n'a fait que croître depuis trente ans».³⁹ On pourrait multiplier les citations de ce genre, témoignant de la bonne entente entre les deux écrivains amis.

L'attitude quelque peu arrogante d'Antoine et de Philip envers «la moyenne de l'humanité», considérée comme étant composée «d'inconscients et d'incapables», aurait-elle également son pendant chez RMG et André Gide ? La chose ne paraît pas impossible, surtout de la part de Gide, qui croyait «au petit nombre des élus».⁴⁰ Mais il se peut aussi qu'il s'agisse là d'un commentaire détourné de l'auteur des *Thibault*, qui, sûr de la perfection du camouflage de son œuvre, défie ainsi le lecteur de déchiffrer le sens secret de son roman.

Ce qu'il dit des «demi-sourires et clins d'œil» de Philip et du «vocabulaire» secret de celui-ci semble bien appuyer cette interprétation.

Voici la suite de la description des rapports entre Philip et Antoine :

Leurs mésententes étaient rares et toujours provoquées par le même genre de causes. Il arrivait qu'Antoine reprochât à Philip de se laisser piper par lui-même, et de tenir pour un jugement fondamental ce qui n'était qu'un trait improvisé de son scepticisme. Ou bien, après un échange d'idées sur lesquelles ils étaient tombés d'accord, Philip, brusquement, faisait volte-face, tournait en dérision ce qu'ils venaient de dire, déclarait : «Vu sous un autre angle, ce que nous pensions là est idiot.» Ce qui aboutissait à «Rien ne mérite qu'on s'y arrête, aucune affirmation ne vaut.» Alors Antoine se cabrait. Une telle attitude lui était proprement intolérable ; il en souffrait comme d'une infirmité physique. (I, 1064).

Les «mésententes» entre Gide et l'auteur des *Thibault* semblent également avoir été plutôt rares et sans trop de gravité, d'après l'endroit suivant d'une lettre de RMG à André Gide, de l'année 1948 :

Vous me dites que nous sommes d'accord. *Je n'en ai jamais douté une minute.* Nous savons bien, tous deux, que quand il y a apparence de divergence entre nous, c'est toujours par suite d'un éphémère malentendu ; et qu'il suffit de la plus brève explication pour nous remettre joyeusement la main dans la main. Il y a trente ans que ça dure... Trente ans sans une anicroche. La joie et la fierté de ma vie !⁴¹

Quant au premier grief d'Antoine contre Philip, de «se laisser piper par lui-même», on peut en trouver un parallèle dans une lettre de RMG à Gaston Gallimard datée du 25 décembre 1917, où l'écrivain remarque à propos de certaines sympathies de Gide pour l'Action Française : «J'enrage de penser qu'une intelligence aussi avertie que Gide peut se laisser piper par cette apparence de méthode et d'ordre social.»⁴² A propos du besoin de Gide de publier *Si le grain ne meurt* et *Corydon* (projet auquel il était opposé), RMG remarque dans son *Journal* : «Gide prend ses désirs pour des réalités» (II, 1376), ce qui est bien une forme de «se laisser piper par [soi]-même».⁴³

Les brusques «volte-face» de Philip et le scepticisme quelque peu exaspérant du vieux praticien font penser à la «naturelle démarche» de la pensée de Gide qui, comme RMG le lui écrit en 1933, «quarante ans de suite, a été de zigzaguer entre les extrêmes».⁴⁴

RMG écrit encore à propos des rapports entre Antoine et Philip :

Pendant deux années consécutives il avait été son interne, il avait vécu dans l'intimité quotidienne de cet initiateur. Puis il avait dû changer de service. Mais il n'avait pas cessé de rester en relations avec son maître, et aucun autre, dans la suite, n'avait jamais remplacé pour lui «le Patron». On disait d'Antoine : «Thibault, l'élève de Philip». Son élève, en effet : son second, son fils spirituel. Mais souvent aussi son adversaire : la jeunesse en face de la maturité ; l'audace, le goût du risque, en face de la prudence. Les rapports ainsi créés entre eux par sept années d'amitié et d'association professionnelle avaient pris un caractère indélébile. (I, 1063).

Gide était sans doute aussi un «initiateur», quoique dans un autre domaine que le docteur Philip. (Léon Pierre-Quint emploie justement ce mot-là en

parlant de l'écrivain.⁴⁵) Comme Antoine, RMG a vécu — d'une manière intermittente du moins — dans «l'intimité quotidienne» de son aîné admiré. Cela ressort entre autres de l'endroit suivant de son *Journal*, de décembre 1921 :

Tout ce mois de décembre, Gide, qui était à Paris, à l'hôtel Lutetia, est venu quotidiennement prendre un ou deux repas à la maison. Intimité précieuse, qui ne cesse de m'enrichir. Je fais, en ce moment, un grand progrès de *fond*. C'est ma valeur personnelle qui s'accroît. J'en ai la preuve lorsque je relis une note, une page de journal, une lettre, écrite il y a deux ou trois ans. Les étapes de ma formation ont été jusqu'ici :

[...] 4^o Maintenant, l'amitié exceptionnelle de Gide, qui me fait franchir de nouvelles étapes, qui me fait vivre dans la familiarité quotidienne d'un des esprits les plus lumineux de ce temps, qui donne, à ma vision des choses, une *qualité* qu'elle n'avait pas.⁴⁶

RMG, par la suite, comme Antoine, n'a «pas cessé de rester en relations avec son maître», comme on le sait. Le mot «maître», cependant, est peut-être sujet à quelque caution ici, bien que la citation ci-dessus semble plutôt légitimer l'emploi de ce terme-là. Mais l'auteur des *Thibault*, à la différence d'Antoine, n'aimait pas être considéré comme un élève ou disciple de son ami aîné (du moins à partir d'une certaine époque de sa vie). Cela ressort, par exemple, de la note suivante, datée de décembre 1934, de son cousin Maurice Martin du Gard : «A toutes les heures revient le nom de Gide. Il prétend qu'il ne lui doit rien. Quelle plaisanterie ! C'est Gide qui l'a "classé", lui donnant le sens de la qualité littéraire et peu à peu l'importance à ses propres yeux.»⁴⁷ D'après Jean Schlumberger, «Gide n'est nullement le *maître* de Roger Martin du Gard, mais il est son *stimulateur*.»⁴⁸

Ce qui est dit, dans la citation du roman, de l'opposition entre la jeunesse d'Antoine et la maturité de Philip, pourrait s'appliquer aux relations entre RMG et André Gide, mais dans l'ordre inverse, Gide ayant été animé par «l'audace» et «le goût du risque», dans la vie, tandis que RMG préférerait plutôt la prudence.

Malgré le démenti de l'auteur des *Thibault*, cité ci-dessus, on a l'impression que les «années d'amitié et d'association professionnelle», dans son cas, ont également donné «un caractère indélébile» à ses rapports avec Gide. Comme dans le cas des personnages du roman, l'amitié des deux écrivains (du moins sous forme d'une véritable intimité) datait d'à peu près sept ans au moment de la composition de *La Consultation* (paru en avril 1928), si l'on compte la véritable intimité à partir de la «consultation» de Clermont au mois de décembre 1920.

Voici comment RMG caractérise en outre les relations entre les deux médecins :

Dès qu'Antoine se trouvait auprès de Philip, insensiblement, sa personnalité se modifiait, subissait comme une diminution de volume : l'être indépendant et complet qu'il était l'instant d'avant retombait automatiquement en tutelle. Et cela, sans déplaisir. (I, 1063). On a l'impression que RMG y a décrit sa propre réaction en face de Gide. Ce-

la semble du moins ressortir de l'endroit suivant, daté de mars 1932, du journal de la Petite Dame :

Hélène [Martin du Gard] déclare tout net qu'elle ne voyagera jamais avec Bypeed, parce qu'il est beaucoup trop tyrannique. Il proteste. Martin dit : «Oui, abominablement tyrannique, moi j'abdique, complètement, quand je suis avec lui, parce que je trouve que la tyrannie est largement compensée par le plaisir ; du reste moi-même je suis tyrannique [...]»⁴⁹

Le comportement d'Antoine envers Philip ne change guère à cet égard' comme l'indiquent les deux citations suivantes du roman, dont l'une est tirée de *L'Été 1914* et l'autre de *l'Épilogue* :

Antoine se taisait. En présence de son maître, il retombait automatiquement en tutelle. (II, 598).

En présence de Philip, il perdait toujours de son assurance, et redevenait automatiquement le jeune interne que le maître avait longtemps intimidé. (II, 896).

RMG, au début de ses relations avec Gide, semble avoir été pareillement intimidé par son aîné. Ainsi, dans une de ses lettres à Jacques Copeau de l'année 1914, trouve-t-on la phrase : «Le grand Gide m'intimide toujours un peu.»⁵⁰

A la différence des relations entre Antoine et Philip, l'abdication de RMG semble parfois avoir été à la base de certaines tensions entre celui-ci et André Gide. D'après le témoignage de la Petite Dame, ce désaccord semble avoir été particulièrement sensible en 1932. Elle note dans son journal, à la date du 28 août de cette année :

Réflexion : par gentillesse et grande amitié, Martin du Gard a pris l'habitude de se laisser manœuvrer par Gide, dans toutes les questions matérielles ; son indépendance fait du refoulement et sort en boutades excessives qui ne visent pas exactement ce qu'elles atteignent.⁵¹

Le 25 septembre 1932, le comportement de RMG fut le sujet d'une conversation entre Gide et la Petite Dame. Gide y cite la phrase suivante de son ami : «Parbleu, [...] je vous cède toujours», phrase qui est commentée ainsi par la Petite Dame : «J'explique à Bypeed ce que j'ai du reste dit à Martin, et déjà noté, je crois, à savoir que justement Martin céda beaucoup trop, qu'il faisait du refoulement et que son irritation faussait un peu son jugement.»⁵²

L'auteur des *Thibault* écrit encore à propos des rapports entre Antoine et Philip :

L'affection qu'il portait au Patron se trouvait encore fortifiée par les satisfactions de son amour-propre : la valeur incontestée du professeur, la réputation qu'il avait de se montrer difficile en hommes, donnaient du prix à son attachement pour Antoine. (I, 1063-4).

Chez RMG on trouve des sentiments analogues quant à ses rapports avec Gide. L'«appréciation de Gide»⁵³, auquel il doit «le premier encouragement efficace»⁵⁴ de sa carrière littéraire, le «paye de bien des inquiétudes».⁵⁵ L'«estime» de Gide est son «meilleur gain de l'année 1913, celui qui [lui] donne assurance et équilibre».⁵⁶ Plus tard, en 1922, lorsqu'il s'est attelé au

long et ardu travail de l'élaboration des *Thibault*, l'attitude de RMG envers son aîné prestigieux n'a guère changé, comme l'indique l'extrait suivant d'une de ses lettres à Gide de cette année :

Cher grand Ami, J'ai beaucoup pensé à vous ces quinze derniers jours. Je me raccrochais à votre amitié comme à une preuve, j'y cherchais un peu de confiance en moi. [...] Je ne doute pas de votre amitié très particulière ; je ne cherche pas à me l'expliquer, j'en profite intensément ; et quand j'ai fait ainsi le petit tour de moi-même, c'est à cette amitié que je me raccroche, avec un « Pourtant, Gide m'aime bien », qui est le plus puissant des réconforts. ⁵⁷

D'après une note de la Petite Dame, du 12 août 1929, RMG, à cette date encore, fut émerveillé du fait que Gide l'ait choisi comme ami. Cela ressort des lignes suivantes :

— Oui, dit Martin, je veux bien qu'une certaine curiosité nous soit commune, mais je continue à penser que notre amitié fera l'étonnement des générations futures et, même aujourd'hui, doit surprendre plus d'un. Comment, pensera-t-on, il y avait tel et tel écrivain ! et c'est avec Martin du Gard qu'il s'est lié !

— Allons, dit Gide, ne faites pas le modeste, au contraire, on comprendra que tant qu'à différer de moi, il me fallait bien Martin du Gard. Je suis très fier de notre amitié, elle nous augmente, elle ne peut que nous apporter de la considération, à moi aussi bien qu'à vous [...]. ⁵⁸

Le 2 mars 1931, par le truchement d'une citation de Victor Hugo, RMG exprime encore à Gide sa gratitude pour l'amitié de celui-ci en consignait, entre autres, cette phrase : « L'amitié d'un homme tel que vous donne en même temps l'estime de soi-même. » ⁵⁹

Après la description des rapports entre Antoine et Philip, RMG, dans le chapitre en question de *La Consultation*, caractérise les rapports entre le vieux praticien et le reste de son entourage.

« Tout » de l'aspect extérieur de Philip semble « fait pour déplaire, pour irriter », ainsi « le négligé de sa tenue » et « son physique » quelque peu rébarbatif (I, 1065). L'écrivain ajoute : « Mais, si défavorable que fût le premier abord, il n'éloignait de Philip que les nouveaux venus ou les médiocres » (I, 1065), remarque qui fait penser à la description que RMG a laissée de sa première rencontre de Gide en 1913, où sa première impression était également plutôt défavorable à cause du négligé de la tenue de l'autre et de son comportement bizarre (cf. II, 1360-2).

Antoine, qui connaît bien la vraie valeur de Philip, sait que « nul praticien n'[est] plus en faveur auprès de ses malades, nul maître plus estimé de ses confrères ni recherché avec plus de ferveur par les élèves, ni davantage respecté par la jeunesse intransigeante des hôpitaux » (I, 1065). Ce qui y est dit de l'estime et du respect dont jouit Philip auprès de ses confrères et de ses élèves peut très bien être appliqué à André Gide, auquel plusieurs confrères (dont RMG), justement en 1928, l'année de la parution de *La Consultation*, avaient

dédié un volume d'articles dans la collection «Les Contemporains» des Éditions du Capitole. Gide a évidemment eu des lecteurs et des disciples fervents parmi la jeunesse de toute une époque, dont RMG lui-même, qui, «jeune homme», avait «recopié combien de pages des *Nourritures*»⁶⁰, livre qui, encore en 1915, pour lui-même et «beaucoup d'entre nous», d'après ses dires, était «une sorte de bréviaire».⁶¹ D'après la même lettre de RMG d'octobre 1915, «c'est à lui [Gide] que ces milliers de jeunes gens doivent de s'être découverts eux-mêmes».⁶² Rien de surprenant que les jeunes gens ainsi influencés par Gide lui aient ensuite voué une admiration fervente. Le mot «ferveur», employé par RMG, n'est-il pas d'ailleurs un terme cher à Gide, une espèce de mot-clé de la pensée de celui-ci ?

RMG remarque en outre de Philip : «Ses plus féroces boutades s'attaquaient à la vie, à la bêtise humaine ; elles ne blessaient que les sots» (I, 1065). Quelques lignes plus loin, l'auteur des *Thibault* parle encore de l'«esprit mordant» de Philip «qui lui valait la rancune des imbéciles» (I, 1065). Il paraît également possible d'appliquer ce trait du personnage à André Gide, dont Francis Jammes écrit en 1904, dans une lettre à celui-ci :

«On n'aime pas, en général, le caractère de Gide». Te dirai-je que, de la part de gens qui ne te connaissent que peu, ce jugement n'a rien qui doive surprendre ? Tu as quelquefois des phrases si dures — même avec tes amis les meilleurs, même avec moi — que, pour qui ne te sait pas un saint, tu peux représenter le Diable. Tu peux parfois blesser si terriblement que l'on n'oublie point tes coups.⁶³

L'auteur des *Thibault* écrit encore de Philip :

Il suffisait de l'avoir vu dans l'exercice de sa profession pour sentir, non seulement le rayonnement d'une intelligence sans petitesse et sans réel dédain, mais la chaleur d'une sensibilité que le spectacle quotidien malmenait douloureusement : on s'apercevait alors que l'âpreté de sa verve n'était qu'une réaction courageuse contre la mélancolie, l'envers d'une pitié sans illusions... (I, 1065).

D'après une note déjà citée de son *Journal*, de décembre 1921, RMG a considéré Gide alors comme l'«un des esprits les plus lumineux de ce temps».⁶⁴ Le 8 juillet 1923, dans une lettre ouverte aux *Nouvelles littéraires*, dirigées par son cousin Maurice Martin du Gard, l'auteur des *Thibault* se déclare un ami de Gide, qu'il appelle «un noble esprit» et «l'une des plus vives lumières de ce temps»⁶⁵, appréciation qui s'accorde assez bien avec le portrait du professeur Philip. Dans son article du volume sur Gide des Éditions du Capitole de 1928, RMG écrit entre autres de son ami accusé «d'exercer une influence pernicieuse sur son temps et spécialement sur la jeunesse que son art aurait envoûtée»⁶⁶ :

Ici, je dois faire effort pour oublier mon expérience personnelle et combien son affection peut être utile et vivifiante. Qu'il me suffise de parler des autres. Il m'a été donné maintes et maintes fois de constater le rayonnement salutaire d'André Gide, non seulement sur ses familiers, ce qui déjà serait probant, mais sur tant d'amis inconnus qui l'assaillent

de lettres, de visites, qui lui confessent leurs débats de conscience, qui lui demandent aide et conseil, sur tous ces êtres inquiets, si différents de pays, d'âge, de formation religieuse, de goûts, d'orientation, qui ne viennent presque jamais en vain quêter son appui moral. La variété même de cette clientèle suffirait à marquer combien peu Gide a souci d'imposer une éthique commune à ceux qui recherchent son amitié.⁶⁷

Ce qui y est dit de l'« affection » et du « rayonnement » de Gide, de sa bonté et de sa générosité envers sa « clientèle » bigarrée correspond, comme on le voit, assez bien au caractère du docteur Philip et à l'attitude dont il fait preuve « dans l'exercice de sa profession ».

Le professeur Philip fait sa réapparition dans *L'Été 1914*, où il discute avec Antoine et quelques autres sur les événements politiques. On y relève l'endroit suivant :

— Le patron reste toujours sceptique, plaisanta Antoine, en enveloppant son maître d'un regard un peu complice, et tout chargé de respectueuse affection.

Philip se tourna vers lui, et plissa finement les yeux :

— Mon ami, dit-il, j'avoue — et sans doute est-ce un grave symptôme de déliquescence sénile — que j'ai de plus en plus de peine à me faire une opinion... Je ne crois pas avoir jamais entendu prouver quoi que ce soit dont le contraire n'aurait pu être prouvé par d'autres, avec la même force d'évidence. C'est peut-être ça que vous appelez mon scepticisme ?... (II, 350).

Le regard « complice » d'Antoine et le plissement des yeux de Philip font penser à ce qui a été dit dans *La Consultation* de la connivence secrète entre les deux personnages. On a l'impression qu'Antoine, ici encore, représente RMG, et le professeur Philip, André Gide. Il est vrai que *L'Été 1914* a été écrit au cours des années 1934-1936, donc pendant la période de l'engagement communiste de Gide. Mais il paraît que cet engagement n'a jamais vraiment triomphé du penchant enraciné de Gide au doute et au scepticisme. Ainsi RMG note-t-il, non sans quelque satisfaction, en avril 1934, que son ami, « en fait, [...] est moins assuré dans son communisme qu'on ne le croit » et que son sens critique reste trop aiguë, trop vivace sa répugnance native à tout dogmatisme, trop invétéré son goût de se tenir en équilibre instable, soumis au balancement de plusieurs attractions contradictoires, pour qu'il puisse vivre à l'aise dans un climat de certitude, d'intransigence et de foi.. (II, 1404).

L'écrivain ajoute le commentaire suivant, dont la justesse sera prouvée par la rupture subséquente de Gide avec le communisme : « Quelle imprudence d'attacher tant de prix à l'affiliation d'un esprit aussi naturellement inapte à la conviction [...] ! » (II, 1404). Il se peut donc que les signes de connivence échangés par Antoine et Philip fassent allusion à la connaissance secrète que RMG avait déjà à cette époque des doutes et du scepticisme de Gide envers l'idéologie communiste. Il faut dire, cependant, que le professeur Philip, véritable sage du scepticisme, est très loin de tout engagement idéologique. A cet égard, il représente encore un Gide idéal selon RMG, réunissant les meilleures qualités morales du modèle réel.

Lorsque Antoine, «grand gazé» (II, 885) inguérissable, dans l'*Épilogue*, va voir Philip pour le consulter, il trouve celui-ci bien «vieilli» (II, 884), «mais les gestes, le regard, le sourire, gardaient une vivacité, une jeunesse, voire une espièglerie déconcertantes, presque déplacées dans ce visage de vieil homme» (II, 884).

L'*Épilogue* a été composé dans les années 1938-1939. Gide approchait alors l'âge de soixante-dix ans. Francis Jammes, dans son *Antigyde*, qui est de 1931, a doté Élie de Nacre, sosie caricatural de Gide, d'«yeux très vifs d'anguille», «d'une brillante vivacité sous les lunettes»⁶⁸, ce qui rappelle le regard de Philip. Alfred Fabre-Luce, se souvenant des décades de Pontigny, écrit de Gide : «Quand il se taisait, son œil malicieux semblait suivre plusieurs comédies sans cesser d'être attentif au progrès des idées. Il régnait sans le chercher, par la seule force de son intelligence et sa persistante jeunesse.»⁶⁹ La citation, par la description de la qualité du regard aussi bien que par la remarque concernant la «persistante jeunesse» de Gide, ne fait-elle pas penser au portrait du vieux professeur Philip ? Maurice Sachs écrit de Gide, dans un texte daté de 1936 : «Il donne l'impression d'un homme qui, à soixante-sept ans, est plus jeune d'âme [...] qu'il n'était à vingt ans»⁷⁰, constatation qui s'accorde également assez bien avec le portrait de Philip.

Le professeur Philip, pendant la guerre, exerce des fonctions à moitié civiles, à moitié militaires. Il avait été nommé, dès la fin de 1914, à la tête d'une commission chargée d'améliorer les services sanitaires de l'armée, et, depuis cette date, il s'était donné pour tâche de lutter contre les vices d'une organisation qui lui était apparue scandaleusement déficiente. Sa notoriété dans le monde médical lui assurait une exceptionnelle indépendance. Il s'était attaqué aux règlements officiels ; il avait dénoncé les abus, alerté les pouvoirs ; et les heureuses mais tardives réformes accomplies en ces trois dernières années étaient dues, pour une grande part, à ses courageuses et tenaces campagnes. (II, 884).

Philip, par la suite, donne des exemples des abus et des vices d'organisation qu'il avait à combattre au cours de son activité (cf. II, 893-5). RMG s'y est évidemment en partie inspiré du cas de son beau-frère Henry Foucault, qui, en 1915, avec «un éclat d'obus dans le crâne», «a été envoyé à Bordeaux (d'Arras) par erreur d'affectation (!)» ou par «erreur de diagnostic»⁷¹, comme l'auteur des *Thibault* l'écrit à un autre correspondant.

L'allusion en question (cf. en particulier II, 895) est en effet assez nette. Mais malgré cela, il paraît possible d'interpréter le passage cité ci-dessus encore d'une autre manière, à savoir comme une allusion à la «campagne»⁷² que Gide, «au retour du Congo», non sans «courage», avait entreprise pour «dénoncer»⁷³ «certains scandaleux abus»⁷⁴ «coloniaux»⁷⁵ qu'il avait «découverts là-bas» (II, 1395).

André Gide, dans son article de la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927 intitulé «La Détresse de notre Afrique Équatoriale», dénonce entre autres le fait

qu'une des sociétés concessionnaires du Congo, qui se livrent à une « exploitation éhontée »⁷⁶ du pays, n'a « rien fait pour améliorer le sort des indigènes » : « ni route, ni école, ni hôpital ; pas la moindre organisation sanitaire ».⁷⁷ Une autre compagnie concessionnaire, selon lui, a négligé de même d'une manière scandaleuse ses obligations « au sujet des mesures d'hygiène, de prophylaxie, des campements de récolteurs » de caoutchouc.⁷⁸ En plus, Gide parle de « l'inquiétante mortalité parmi les indigènes réquisitionnés »⁷⁹ pour la construction de quelque chemin de fer. — On voit : ces abus dénoncés par l'écrivain ne sont pas tellement éloignés des préoccupations du docteur Philip, qui, par ailleurs, parle d'« hôpitaux bondés » « où l'on manquait de tout », même « d'antiseptiques, de compresses » (II, 894) et qui dénonce la haute mortalité parmi les blessés transportés dans des conditions sanitaires impossibles (parfois même dans « des wagons à bestiaux » [II, 893]).

Gide écrit que « les commissions d'enquête, au Congo, confirmèrent par la suite tout ce [qu'il avait] signalé ».⁸⁰ Dans une lettre à RMG datée du 4 juillet 1937, il mentionne qu'il fait partie « de la Commission d'enquête dans les Colonies »⁸¹, autre détail qui permet un certain rapprochement avec le cas du professeur Philip, qui, lui, préside une commission d'enquête.

Gide aussi, à l'époque de l'affaire du Congo, était un homme d'une « notoriété » marquée, quoique dans un autre domaine que Philip. Et on peut dire également que sa position lui donnait « une exceptionnelle indépendance » dans l'affaire. Gide, comme Philip, avait « alerté les pouvoirs », faisant preuve de courage et de ténacité.

Le professeur Philip raconte à Antoine que, grâce aux relations mondaines de Mme de Battaincourt, il a « pu voir le ministre lui-même, tout à loisir, débiter [ses] dossiers, — et tout ce [qu'il avait] sur le cœur... Une visite qui a duré près de deux heures... » (II, 895). Gide, de même, a été reçu en audience par un ministre lors de l'affaire du Congo, à savoir « M. Léon Perrier, ministre des Colonies », auquel l'écrivain, à son retour du Congo, a remis le « rapport » qu'il avait composé pour lui. Gide dit avoir remporté « l'impression la plus reconfortante de l'entretien que [ce ministre lui] permit d'avoir avec lui ».⁸² Chez Philip, qui qualifie sa « visite » chez le ministre en question de « décisive » (II, 895), on peut supposer des sentiments plus ou moins analogues.

Selon Paul Archambault, l'« intervention de Gide [dans l'affaire du Congo] ne fut pas sans mérite, elle ne fut pas non plus sans efficacité ».⁸³ Ce jugement est confirmé par une lettre de Poincaré à André Gide, de juillet 1929, dans laquelle le politicien « exprime [...] son estime pour l'attitude de Gide dans son livre du Congo qui, dit-il, n'a pas été sans influencer les décisions de la Chambre à propos des choses coloniales ».⁸⁴ A cet égard encore, on peut donc voir une certaine similitude entre l'action de Gide et celle du docteur Philip.

Antoine, mortellement gazé, va voir le professeur Philip pour le consulter sur son état. On a l'impression que la description de la visite d'Antoine contient encore des allusions aux rapports entre Gide et RMG, que la consultation médicale est aussi en bonne partie une « consultation littéraire ». Le terme et la chose n'ont rien de surprenant dans le cas de RMG, dont on connaît la prédilection pour la médecine et qui, dans une lettre du 18 janvier 1918 à Pierre Margaritis, emploie justement le mot « consultation » dans ce sens-là.⁸⁵ Gide, invité à Clermont par RMG désireux d'avoir son avis sur le début des *Thibault*, répond qu'il se « réjouit » immensément à la pensée de cette visite consultative.⁸⁶ RMG écrit à Gide à propos de cette première consultation à Clermont qu'il voudrait lui lire le manuscrit du premier livre des *Thibault*, après quoi il lui ferait « le récit du livre dans sa totalité ». Il ajoute : « A ce moment-là je serai aphone pour plusieurs semaines. »⁸⁷ Antoine, lorsqu'il consulte Philip, souffre également d'« aphonie » (II, 887), quoique pour une autre raison.

Dans une lettre du 21 décembre 1920, écrite immédiatement après la visite de Gide à Clermont, RMG remercie celui-ci de son « attentive, encourageante sympathie ».⁸⁸ Dans une brève missive datée du 7 mai 1921, après une autre « consultation littéraire » portant sur le début du *Pénitencier*, l'auteur des *Thibault* écrit à Gide : « Me voilà redressé, encore une fois. Si je parviens un jour au bout de cette interminable entreprise, c'est à ces gorgées de cordial que je le devrai. — Merci. »⁸⁹

Ce n'est pas le seul cas où RMG, découragé ou doutant de lui-même, ait été redressé par l'encouragement amical de Gide. On a déjà cité l'endroit de l'article de RMG sur l'influence de Gide, où l'auteur des *Thibault* parle de l'« affection » « utile et vivifiante » de son ami et de son « rayonnement salutaire ». Cette influence de Gide s'est par exemple manifestée en 1927, lorsque RMG passait par une crise qui lui fit écrire des lettres « bien découragées » à la Petite Dame. Gide est alors « très content » de pouvoir apprendre à celle-ci que leur ami commun « est tout à fait remonté ». Il ajoute en guise d'explication : « Il m'a lu ses dernières choses. J'ai été, en somme, très épaté et je crois que j'ai pu l'en convaincre. »⁹⁰ RMG, plein d'émerveillement et de reconnaissance, dans une note de son *Journal* datée du 2 avril 1927, parle à ce propos de la « merveilleuse influence de Gide », dont la visite a été « comme un coup de baguette magique » « dans [ses] ténèbres », lui inspirant de la « joie » et « un violent entrain de continuer »⁹¹ la rédaction des *Thibault*.

En 1932, concernant la composition de *Vieille France*, on peut constater le même effet encourageant de l'influence de Gide sur RMG. L'auteur des *Thibault* note dans son *Journal*, à la date du 11 juillet 1932, à propos d'une visite de Gide :

Nous avons passé la journée ensemble. Je lui ai lu mon brouillon de *Vieille France*, et il a eu l'air d'aimer ça.

C'a été pour moi un immense encouragement. Et, après son départ, je me suis mis d'arrache-pied au travail. ⁹²

Pendant les années 1933-1934, RMG, essayant de greffer une nouvelle fin sur le tronc des *Thibault*, passe par une crise particulièrement grave et pénible. Il s'en ouvre à ses intimes, en particulier à Gide, qui tâche de l'encourager de son mieux. Il semble possible d'établir des rapports entre cette crise de l'écrivain et la situation d'Antoine lors de sa visite chez Philip.

Dans une lettre du 16 août 1933, André Gide apprend à Dorothy Bussy : « Roger m'écrit longuement ses vains efforts pour regonfler de vie ses personnages des *Thibault*. Il s'obstine, lutte, agonise » ⁹³ — tout comme Antoine Thibault mortellement gazé. Gide y résume le contenu d'une lettre que RMG lui a écrite le 12 août. L'auteur des *Thibault* y parle de son désespoir et de la tentation d'abandonner la lutte. Mais il persévère tout de même, chose qu'il explique ainsi à Gide : « Ce serait la première fois de ma vie que j'accepterais, dans une lutte avec moi-même et avec le travail, cette sorte de capitulation. J'en resterais à jamais blessé, et peut-être à jamais infirme » ⁹⁴, remarque qui permet d'établir une autre relation avec le cas d'Antoine gazé, qui dit à Philip qu'il est « très probablement handicapé pour le reste du parcours » (II, 885). Philip s'informe des « traitements » (II, 890) qu'Antoine a employés contre son mal, sur quoi ce dernier répond « avec lassitude » : « Tous ! Nous avons tout essayé... » (II, 890). RMG, essayant de réanimer les personnages des *Thibault* tel un sauveteur « accroupi sur des corps de noyés » « par des tractions patientes, obstinées, inefficaces, désespérées » ⁹⁵, pouvait bien dire la même chose de ses efforts tenaces. Le 3 octobre 1933, RMG écrit encore à Gide, à propos des difficultés que lui cause la composition de *L'Été 1914* : « Je suis écrasé par mon sujet, et j'étouffe littéralement » ⁹⁶, remarque qui s'accorde également assez bien avec le cas d'Antoine gazé.

Le 29 novembre 1934, Dorothy Bussy écrit à Gide : « Nous avons eu la visite de Roger la semaine passée. [...] Il avait l'air assez déprimé par *Les Thibault*, il dit qu'il ne fait aucun progrès et ne prend aucun plaisir à son travail. » ⁹⁷ A cette date, la crise n'était donc pas encore complètement passée (bien que RMG ait écrit le 15 septembre de la même année à Gide qu'il apercevait « très loin la lueur au fond du tunnel » ⁹⁸). Antoine, déprimé par ses vains efforts de rétablir sa santé, connaît un découragement semblable à celui de son créateur. Cela ressort des lignes suivantes :

« Je fais vraiment tout ce qu'on peut faire, Patron », murmura-t-il, d'une voix lasse. « Tout ! J'essaie avec persévérance tous les traitements connus. Je m'observe cliniquement comme s'il s'agissait d'un de mes malades ; depuis le premier jour, je prends des notes quotidiennes ! Je multiplie les analyses, les radios ; je vis penché sur moi-même

pour ne pas faire une imprudence, pour ne pas laisser échapper une occasion de soin...» Il soupira : «Tout de même, il y a des jours où il est difficile de résister au découragement !»

«Non ! Puisque vous constatez des progrès !»

«Mais c'est que je ne suis pas sûr du tout de constater des progrès !» fit Antoine. (II, 892).

On y trouve donc le même doute accablant quant aux progrès accomplis par les pénibles efforts fournis. Et la remarque d'Antoine concernant les «notes quotidiennes» prises par lui peut encore faire penser aux efforts analogues de l'écrivain, s'acharnant à agencer la trame complexe de *L'Été 1914*.

Le visage de Philip, dans la scène en question, demeure «paisible» et «confiant». Il hausse «gaiement les épaules» et lance «de sa voix de fausset, verveuse et ironique : "Voulez-vous lire jusque dans le fond de ma pensée, mon cher ? Eh bien, je me dis qu'il est très heureux que les progrès soient aussi lents !..."» (II, 892), constatation paradoxale qu'il explique ensuite par la remarque que de cette façon Antoine sera «à l'abri ; condamné pour des mois encore à vivre au bon soleil du Midi, à quinze cents kilomètres du front !» (II, 892). Or, RMG, pendant une bonne partie de la crise de *L'Été 1914*, habitait également dans le Midi, dans son appartement du boulevard de Cimiez à Nice, où il s'était installé avec sa femme dès le 1^{er} mars 1934, installation merveilleuse dont il se dit «ravi» dans une lettre à Gide du 13 mars de la même année.⁹⁹ Dans une autre lettre à ce dernier, du 12 octobre 1935, l'auteur des *Tbibault* parle de son «Nice d'été, dont [il] raffole, et qui [l']entretient en si bonne forme». ¹⁰⁰ Un mois auparavant, Gide lui avait écrit : «Mais l'atmosphère de Cuverville est terriblement déprimante et je vous envie d'être à Nice !» ¹⁰¹ La remarque de Philip concernant la résidence méditerranéenne d'Antoine (dans sa clinique à Grasse, près de Nice) pourrait donc très bien refléter les sentiments de Gide, d'autant plus que la «voix de fausset, verveuse et ironique» du vieux praticien ressemble fort à celle de Gide.

Philip termine la consultation en se levant «allégrement» et en invitant Antoine à le suivre «à table» (II, 893). Voici la suite du texte : «"Il a raison", se dit Antoine, gagné par la bonne humeur persuasive de son vieil ami. "Le fond est solide, malgré tout..."» (II, 893).

Gide, à l'époque de *L'Été 1914*, était bien un «vieil ami» de RMG. Et «le fond», ne serait-il pas justement le fond de cette partie des *Tbibault* ? Ce ne serait pas la première fois que les deux écrivains auraient discuté sur le fond et la forme (cf. par exemple II, 1368). RMG, en particulier, affectionnait beaucoup cette distinction. On en trouve des traces dans *Les Tbibault* mêmes, où il est dit d'Antoine, à propos d'une lettre de Jacques : «Forme et fond le déconcertaient également» (I, 679) et où Jacques dit d'un de ses écrits de jeunesse : «D'abord la forme est détestable ! [...] — Et même le fond ! [...]

c'est encore bien trop conventionnel, fabriqué...» (I, 949-50).

La «bonne humeur persuasive» de Philip se manifeste encore ailleurs dans la description de la consultation, ainsi à l'endroit suivant :

[Antoine] balbutia :

«Vous ne vous attendiez pas à me trouver si...»

«Au contraire !» interrompit Philip en riant. «Je ne m'attendais pas, d'après votre dernière lettre, à vous trouver en si bonne voie !» Et, coupant court, il ajouta : «Maintenant, j'aimerais écouter un peu ce qui se passe à l'intérieur...» (II, 891).

La lettre d'Antoine, serait-ce une allusion aux missives assez découragées que RMG envoya à ses amis, et en particulier à Gide, pendant la crise de *L'Été 1914* ? La constatation de Philip que l'autre se trouve «en si bonne voie» pourrait très bien s'appliquer aux progrès faits par RMG dans la composition de son livre. Et la remarque finale du vieux praticien, serait-ce peut-être une invite à lui lire le manuscrit pour qu'il puisse «l'ausculter», c'est-à-dire juger de sa valeur ? On pourrait être tenté de le croire.

Philip «sourit d'un air confiant» en remarquant qu'Antoine a «la chance de n'avoir aucun antécédent pathologique du côté respiratoire» (II, 888). L'attitude encourageante et optimiste du vieux médecin fait penser à ce que RMG a dit de l'influence salutaire d'André Gide, qui lui écrivit par exemple le 10 février 1934, donc pendant la crise de *L'Été 1914* : «Je crois que vous vous défiez trop de vos forces, de votre mémoire surtout – et que vous êtes beaucoup plus costaud que vous ne croyez. Je ne vous ai, jusqu'à présent, jamais surpris en défaillance.»¹⁰² Y a-t-il une manière plus gentille et plus efficace d'encourager un ami ?

Dans *La Consultation*, Antoine, à un moment donné, regarde le professeur Philip qui parle avec le docteur Thérivier, chose qui est décrite ainsi : «La fenêtre de l'escalier les éclairait à plein, et Antoine, resté en arrière, s'amusait à observer le Patron, avec cet intérêt qu'il éprouvait parfois à regarder soudain d'un œil neuf les gens qu'il connaissait le mieux.» (I, 1064). D'après l'analyse précédente, on est tenté d'y voir un indice de la part de l'auteur des *Thibault*, pour qui André Gide, à cette époque, faisait sans doute partie des «gens qu'il connaissait le mieux». L'«œil neuf» dont Antoine regarde Philip exprimerait alors le fait qu'il s'agit d'un portrait transposé de Gide. La mention de la lumière qui éclaire le personnage «à plein» peut être considérée comme un indice de la nature lumineuse et idéale de ce portrait, qui, comme on l'a déjà constaté, présente le meilleur Gide, la quintessence de l'homme et de l'ami.

Meldorf, février 1983.

1. *La Médecine dans «Les Thibault»* de Roger Martin du Gard, Paris, 1946, p. 16.

2. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (CAG 6), p. 117.

3. Gide-Martin du Gard, *Correspon-*

dance, Paris, 1968, t. I, p. 464.

4. Le présent article fait partie d'une étude plus étendue.

5. Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, 1977, p. 287.

6. Les citations des œuvres de RMG seront faites ici d'après les deux volumes de l'édition des *Œuvres complètes* dans la «Bibliothèque de la Pléiade», marqués I et II.

7. Cf. Robert Levesque, *Lettre à Gide & autres écrits*, Lyon, 1982, p. X ; Maurice Martin du Gard, *Les Mémoires*, t. II, Paris, 1960, p. 270.

8. Francis Jammes, *L'Antigyste ou Elie de Nacre*, Paris, 1932, p. 193.

9. Cité dans Claude Martin, *La Maturation d'André Gide*, Paris, 1977, p. 129.

10. Cf. Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 870, 982-3, 996, 1059, 1142-3 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (CAG 5), pp. 89, 247, 254-5, 258, 261, 267 ; Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, pp. 156, 326, 327, 396-7, 410, 477-8, 521, 535, 541.

11. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 461.

12. *Ibid.*, p. 417.

13. Cité dans Anne Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris, 1964, p. 391.

14. Cf. en outre à cet égard : *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I (CAG 4), pp. 351, 381 ; t. II, pp. 298, 488 ; t. III, p. 89.

15. Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 73 ; t. II, pp. 144, 270.

16. *Ibid.*, t. I, p. 163. Cf. de même t. II, p. 405.

17. Cf. Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 837, 1029-30 ; Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, pp. 421-3, 437-46, 519 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 109, 131, 189, 213-4, 222.

18. Gide, *Théâtre*, Paris, 1969, p. 295.

19. Gide, *Corydon*, Paris, 1977, p. 28.

20. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 333.

21. Gide, *Romans, récits et soties*,

œuvres lyriques, Paris, 1975, p. 1097.

22. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 168.

23. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 336-7.

24. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 439.

25. Jean Schlumberger, «Morceaux choisis», *La NRF*, 100, 1922, p. 43.

26. Cité dans A. Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins...*, p. 275.

27. Fr. Jammes, *L'Antigyste...*, p. 73.

28. Cité dans Claude Sicard, «Le Journal de Roger Martin du Gard», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, sept.-déc. 1982, p. 845.

29. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. II, Paris, 1980, p. 229.

30. Cité dans Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 524.

31. *Ibid.*, t. I, p. 189.

32. Gide-Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. III (CAG 11), p. 610.

33. *Ibid.*, p. 611.

34. *Ibid.*, p. 611.

35. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 709.

36. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 272.

37. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1098.

38. Gide-Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. II (CAG 10), p. 522.

39. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 385.

40. Gide, *Les Nourritures terrestres*, éd. Claude Martin, Paris, 1971, p. 94. V. en outre la note 4 en bas de cette page.

41. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 425.

42. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. II, p. 213.

43. Cf. de même à cet égard : Maurice Lime, *Gide, tel je l'ai connu*, Paris, 1952, p. 43. Plus tard, lors de «l'embarquée de Gide vers le communisme», RMG referra le même reproche à son ami.

44. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 556.

45. Cf. Léon Pierre-Quint, *André Gide*, Paris, 1952, p. 45.

46. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, pp. 660-1.
47. Maurice Martin du Gard, *Les Mémoires*, t. III, Paris, 1978, pp. 155-6.
48. Cité dans René Garguilo, *La Genèse des «Tbibault» de Roger Martin du Gard*, Lille, 1974, p. 103.
49. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 233.
50. Jacques Copeau - Roger Martin du Gard, *Correspondance*, Paris, 1972, t. I, p. 137.
51. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 248.
52. *Ibid.*, pp. 250-1.
53. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. I, p. 309.
54. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 133.
55. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. I, p. 309.
56. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 126.
57. *Ibid.*, pp. 189-90.
58. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 38.
59. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 448.
60. *Ibid.*, p. 129.
61. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. II, p. 78.
62. *Ibid.*
63. Francis Jammes - André Gide, *Correspondance*, Paris, 1948, p. 216.
64. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 661.
65. *Ibid.*, p. 665.
66. Martin du Gard, «Son influence», *André Gide*, Paris, 1928, p. 130.
67. *Ibid.*
68. Fr. Jammes, *L'Antigyde...*, pp. 21 et 193.
69. Cité dans A. Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins...*, p. 173.
70. Cité par Claude Martin dans son introduction aux *Nourritures terrestres*, pp. 29-30.
71. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. II, pp. 74 et 76.
72. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 254-5, 302.
73. Gide, *Journal 1939-1949 - Souvenirs*, Paris, 1972, p. 281.
74. Gide-Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. II, p. 51.
75. Gide, *Journal 1939-1949...*, p. 281.
76. *Ibid.*, p. 1030.
77. *Ibid.*, p. 1035.
78. *Ibid.*, p. 1036.
79. *Ibid.*, p. 1040.
80. Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, 1950, p. 111.
81. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 107.
82. Gide, *Journal 1939-1949...*, p. 1040.
83. Paul Archambault, *Humanité d'André Gide*, Paris, 1946, p. 233.
84. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 23.
85. Martin du Gard, «Consultation littéraire», *La NRF*, 72, 1958, p. 1117.
86. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 162.
87. *Ibid.*, p. 161.
88. *Ibid.*, p. 163.
89. *Ibid.*, p. 164.
90. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 310.
91. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 680.
92. *Ibid.*, p. 719.
93. Gide-Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. II, p. 492.
94. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 573.
95. *Ibid.*, p. 571.
96. *Ibid.*, p. 580.
97. Gide-Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. II, p. 555.
98. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 632.
99. *Ibid.*, p. 599.
100. *Ibid.*, t. II, p. 52.
101. *Ibid.*, p. 48.
102. *Ibid.*, t. I, p. 596.

LE DOSSIER DE PRESSE DE LA PORTE ÉTROITE

(suite) ¹

206-V-22

CARL EINSTEIN

(*Der Demokrat*, vol. II, 1910, n° 31)

Le romancier, critique et journaliste Carl Einstein ne fait qu'une brève apparition dans le *Journal* de Gide, où on lit, sous la date du 23 février 1912 : « Hier matin, reçu Einstein, un Allemand rondouillard qui veut fonder une nouvelle revue pour lutter en faveur des tendances modernes à quoi il reproche je ne sais plus quoi. Sympathique, mais encore à l'état pâteux ; comme tous les Allemands. » En cette année 1912, pourtant, Einstein faisait paraître son premier roman, *Bebuquin oder Die Dilettanten des Wunders*, avec la dédicace suivante : « Für André Gide geschrieben 1906/1909 » (« Écrit pour André Gide, 1906-1909 »)... Deux ans plus tôt, il avait publié dans *Der Demokrat* un article sur *La Porte étroite* — qui a été récemment recueilli, comme nous l'a signalé notre ami Alain Garré (Augsburg), au tome I des *Werke* de Carl Einstein (1908-1918, herausgegeben von Rolf-Peter Baacke unter Mitarbeit von Jens Kwasny, Berlin : Medusa, 1980, 518 pp.), pp. 32-5.

André Gide : *La Porte étroite*

»Le mot grand poète ne veut rien dire. — C'est être un pur poète qui importe.« Gide zündete eine spitze Flamme, ein Buch dessen Wesentliches mineralische Reinheit ist. In einem mystischen Volkslied steht :

Unschätzbares Einfaltwesen,
Perle, die ich mir erlesen
Vielheit in mir ganz vernicht
Und mein Aug' auf dich nur richt.
Mach mich los vom Doppeltsehen
Lass auf eins den Sinn nur gehen
In recht unverrückter Treu'
Und von allen Tücken frei.
Ei, so mach mich denn aufrichtig
Einen Leib, der ganz durchsichtig

1. Voir les vingt-et-un premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n^{os} 33, 35, 38, 42, 45 à 47, 52 et 55 du BAAG.



B. F. Dolbin : *Carl Einstein*
(Dessin paru en 1926 dans *Der Querschnitt*)

isch von heute zu lesen bekommt. Gide ist Protestant : Gott ist für ihn die Sache des Vereinzelten. »Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite !« Gott dienen heisst, alles opfern, aller Empirie entsagen. »Dieu les ayant gardés pour quelque chose de meilleur.« Glück und Tugend schliessen sich aus. Die Liebe zu Gott ist nur dann köstlich, wenn alles andere unterdrückt ist. Und doch sagt der Mensch »je comprends que toute ma vie est vaine, sinon pour aboutir au bonheur.« André Gide, Sie haben das Inventar der menschlichen Seele unvergänglich bereichert und Ihre Tugend leuchtet in dem Buch.

Die Geschichte möge man lesen, es gibt hiervon auch eine Übertragung, welche die erregte, fast sagte ich, gotische Interpunktion, Frasierung des Französischen, die Steigerung in die Armut der gottsucherischen Seele verbreitert mitteilt. Eher stimmen die Zeichnungen Brieslanders. Ein kleines Wiesenbild ist das beste. Aber es ist zuviel technischer Aufwand ; eher ein Radier- als Zeichengeschick, man denkt an Arbeit, sie ist nicht in der Form

Licht sei, schaff und ruf in mir
Aus der Finsternis herfür.

Mache neu die alte Erde
Dass sie kristallinisch werde
Und Dein Meer lass sein nicht mehr
Ausser nur Dein gläsern Meer.

Dieses lass mit Feuerküssen
Aus Dir in mich überfliessen
Komm, o stark erhabne Flut
Reiss mich hin ins höchste Gut.

Claudel gibt farbige Sinnemystik, symbolische Pracht ; er keltert aufsprudelnde Hymnen, das Sterben ist ihm der Gipfel des dionysischen Bacchanal ; sein dualistisch katholischer Gott voll prunkender Pracht visionärer Geschlechtlichkeit ein unermesslich strahlender Glanz. Er sagt von Gott : »Votre corps que je possède entre les dents.« Dieses ist in seiner erhabenen *Hymne du Saint Sacrement* zu lesen. Sie steht in der jungen *Nouvelle Revue Française* in der man trotz allem das beste Französ-

absorbiert, Brieslander soll Gobelins entwerfen.

Man hat nicht über dies Buch zu meditieren. Es ist voll schwerer fraglicher Gedanken. (Sie schauen uns seit dem Jahre eins an, Epikur und solche suchten plumper danach, Jesus gab erst die erschwerende, verfeinende Dialektik in die Transzendenz). Aber man denkt nicht, wälzt nicht Probleme ; denn die sparsamen Motive sind bis zur Vollendung dargestellt, restlos. Das Schwerste ist erfüllt, was dem Dichter zu leisten gibt. Es ist vollbracht.

Trotzdem eine Frage : ist Religion nicht eine männliche Form ? Und wird an ihr die Frau, wann sie restlos Gott liebt, nicht steril ? Das Leben in Gott ist ihr Tod und liebt die Frau Gott nicht wie eine Braut den Bräutigam, wenn sie leben soll ? O trunkene lebendige Freude in Gott ! (Siehe Claudels Mittagswende, Franz Blei dichtete sie zu Deutsch.) Aber der Mann ? Selbst Mystiker schrieben Bände und ergrauten in tätiger Ehrsamkeit.

Bei Gide gehen Menschen und Landschaft jetzt wundervoll zusammen. Ich grüsse seine wachsende Meisterschaft. Ein Moderner, der mit jedem Buche sich erholt, daran stärker wird. Welch' schöne Bestätigung steigender Genialität.

Der Inhalt des Buches : disharmonische Eltern, Gott und ein stiller contemplativer Knabe kämpfen um die Tugend und das Glück einer Frau. Und sind Gott und der Knabe nicht nur Reflexe der Seele ? Wäre da nicht eine Lösung ? Lassen wir despektierliche Überlegung.

»D'autres en auraient pu faire un livre.« Das Buch ist in einem stilisierten Lyriismus liebevoller, schmerzhafter Betrachtung geschrieben.

Ein Umherirren zwischen dem Glück und der Tugend. Ein Zerrissenwerden von Ideologie. Gide zeigt den leidenschaftlichen Denker, den Denker mit dem Herzen, den zuckenden Kopf. Er nahm eine Frau, aber Pascal schluchzt in ihr. Sie löst sich nicht in erotische Seligkeit wie Mechthilde von Magdeburg, sie geht dem Glück aus dem Weg und übt die fortschreitende Annäherung zu Gott. Das Christentum gab uns den Reichtum der dialektischen Seele, den zerrissenen und überanstrengten Menschen im Gegensatz zur heidnischen Hygiene des Interieurs. Wundervoll est, wie Gide christliche Motive, wie die Umkehr und Versuchung, in einem Fräulein Alissa Bucolin erstehen lässt. Ich grüsse Sie, der Sie, wie nur wenige, den Mut hatten, die zwispältige Kostbarkeit der christlichen Seele zu formen. Pascal und Kierkegaard sind Ihnen nahe ; trotzdem Sie vielleicht in aller Christlichkeit etwas Heide sind, weil Sie Epen schreiben. Doch es verweilt in schmerzlicher Betrachtung über Alissa Jerome der liebende, der schonende Wärter über einer durchleuchteten Kranken. Wie meisterlich die Umwandlung einer erotischen Beziehung in das Verhältnis Schwester und Bruder, der puritanischen Form, der Menschenliebe.

Die Umkehr zu Gott, wie Gide alle katastrophösen Motive cacht und nur die Seele redet. Diese Katharsis zum absoluten Monolog in der vereinsamenden Intensität Gottes (bei Claudel eine mystische Hymne der geeinten Geschlechter). Die Sublimierung, Spiritualisierung dieses immer affektvolleren Gemütes, das mit ideologischem Geist gereinigt wird, dessen Herz von ihm nicht mehr begriffen wird, wo, was Zucht, ja Verstellung war, fast zur inneren Wahrheit wird. Fast. Es ist nicht zu erreichen, solange noch ein wenig gelebt wird. Gott und das Leben sind sich ausschliessende Widersprüche. Zuletzt ein gehackter, zerquälter Schrei über eine weisse Wand ungesehen verhallend. Ob das Opfer angenommen wurde ?

Von der Wiederkehr der Motive. Alissa, die Heldin, wird verfeint, vergeistigt, so dass ihr Leibliches schwindet. Juliette, die Schwester, wird Bürgerin, sie kämpft um die Normalität. In Beiden eine Umkehr der Motive : wie Gide die Familie zusammengestellt hat. O, welch zärtliches Wissen.

Ich grüsse einen, der Meister wurde, maître Gide !

207-V-23

ÉMILE FAGUET

(*La Revue Générale*, t. XCI, mars 1910, pp. 376-8)

Après avoir fait un inventaire consciencieux et courageux — il y prend parti — de notre passé littéraire dans sa célèbre série d'*Études littéraires*, Émile Faguet (1847-1916), titulaire depuis 1905 de la chaire d'Histoire de la poésie française en Sorbonne, exerce son magistère sur la production contemporaine tant dans la *Revue des Deux Mondes* que dans *La Revue Générale* de Bruxelles, où il entretient régulièrement ses lecteurs de « Quelques romans » : entre autres, à la fin de sa chronique de mars 1910 (pp. 370-8), de *La Porte étroite*. (Ce texte, de même que celui, plus bref, qui concernera *Isabelle* l'année suivante, nous a été communiqué par notre ami Victor Martin-Schmets, que nous remercions.)

M. André Gide, si original aussi, si bien marqué par la prédestination pour n'avoir jamais vingt-neuf éditions, si parfaitement réservé à un petit public de délicats et de difficiles, le difficile lui-même auteur de *Philoctète*, a écrit pour mille lecteurs un chef-d'œuvre de psychologie secrète et j'ai envie de dire de psychologie *ésotérique*, dans sa troublante et inquiétante *Porte étroite*. — C'est l'histoire d'une jeune fille, ultra-catholique, qui est amoureuse, et très amoureuse, d'un jeune homme qui mérite parfaitement son amour. Mais elle atermoie, elle hésite, elle résiste ; elle résiste de plus en plus, à mesure qu'elle avance en âge, parce qu'une autre passion la tient, la tire et la garde, à savoir sa passion religieuse. Elle finit par mourir, très jeune encore, ayant de plus en plus, obstinément, opiniâtement, avec d'innombrables douleurs, rétréci la porte par

laquelle elle doit entrer dans le ciel.

Ce que je voudrais, c'est que le livre, parfaitement clair pour moi (qui du reste puis me tromper), fût plus clair pour tout le monde. Ce que je voudrais, c'est que ceci fût plus net, constamment, qu'au fond de ce sentiment religieux, que sous ce sentiment religieux, il y a chez cette jeune fille, inconsciemment, un sentiment qui n'est pas très rare : *la peur du bonheur*. La peur du bonheur, voilà le fond de cette jeune fille : « Je vais être trop heureuse, cela me trouble, cela me donne une angoisse ; cela me fait peur » ; qui n'a pas éprouvé ce sentiment quelquefois, plus ou moins nettement, mais assez fort ? La jeune fille de *La Porte étroite* l'éprouve, à mon avis, constamment et cela devient une obsession, et c'est toute sa vie et toute sa mort.

Et comme elle est très religieuse — voilà le point et voilà le joint — cette *peur du bonheur* devient chez elle le *scrupule du bonheur*, ce qui n'a pas besoin d'être expliqué.

Cependant, ce qu'il aurait fallu, c'est que, sous le scrupule du bonheur, on sentît toujours, sans avoir besoin de la supposer, cette peur du bonheur, de quoi je parle. Certains mots, de temps en temps, très profonds, jettent la lueur qu'il faut dans ce clair-obscur : « Je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être ; mais, crois-moi, nous ne sommes pas nés pour le bonheur. » — « Tu te souviens de ce verset de l'Écriture : "Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur." — Crois-tu toujours à ces paroles ? — *Il le faut bien.* » — Dans le journal de la jeune fille : « Juliette (sa sœur, qui vient de se marier) est heureuse... Et je me demande à présent si c'est bien le bonheur que je souhaite, ou plutôt l'acheminement vers le bonheur. Oh ! Seigneur ! gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre... »

J'ai bien compris. La peur du bonheur dans une âme timide et frileuse, peur qui ne fait qu'accroître des scrupules religieux, lesquels, à cette âme repliée et défiante, représentent Dieu comme jaloux, peut-être, de l'amour que l'on donne à d'autres qu'à lui. C'est bien cela. Mais encore fallait-il que cela fût un peu plus explicite.

Je doute peu, du reste, que M. Gide, qui est de ceux qui ont la pudeur du talent, n'ait précisément voulu être compris difficilement et ne se soit dit et ne se dise toujours : « Si c'est lumineux, c'est vulgaire. » Notez qu'il a parfaitement raison. Seulement, tout cela, c'est une affaire de mesure.

Tant y a que M. Gide est un rare psychologue et aussi un écrivain de grande race.

LE DOSSIER DE PRESSE
D'ISABELLE(suite) ¹

208-VI-10

ÉMILE FAGUET

(La Revue Générale, t. XCIV, novembre 1911, p. 659)

Cette fois encore, Émile Faguet termine sa chronique sur « Quelques Romans » (pp. 654-9) avec Gide. Mais, cette fois, il ne juge pas *Isabelle* digne de plus de dix lignes...

Isabelle, de M. André Gide, vaut peu, certainement ; je la signale cependant, d'abord parce que ce m'est une occasion de rappeler que M. André Gide a écrit *La Porte étroite*, laquelle pourrait bien n'être rien de moins qu'un chef-d'œuvre ; ensuite, parce que, même dans *Isabelle*, il faut signaler les cinquante ou soixante premières pages, celles où les personnages sont présentés et qui sont une suite de portraits, ou, si vous voulez, de caricatures, d'une vivacité et d'un tour de main très divertissants. Il y a même là un nouveau côté, très curieux à considérer, du talent de M. Gide. Il faut au moins jeter les yeux sur cela.

1. Voir les neuf premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n^{os} 35, 39, 42, 42, 46 et 47 du BAAG.

XIII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Nos Sociétaires trouveront insérée dans ce numéro une convocation à la XIII^e Assemblée générale de leur Association. Ceux qui seront empêchés d'y participer sont instamment priés de bien vouloir nous envoyer leur «pouvoir».

Nous publions ci-dessous les éléments du rapport du Trésorier qui sera présenté à l'Assemblée pour approbation.

BILAN DE L'EXERCICE 1983

RECETTES	DÉPENSES
Solde au 31 déc. 1982 16 351,08	Sur fact. Gallimard CAG II . . . 60 714,00
Intérêts 1982 Caisse d'Épargne . . . 508,09	Fact. Gallimard (anc. CAG) 206,60
Subvention CNL pour 1982 7 000,00	Partic. frais publ. CEG 23 662,10
Cotisations 90 122,55	Fact. PUL 3 727,50
Vente de publications <u>18 827,15</u>	Frais expéd. BAAG 6 999,49
Total des recettes 132 808,87	Fact. IBM maint. Composphère . . 6 764,57
111 565,54	Frais du Secrétaire général 6 848,45
Solde au 31 déc. 1983 21 243,33	Frais du Trésorier 1 103,98
— CCP 2 809,00	Frais de Mme de Bonstetten 241,15
— BNP 14 361,24	Location salle pour Ass. génér. . . 220,00
— Caisse d'Épargne 4 073,09	Frais plaque La Roque 630,00
	Divers <u>447,70</u>
	Total des dépenses 111 565,54

BUDGET PREVISIONNEL 1984

RECETTES	DÉPENSES
Solde au 31 déc. 1983 21 243,33	Solde fact. CAG II (1982) 30 000,00
Intérêts 1983 Caisse d'Épargne . . . 300,00	Cahier 1983 (Klincksieck) 63 000,00
Cotisations 120 000,00	Acompte p. Cahier 1984 36 043,33
Vente de publications 20 000,00	Frais expéd. BAAG 8 000,00
Subvention CNL pour 1983 10 000,00	Maintenance Composphère 7 000,00
Subvention CNL pour 1984 10 000,00	Partic. frais publ. CEG 30 000,00
Subvention CNL p. Colloque 20 000,00	Frais du Colloque 25 000,00
Subv. Ville Paris p. Colloque 5 000,00	Frais de secrétariat 6 000,00
Total des recettes <u>206 543,33</u>	Frais du Trésorier <u>1 500,00</u>
	Total des dépenses 206 543,33

- ◆ RUDOLF MAURER : *ANDRÉ GIDE ET L'URSS*. Préface de Thierry Maulnier (Berne : Éd. Tillier, 1983, 22 x 15,5 cm, 253 pp.).

C'est à un sujet fort complexe que Rudolf Maurer s'est attaqué dans son *André Gide et l'URSS*, et l'on peut dire d'emblée que son érudition et sa clarté lui ont permis d'en dominer les aspects essentiels, faisant de son livre un ouvrage de référence pour quiconque abordera non seulement les rapports de Gide avec la politique, mais encore l'évolution de cette politique en France et en URSS dans les années 30.

Plusieurs questions se posaient en effet, qui auraient pu décourager le chercheur : si l'on veut dépasser le cliché caricatural d'un Gide fourvoyé en politique, refermant hâtivement une parenthèse ouverte par erreur, il faut s'intéresser à ses engagements antérieurs et remonter ainsi en amont, sans pour autant savoir où précisément se forme leur source.

Si l'on veut juger la signification de cet engagement et de sa rupture, il faut les replacer dans un contexte à la fois politique et touristique, constitué par la montée du Front Populaire et les très nombreux voyages d'intellectuels et de journalistes français au pays du communisme ; comme le note R. Maurer, «qui, en ces années 1932-36, ne se rendit pas en URSS !»

Enfin, comment expliquer — sinon justifier — les réactions de Gide, sans tenir compte de ce qu'il put voir réellement, en dressant un tableau de la réalité économique et sociale de la Russie d'alors ?

Autant dire que cette enquête, apparemment bien circonscrite dans l'espace et le temps, ne pouvait se conduire correctement que par un dépassement constant de ses limites initiales, et rendait donc indispensable l'abondante documentation et la démarche méthodique qui caractérisent ce livre. Il n'est donc pas possible d'en fournir un résumé satisfaisant, car comment choisir dans un tel afflux d'informations d'égal intérêt ? Allant et venant de l'homme à son époque, R. Maurer nous montre d'abord comment l'intérêt conjugué de Gide pour la littérature russe et pour les questions sociales a pu le rendre sensible aux événements d'Union Soviétique, que certaines lectures et l'influence de nouveaux amis (Pierre Herbart, Jef Last...) contribuèrent à mettre en valeur. Russophile et humaniste, il s'inséra ainsi dans les mouvements

pacifistes et antifascistes (comme l'A.E.A.R.) avant de transformer ces refus en options positives à l'égard du communisme qui souvent inspirait ces mouvements.

Plus qu'à la doctrine marxiste, à laquelle il ne se convertit que superficiellement, en dépit de sa bonne volonté; Gide fut sensible au témoignage d'amis comme Waldo Frank, qui jugeait possible «une spiritualisation du communisme», négligeant les réserves d'un Duhamel et surtout d'un Panaït Istrati.

On peut dire également que sa notoriété fut aussi un facteur d'engagement : les réactions du public à ses premières déclarations lui firent prendre conscience de son rôle et que, comme pour *Corydon* et pour le Congo, il avait là matière à satisfaire son goût du sacrifice héroïque.

Pourtant, R. Maurer fait cette remarque importante que, dès 1934, Gide avait des raisons de douter du paradis soviétique : le cas de Victor Serge l'obligea à plaider auprès du pouvoir soviétique la cause d'un dissident, et le témoignage de Jef Last déçut son espoir d'une libéralisation de l'homosexualité ; enfin, son *Journal* d'avant son départ marque déjà ses craintes d'un embourgeoisement de l'URSS. Mais le mécanisme était en route, qui voulait alors que tout intellectuel attiré par le communisme se rendit dans ce qui était considéré comme sa patrie.

Ce voyage, l'auteur nous le fait vivre deux fois : d'abord, par un récit nourri d'une foule de témoignages, tant du côté russe que du côté français ; ensuite, par la confrontation des deux récits de Gide avec un tableau très complet de l'URSS en 1936, ce qui permet de montrer Gide plus psychologue qu'historien, jugeant ce pays plus en fonction de petits faits saillants de la vie quotidienne — petits, mais symptomatiques — que d'après une observation d'ensemble de son économie et de ses rouages politiques.

Un des principaux apports de ce livre vient d'ailleurs du fait qu'il nous restitue nombre de passages inédits des manuscrits du *Retour* et des *Retouches*, éliminés ensuite dans le texte définitif ; on constate ainsi, surtout dans le premier de ces textes, que Gide chercha à atténuer sensiblement la portée de certains jugements négatifs — tout en précisant le sens de quelques autres —, et que son intention était tout de même de ne pas rompre avec un pays où la joie et la chaleur humaine l'avaient particulièrement séduit, et où il avait promis de retourner. Voici trois exemples saisissants de cette volonté, tirés du manuscrit des *Retouches* :

— Séduit par la jeunesse des Russes, il note pourtant : «Tous ceux au-dessus de quarante ans sont en exil ou sont morts.»

— Abordant le cas des déportés, il précise : «Les vrais communistes d'hier, devenus gêneurs, sont bannis, supprimés, les nouveaux sont en passe de l'être.»

— Enfin, il a amputé son texte de cette conclusion pourtant si gidienne — et si noble : « Quant à moi, quel que soit le régime, s'il devient oppresseur, c'est avec les opprimés que je veux être. Il n'y a pas à me sortir de là. »

Il n'y a pas une réaction à ces deux textes de Gide qui ne soit révélatrice du climat politique passionné à cette époque, et dans le maquis des déclarations amicales ou hostiles, R. Maurer nous mène avec une grande sûreté. Gide, accaparé par elles et par le souci de justifier sa position, polémique avec Guéhenno, lisait de nouveaux témoignages pour fournir en arguments ses *Retouches* ; on peut expliquer que, dans ces conditions, il n'ait pas senti toute l'importance de la guerre d'Espagne, qui le prenait en quelque sorte à contre-pied, et au sein de laquelle sa sympathie pour le P.O.U.M. écrasé par les staliniens ne lui permit pas de prendre une position aussi tranchée que celle d'un Malraux.

Le livre de R. Maurer s'achève sur l'effilochement de l'engagement politique de Gide, de 1940 à sa mort, alors qu'il redevenait progressivement « humaniste et européen ». Conclusion décevante si l'on veut, mais qui tient au fait que, pour Gide comme pour son commentateur, l'essentiel a déjà été dit ; c'est pourquoi nous voulons clore ce bref aperçu d'un livre aussi dense en reprenant un passage de son centre, où s'affirme pleinement la portée de l'ensemble :

Le *Retour* fut écrit par un besoin personnel. [...] Quelque variés et réitérés qu'eussent été les avertissements avant le départ pour Moscou, le voyage n'en fut pas moins comme un choc, provoquant « un immense, un effroyable désarroi » ; il est certes erroné de prétendre que la foi communiste fût encore intacte au début de son voyage ; mais il est tout aussi faux de dire qu'il ne l'entreprit que pour conférer du prestige à son apostasie déjà consommée. La « mine splendide » que Jean Schlumberger découvrit à son ami quelques jours après la rentrée de Moscou ne reflétait probablement que le contentement de l'explorateur. Elle voilait le deuil du compagnon de route, dont la protestation d'« amour » pour l'URSS [...] accuse la profondeur. Afin de surmonter ce deuil, Gide écrivit donc une *Trauerarbeit* libératrice. (pp. 122-3).

Cependant, en raison même de son importance, cet ouvrage appelle quelques remarques, auxquelles nous ne voulons en aucun cas donner l'allure de critiques, mais plus modestement de suggestions.

Certes, il est bien difficile de dire où et comment commence l'intérêt de Gide pour la politique ; lui-même a longtemps mis sa coquetterie dans une apparente indifférence. Mais il faudrait au moins remonter — en quelques phrases — à l'époque où, tout en se déclarant de cœur avec l'Action Française, il prenait position en faveur de Dreyfus ou polémique avec Barrès sur un sujet aussi politique en ce temps-là que l'enracinement. Il faut résister à l'explication de la phase communisante de Gide par sa formation littéraire et sa sensibilité religieuse : son admiration pour Gœthe ne l'a jamais poussé à se rallier

au fascisme ! (A ce propos, le *Subjectif* publié dans les *Cahiers André Gide 1* aurait permis à R. Maurer de situer plus exactement la découverte par Gide de certains écrivains russes.) Quant au christianisme..., il a sans doute servi d'adjuvant au petit garçon qui ne pouvait adhérer à une cause que dans un élan d'enthousiasme ; mais ne trouverait-on pas, dans son œuvre de fiction, les traces plus sûres d'un cheminement plus rationnel vers ce qu'Aragon appelle le monde réel ? N'est-ce pas à cause de cette œuvre qu'aux environs de 1900 le nom de Gide figure en compagnie de Louise Michel, de Kropotkine et de Mirbeau, dans la liste des écrivains anarchistes établie par Anatole Baju dans *L'Anarchie littéraire* (cf. André Billy, *L'Époque 1900*, Paris : Tallandier, 1951, p. 444) ? Du refus de la propriété exprimé par Michel au collectivisme soviétique, de la contestation des valeurs bourgeoises animée par Lafcadio et Bernard à la condamnation des « chiens de garde », de la pratique d'une sexualité jugée comme déclassante au désir d'une société sans classes, il y a un cheminement relativement logique, facilité par la montée progressive du socialisme en France jusqu'au Front Populaire. Mais il faut ajouter que le chemin est tout aussi logique, qui mène ensuite à la rupture avec un pays où renaissent plus forts que jamais de nouveaux dogmes, de nouveaux interdits, de nouvelles idoles. Gide est, au fond, resté remarquablement fidèle à lui-même et à ses principes d'insoumission, et c'est adopter le point de vue de ses détracteurs que de le qualifier ici d'« apostat » ; il n'y a pas eu pour lui reniement, parce qu'il n'y avait pas eu de vraie conversion, mais prolongement d'une réflexion sur le rôle de l'écrivain dans la cité, à travers certains discours à la jeunesse communiste ou dans *L'Intérêt général* : Gide n'a-t-il pas, un des premiers avec Nizan, posé le problème de l'engagement de l'intellectuel sous une forme que Sartre ne fera que perfectionner ?

Si nous insistons ainsi sur la position de Gide, c'est qu'il nous paraît que, par souci d'en préciser le contexte historique, R. Maurer est parfois conduit malgré lui à en négliger un peu l'originalité, comme si Gide n'était plus que le prétexte d'un tableau critique de l'URSS. Nous sommes assurément en accord avec l'auteur lorsqu'il condamne les excès du stalinisme, mais n'est-il pas excessif d'en énumérer *ici* tous les aspects que Gide n'a pas vus — et qu'il ne pouvait sans doute pas voir ? Non seulement on est ainsi amené à modifier sensiblement le sujet initial, mais surtout on minimise la portée des critiques de Gide, qui ne pouvait évidemment pas dénoncer ce que révélera plus tard un Soljénitsyne ! De son vivant, il lui fut reproché d'en avoir dit trop dit ; il est aisé, avec le recul du temps, de suggérer qu'il n'en a pas dit assez, et d'imputer alors cette « mollesse » à un progressif désintérêt de Gide pour la politique. N'oublions pas la formidable mutation que connut dans ces années-là le mot « politique », à laquelle Gide septuagénaire n'était pas préparé : la guerre de

1914-18 lui avait appris à considérer le silence comme le premier devoir de l'écrivain en période de conflit, et il n'était pas de la génération de Malraux et de Drieu, pour qui la plume s'accordait au fusil.

Note. — Rudolf Maurer se demandant, p. 31, si Gide a bien assisté à la projection des films d'Eisenstein, nous voudrions profiter de l'occasion pour signaler à nos lecteurs une petite curiosité :

En premier lieu, il est avéré que Gide a vu certains de ces films, peut-être même plusieurs fois, comme il ressort de ce passage des *Cahiers de la Petite Dame*, daté du 20 décembre 1934 : «Ce soir, dans un cinéma populaire, un cercle fermé, nous allons voir le *Potemkine* et *La Ligne générale*, qu'Élisabeth et moi ne connaissions pas encore.» (t. II, p. 427).

En second lieu, cette note, qui n'est connue du public que depuis 1974, fait écho à un roman de Pierre Courtade paru chez Julliard en 1961, *La Place Rouge*. Ce livre s'ouvre sur une projection du *Cuirassé Potemkine* en 1935, au cours d'une séance privée dans un petit cinéma de quartier, et plus précisément sur la phrase suivante : «Simon reconnut aussitôt, à deux rangs devant lui, sur sa gauche, la tête ou plutôt le crâne d'André Gide.» Et, pendant près de cinquante pages, Gide et le *Potemkine* servent tour à tour de sujet de réflexion à de jeunes khâgneux engagés dans la politique et qui cherchent à se définir par rapport à ces deux illustres points de repère. Gide joue donc bien involontairement un rôle important dans ce roman, lui qui nous est présenté en compagnie «d'une dame en gris, indéfinissable», avec assez de précision pour que son image imprègne la mémoire du héros, et donne au lecteur le sentiment que ce livre repose sur une anecdote authentiquement vécue. En aurons-nous la confirmation ?

[P. M.]

◆ **ANDRÉ GIDE — JEAN GIONO : CORRESPONDANCE (1929-1940)** (Édition établie, présentée et annotée par Roland Bourneuf et Jacques Cotnam. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1984, 20,5 x 14,5 cm, XX-96 pp.).

En 1895, alors que Gide vivait en Algérie ses *Nourritures terrestres*, naissait, d'un père italien et d'une mère picarde, Jean Giono, qui devait, trente ans plus tard, ouvrir son œuvre par une *Naissance de l'Odyssee*. Ménélaque et Ulysse, là pourrait s'arrêter le rapprochement, car le premier fit de son déracinement un merveilleux prétexte à voyager, et le second, au contraire, choisit de cultiver en un lieu unique l'idéalisme que Gide se refusait à trouver «ailleurs que partout».

De fait, en dressant des portraits symétriques de ces deux écrivains, on dé-

couvrirait sans doute plus de différences apparentes que de points communs, et Giono, fils de cordonnier, amoureux de sa Provence adoptive, serait sans doute plus proche d'un Camus prolétaire et pied-noir que d'un Gide nomade et grand bourgeois. Mais voilà, il se trouve que c'est du côté de Gide que l'amitié se noua, sous le signe d'une disparité reconnue et acceptée qui ne recouvrait qu'à peine un plus profond accord ; leur correspondance s'ouvre en effet par ces lignes de Gide, qui donnent le ton à l'ensemble de leurs relations :

J'achève, avec l'émotion la plus vive et les larmes plein les yeux, *Un de Baumugnes* [...]. Mes regrets s'en accroissent de ne pas vous sentir à mes côtés, sous la firme de la NRF ; non, certes, qu'il y ait entre nous grand rapport ; mais persuadez-vous que, en raison de nos différences mêmes, vous n'aurez pas de meilleur lecteur que moi, ni de plus attentif, ni de plus sensible à vos extraordinaires qualités.

Il s'ensuit une amitié d'une qualité assez fine et émouvante, l'ainé et le cadet parvenant miraculeusement à rester naturels sans que la gloire de l'un ou l'influence naissante de l'autre les pousse jamais à jouer un personnage ; on se prend alors à regretter qu'ils ne se soient pas connus trente ans plus tôt, quand Gide épistolier donnait le meilleur de lui-même : à travers ses rares billets comme à travers les récits directs de Giono, on le devine attentif à tout un mode de vie idéal à ses yeux, mariant culture et nature, et tel qu'il s'efforçait justement de le célébrer à ce moment dans ses *Nouvelles Nourritures*. Car Giono est un homme qui lit Knut Hamsun en anglais après avoir terminé la cueillette de ses olives, et dont le style, procédant par lente juxtaposition de phrases sans détours, trace un sillon neuf dans la littérature :

Ici, à certaines nuits on entendait monter des plaines une haleine torride de blés coupés et de soleil. Il n'y avait pas assez des sapins et des torrents pour rafraîchir. Et je vous savais là-bas. J'espère qu'une autre année vous me ferez l'amitié de venir connaître Baumugnes et sa fraîcheur. Pour l'instant, je vous écris du petit bois où j'ai planté ma chaise longue. Il fait un petit vent tout allègre qui court avec un morceau de glace aux dents. C'est pour vous donner des regrets.

C'est aussi un homme dont les préoccupations cheminent parallèlement à celles de Gide, à une époque où pacifisme et socialisme sont à l'ordre du jour ; après quelques années où l'on voit Gide guider Giono dans ses lectures comme dans le maquis des Lettres, l'actualité sociale s'impose dans leur correspondance, Giono s'engageant presque en même temps que Gide, mais d'une manière moins officielle, dans l'action politique. A ce propos, il faut citer un remarquable passage, relatif aux rencontres du Contadour, qui place celles-ci dans une perspective bien opposée à l'image qu'on a voulu plus tard en donner : ni « pastorale lénifiante », ni régression autarcique, elles étaient de la politique la plus positive :

Je voudrais faire établir des contacts de camaraderie entre les ouvriers et les paysans.

Car la grand menace mystérieuse vient des paysans. [...] Ça peut devenir, demain, la

force de répression contre laquelle tout se brisera, et nous entrerons dans une période de terreur et de *destruction* culturelle dont personne n'a idée. Je crois qu'il faut en toute hâte, et toute autre occupation cessante, les imbiber des grandes idées généreusement révolutionnaires. Mais c'est plus difficile et plus ingrat que de porter le Christ chez les Papous.

Par la suite, que Gide intervienne pour faire sortir Giono de prison, que Giono prenne la défense de Gide face à Guéhenno à propos de *Retour de l'URSS*, en écrivant à ce dernier : «Tu es un imbécile et un malfaiteur», on suit à la trace une amitié solide et sûre d'elle, d'une complicité visible jusque dans les remarques sur la botanique qui éclairent les brèves cartes de Gide. Et lorsque le ciel de France se fait lourd, en 1940, on voit Giono proposer très simplement à Gide de venir partager avec lui au Contadour pain et protection.

Ce n'est donc pas seulement Giono que l'on découvre ici, toujours émouvant par son ton juste et vrai, mais encore Gide, que l'on estime un peu plus d'avoir su faire naître et conserver une telle affection, en un temps où sa célébrité et ses divers engagements ne laissaient guère subsister autour de lui que de l'admiration ou de la haine. Et tout en faisant des vœux pour que d'autres lettres de cette correspondance puissent être retrouvées — il y en a qui visiblement manquent à l'appel, rendant d'autant plus difficile la tâche de R. Bourneuf et de J. Cotnam, qu'il faut ici remercier —, nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant la dernière phrase de la dernière lettre, celle qui devrait clore cet échange et qui l'ouvre au contraire à l'infini, comme un roman de Gide qui «pourrait être continué». C'est Giono qui écrit : *«Je peux de moins en moins rester longtemps sans vous voir.»*

[P. M.]

◆ **PIERRE MASSON : *ANDRÉ GIDE. VOYAGE ET ÉCRITURE*** (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983, 20,5 x 14 cm, 434 pp.).

«Tel, qui ne voit ici qu'une serrure, verrait le monde entier au travers s'il savait seulement se pencher.» Le lien entre voyage et écriture est un topique de la littérature occidentale, et ce au moins depuis *La Divine Comédie*. Ce topique représente, pour Pierre Masson, le trou de serrure, le point de vue idéal sur le monde gidien. Déchiffrer le voyage, c'est dévoiler un système de forces où la vie et les textes de Gide jouent entre eux à plusieurs niveaux, du thématique au structurel, de l'inconscient au volontaire. Toutefois, la biographie de l'auteur n'est pas utilisée ici comme référence première et pierre de touche de toute interprétation : nous sommes loin de la conception de l'écrit comme reflet du vécu. La personnalité et les œuvres gidiennes sont saisies dans la continuité d'une même couche signifiante.

Les analyses de Pierre Masson ont pour point de départ une constatation

troublante : on sait que Gide a manifesté, sa vie durant, une véritable manie itinérante ; or, ses personnages ne sont pas des voyageurs heureux. Qu'on se rappelle : Michel, Jérôme, Lafcadio, Laura... Le personnage gidien

Porte toujours le bâtiment

D'avoir voulu changer de place.

C'est tellement vrai que la mort du petit Boris apparaît comme l'effet du Voyage même, maléfice multiforme auquel collaborent tant d'acteurs des *Faux-Monnayeurs*, qui tous entendent l'amener à Paris. Le questionnement de cette contradiction fondamentale permet à Pierre Masson de mettre au jour une stratégie du voyage gidien. On pourrait dire que celui-ci opère sur le mode de la dénégation freudienne : en un même geste, il nie et exhibe. En fin de compte, il permet à l'auteur de « dire » l'inavouable homosexualité.

La démonstration est patiente, sinueuse, riche en aperçus inattendus. Elle n'est pas exempte de quelques longueurs : Pierre Masson est un guide sûr et instructif, mais il ne répugne pas aux petits détours où l'on aura une jolie vue... C'est tout bénéfique pour le lecteur. L'étude abonde en renseignements d'ordre divers : sur le voyage et la colonisation, le voyage en littérature, le voyage et les lectures de Gide, etc... Elle contient plusieurs chapitres qu'on n'oubliera plus et dont il faudra tenir compte, telles les pages intitulées *Le Hasard et la Nécessité*, qui projettent, sur la question de la liberté chez Gide, un éclairage nouveau et convaincant.

[CHRISTIAN ANGELET.]

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes A Paris les 14 et 15 décembre derniers, au Nouveau Drouot, ont été dispersés de *Précieux Autographes et Manuscrits littéraires* constituant la *Collection d'un Amateur* (M^e Jean Morelle, Commissaire-Priseur, et M. Thierry Bodin, Expert). Quelques importantes pièces gi-diennes :

94. L.A.S., 4 rue de Commaille, Jeudi (1895-1896), à un poète ; 4 pp. in-8. De retour à Paris après «un long voyage de délices», il retrouve son livre : «*Merci du livre, et de la dédicace — c'est parce que vous êtes jeune et que vous le sentez, que votre sympathie m'est précieuse. Vous avez l'âme encore tout emplie de musique et de poésie ; voilà qui est en nous plus "inné" que les tristes Idées. Tout l'art est de savoir, en nous, joindre les mains des unes et des autres, autrement que pour des querelles, qui ne laissent notre maison habitée bientôt que par bien peu de sœurs. — Chez vous, encore, tout foisonne — et je m'y plais*»... On joint une page de faux-titre de *Prétextes*, portant au dos la liste des ouvrages «du même auteur», avec corrections et additions autographes de Gide [...].

95. Manuscrit autographe signé, *MÉNALQUE (fragment)* ; 13 pp. in-4. *Ménalque* a paru en janvier 1896 dans le premier numéro de la revue *L'Ermitage* ; ce «fragment» prendra place au livre IV des *Nourritures terrestres* dont il porte une citation en épigraphe. [...] Le manuscrit présente des ratures et corrections et des variantes par rapport au livre. [...]

96. Francis JAMMES, Manuscrit autographe signé, *REPONSE A MÉNALQUE* ; 9 1/2 pp. in-4. Texte paru dans la revue *L'Ermitage* (1^{er} semestre 1896), en réponse au *Ménalque* de Gide ; il est dédié «à mon ami Gide». [...]

97. Manuscrit autographe signé d'un article sur *La Double Maîtresse* d'Henri de Régnier ; 10 pp. in-4. Article paru dans *La Revue Blanche* (où Gide a succédé à Léon Blum comme critique littéraire) du 1^{er} mars 1900, et repris dans *Prétextes*. [...] Le manuscrit présente quelques ratures et corrections, et un passage rayé sur les décors du roman.

98. Manuscrit autographe de son article sur *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit* traduit par le D^r Mardrus (t. IV) ; 9 pp. in-4, quelques ratures et corrections. Article paru dans *La Revue Blanche* du 15 mars 1900 et repris dans *Prétextes*. Une note en haut du manuscrit indique d'envoyer les épreuves à Gide, à l'Hôtel d'Angleterre à Pau. [...]

99. Manuscrit autographe signé de son article sur *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit* traduit par le D^r Mardrus (t. VI) ; 7 pp. in-4. Article paru dans *La Revue Blanche* du 1^{er} novembre 1900 et repris dans *Prétextes*. [...] Le manuscrit présente quelques ratures et corrections. Une note au crayon de Gide demande d'envoyer les épreuves à corriger à Henri Ghéon.

sionnement ce livre, assez pour aimer d'avance tous ceux qui l'aiment. Je l'ai fait lire à beaucoup autour de moi. C'est pour moi lecture si importante que je n'ai pu trouver encore le temps de le relire, et j'enviais mon excellente femme qui, durant un été, n'avait pas plus tôt fini le second volume qu'elle repiquait dans le premier.

Un des plus grands bonheurs de ma vie est d'avoir pu rencontrer un jour Muichkine et d'être entré dans son intimité : il s'appelle Fédor Rosenberg — c'est à lui que j'ai dédié mes notes sur l'Italie. Il y a 8 jours il était encore ici, car c'est maintenant un de mes meilleurs amis. — Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il ne sait pas que c'est lui que Dostoïewsky a mis dans Muichkine — et je me garde de le lui dire, car il en serait très fort offensé. [...]

[...] Quant à moi dis-toi bien que "je ne fais jamais partie du public" — tout au plus puis-je à certains moments "me mettre à sa place" pour tâcher de juger un écrit sous son angle... [Cette lettre est vraisemblablement du début de novembre 1896 ; il ne paraît pas que son destinataire puisse être Henri Vandeputte.]

271. L.A.S., Cuverville 19 janvier (1917), à Paterne Berrichon ; 3 pp. in-8. Au sujet d'un foyer de secours aux réfugiés, pour lequel il y a un nouveau comité auprès duquel Gide ne peut intervenir : « c'est précisément notre façon de secourir qui a été prise à grief par la nouvelle œuvre et a amené la dissolution du Foyer. Les Américains qui dirigent (fort bien j'en suis sûr, mais différemment) celle-ci entendent se rendre compte par eux-mêmes de l'intérêt que présentent les réfugiés à secourir — et certains que je jugeais, que je savais des plus intéressants à tous égards ont été impitoyablement rayés de la liste. [...] La belle photo de Rimbaud reste sur la table où j'écris ».

272. L.A.S., 14 avril 1917, à Paterne Berrichon ; 3 pp. in-8. Il a bien reçu le livre de Madame Berrichon (Isabelle Rimbaud, *Dans les remous de la bataille*)... « Je sais bien que je suis un rustre de ne l'en avoir pas remerciée ; mais je la prie de m'excuser en considérant que dès mes débuts d'écrivain j'ai pris l'habitude, je devrais dire : la résolution, de ne répondre point aux livres que l'on m'envoie »...



Notre ami Christian Vuichoud (Paris) nous signale une lettre inédite de Gide à Guy de Pourtalès, qui a figuré à l'exposition consacrée en 1981, à Genève, à l'historien de l'Europe romantique (n° 205 du catalogue) :

«Roquebrune-Cap Martin, Alpes-Maritimes, 21 avril [1926].

Gallimard vous a dit vrai ; je prépare un livre sur Chopin (qui devra faire pendant à mon Dostoïewsky), mais ce n'est pas précisément une biographie, et peut-être ne fera-t-il pas double emploi avec le vôtre.»

(Les «Notes sur Chopin» de Gide paraîtront en décembre 1931 dans *La Revue Musicale*. Cette lettre est évidemment de 1924, et non de 1926.)

Autre lettre inédite, dans un autre catalogue d'exposition, que nous signale notre ami Antoine Fongaro (Florence) : lettre à Élisabeth Chaplin, l'artiste-peintre (petite-fille de Charles Chaplin, portraitiste réputé sous le Second Empire) qu'il connut et apprécia alors qu'elle résidait à Rome entre 1916 et 1922, citée dans le catalogue (présenté par Giuliano Serafini) de l'exposition consacrée au palais Borghese, à Florence, du 7 au 28 mai 1977, à *Élisabeth Chaplin* [p. 5]. Nous ne reproduisons pas cette lettre, le prochain BAAG devant publier un article d'Antoine Fongaro sur les rapports (et la petite corres-

pondance) de Gide avec l'artiste.

Notre ami Victor Martin-Schmets (Jambes, Belgique) nous communique cet extrait du catalogue de la vente publique qui eut lieu à la Galerie Léopold de Bruxelles, les 28 et 29 mars 1952 (expert : J. Landrain), de la succession du romancier Georges Rency (Albert Stassart) :

650. André Gide, Lettre de 3 pp. 1/2, in-12. De La Roque-Baignard, signée. «*Parfois je regrette de n'être pas né Belge...*» Félicitations pour le volume que Georges Rency lui a envoyé (*Madeleine ?*).

651. André Gide, Lettre de 2 pp. in-12, plus un P.-S., dans son enveloppe. Datée du 9 janvier 1903, signée, à Georges Rency. Remerciement pour un article sur *L'Immoraliste*. «*Mais ce que vous dites de mon héros n'en est pas moins juste...*»

652. André Gide, Lettre d'une p. in-12. Il prie Rency de réserver trois exemplaires sur hollandaise de son livre pour lui-même, André R. (Ruijters) et H. v. d. P. (Henri Van de Putte).



Relevé dans le catalogue n° 20, Noël 1983, de la librairie Les Argonautes (Thierry Bodin, Paris), sous le n° 191 :

L.a.s. au poète Nicolas Beauvuin ; 1 1/2 p. in-8. Il lui redemande son livre sur Barrès. «*Alléché par ce que je lui en disais, un ami s'est emparé [...] et, tout à la fois, sachant l'intérêt qu'il y a pris à son tour, je n'ose le lui reprendre — et ne consens pas à ne plus le voir dans ma bibliothèque...*» [Le livre de Nicolas Beauvuin (*Quelques-Uns. L'Évolution de Maurice Barrès*, Paris : Plon-Nourrit) ayant paru à la fin de 1910, cette lettre est sans doute de 1911.] 700 F

Au catalogue n° 270 de la Librairie de l'Abbaye, Paris (janvier 1984) :

141. Gide, l.a.s. «*André Gide*» à Robert Delagneau. Nice, 13 octobre, s.d., 1 p. in-8. Non datée, cette lettre se situe par son texte pendant la guerre. André Gide regrette de ne pouvoir agir comme le souhaite Delagneau, alors mobilisé : «*... les services de la NRF sont complètement désorganisés et je ne sais même à qui m'adresser pour obtenir des envois de livres. Même les libraires d'ici ne reçoivent plus rien. Mais cela va "se tasser", j'espère...*» [Cette lettre est du 13 octobre 1941.] 900 F

142. Gide, l.a.s. «*André Gide*» à un ami. Cuverville, 27 novembre 1918. 1 p. in-8. Un oubli, une négligence qui lui sont signalés affectent l'crivain qui promet de les réparer si possible. «*... Le souvenir de L'Ermitage me tient au cœur — et la reconnaissance. Du reste, ayez confiance que quelque jour, je parlerai de L'Ermitage comme il le mérite et raconterai ce qu'on lui doit...*» Il ajoute en post-scriptum : «*Avez-vous vu que dans la réimpression de mes Nourritures qui vient de paraître, j'ai eu soin de dire que Ménélaque avait paru dans L'Ermitage, ce que jamais je ne saurai oublier...*» [Cette lettre est très vraisemblablement adressée à Édouard Ducoté.] 1500 F



Nous poursuivons la publication (commencée dans nos deux dernières livraisons) de l'important ensemble de descriptions de lettres autographes de Gide, relevées dans d'anciens catalogues de marchands ou de ventes publiques, qu'ont bien voulu nous confier nos amis Jean Claude (Nancy) et Jean Heitz (Nice).

L.a.s. à Ducoté, s.d. (1896), 2 pp. in-8. Gide est allé frapper à sa porte, sous «*le prétexte d'un peu de copie à vous remettre*» pour la revue *L'Ermitage*, en fait pour bavarder et le remercier de son livre : «*Vous y parlez de l'Italie d'une façon qui me fait souhaiter vous rencontrer un jour, et comme par hasard, au détour d'une corniche dorée. Quand viendrez-vous à Biskra ?...*» (Cat. Charavay, nov. 1964).

L.a.s. à Ducoté, Cuverville (1898), 2 pp. in-8. Il prévient Ducoté que Paul Fort lui remettra de sa part trois piécettes de vers pour la Revue. Il désire voir les épreuves avant l'impression pour «*arranger le titre général qui manque sur le manuscrit, car elles font partie d'une Danse des morts dont vous avez bien voulu faire paraître déjà la première pièce en juillet...*» (Cat. Charavay, mars 1964). [Sous le titre «*La Danse des morts, par André Gide*», les trois poèmes : «*II. Le Naturiste*», «*III. Petites Gens*» et «*IV. La Fausse Amante*» ont paru dans le numéro d'octobre 1897 de *L'Ermitage*. Cette lettre est donc d'août ou de septembre de cette année 1897.]

L.a.s. à Édouard Ducoté (1899), 3 pp. in-12. Au sujet d'une rencontre en Normandie où Ducoté rencontrera aussi Henri Ghéon. (Bull. XLIII Marc Loliée, 1963). [Sans doute de juillet 1899 : v. Cl. Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 407.]

L.a.s. à Ducoté, Paris (1899), 3 pp. in-8. Regrette de ne pouvoir se rendre à l'invitation de son ami, ayant «*promis à Hamlet ma soirée... Depuis 24 heures, je reçois trois lettres de S. par jour... Je crois que le mieux serait de lui payer son logement et de s'entendre avec un traiteur... Nous paierons pour un mois et il en profitera huit jours...*» (Cat. Charavay, mars 1964). [C'est en juin 1899 que Gide voit Sarah Bernhardt dans *Hamlet*, au Théâtre des Nations, dans la trad. de Marcel Schwob ; v. *Prétextes*, éd. coll. 1963, pp. 65-6 ; «*S.*» : Emmanuel Signoret.]

L.a.s. à Ducoté (1900), 2 pp. 1/2 in-8. Il va rendre visite à Ducoté dans une île. Il ne peut prévoir l'heure de son arrivée, que l'on ne s'occupe pas de la question du déjeuner, il ne peut manger que des œufs et du lait. Pour le gîte, «*je saurai le trouver n'importe où, étant l'homme de toutes les auberges...*» (Bull. 41 Marc Loliée, 1962).

L.a.s. à Ducoté, 3 pp. in-8. «*... Vous partiriez pour l'Algérie !!! Est-il possible ? De combien de vœux ne vais-je pas vous charger ! Et je serais heureux aussi si je pouvais vous éviter quelques écueils, être échanson de quelques joies. J'ai une petite grammaire arabe pour vous...*» Il parle ensuite des chroniques sur Rimbaud et sur Kipling qu'il prépare, aussi d'un poème de Bataille. «*... Ghéon vous aura dit comme quoi nous voilà chargés tous deux de la bibliographie de La Revue Blanche, c'est un pesant bonheur qui va nous forcer à travailler double. Mais depuis longtemps, je prétends être un travailleur !... Enfin vient l'occasion de le prouver...*» (Cat. H. Matarasso n° 2, oct. 1934). [Date probable : janvier 1900. Cf. Cl. Martin, *La Maturité d'André Gide*, pp. 432 et 433-4. A noter que Gide ne publie rien sur Rimbaud, mais, en mai 1900 dans *La Revue Blanche*, rend compte de la trad. française de *La Lumière qui s'éteint* de Kipling.]

L.a.s. à Ducoté, 4 pp. in-8, jointe à un ex. de *Thésée* (Ides et Calendes, 1947). Pour lui demander une participation à une société montée par Lugné-Poe : «*... Vous ferez ce que vous voudrez de ma lettre. Simplement, j'ai promis de vous écrire. Excusez-moi d'avoir troublé un instant l'oubli de la Ville, où je souhaite que délicieusement vous plongiez. Au revoir. Vivez, et que l'ombre des palmes vous soit légère...*» (Vente Hôtel Drouot, 4 déc. 1975). [Date possible : janvier ou février 1900. Cf. l'allusion au séjour algérien ; et Lugné-Poe cherche à cette époque à relancer l'Œuvre qu'il avait été contraint de fermer en juin 1899.]

L.a.s. à Ducoté, Cuverville, 1901, 4 pp. in-12. Relative à ses travaux littéraires et par-

ticulièrement aux *Limites de l'Art*. (Vente Hôtel Drouot, 10 oct. 1980).

L.a.s. à Ducoté (1901), 2 pp. in-8. Petite diatribe contre H. Ghéon qui a envoyé tardivement des articles sur Claudel et Régner. La rubrique restera-t-elle à Ghéon ou passera-t-elle à Gide ? (Vente Hôtel Drouot, 20 mai 1976). [Date probable : novembre 1901. Cette lettre s'éclaire par celle de Gide à Ghéon du 21 novembre 1901, *Correspondance*, t. I, p. 376.]

L.a.s. à Ed. Ducoté, La Roque-Baignard (vers 1900), 4 pp. in-8. Longue lettre dans laquelle il est question de l'édition du *Roi Candaule*, ce dont il ne peut lui parler de vive voix car «une affiche nous apprend ce matin que l'ouverture de la chasse est brusquement avancée...» (Cat. Charavay, févr. 1965). V. E. 1909 ?

L.a.s. à Ducoté, 1902, 4 pp. pet. in-4. «Peut-être mon grand goût de voyage n'était-il qu'un effort déguisé d'être en plusieurs lieux à la fois... Ruyters ne se dissimule pas que L'Ermitage est un médiocre tremplin pour la gloire... Pour les craintes que vous exprimez de voir la collection de L'Ermitage envahie, je vous avoue que je ne les puis épouser. Les renonçants au succès ne sont que trop rares...» (Cat. n° 24 Libr. Kra, mai 1931).

L.a.s. à Ducoté, 1902, 4 pp. in-8. Il le prie de lui chercher un article d'une petite revue, signé Louis Paym, sur son *Roi Candaule*, puis : «... la conversation, l'autre soir, chez vous, a pris un tour trop amoureux pour que j'aie pu, étant d'ailleurs fatigué jusqu'à la bêtise, vous reparler de l'entreprise Leneka...» Il n'est pas sûr que ce projet soit habile, «... tout cela veut des nuances que seules les intonations de la conversation permettent... donc, en attendant de pouvoir parler, je me tais...» (Cat. Morssen, févr. 1965). [Nous n'avons pas retrouvé l'article de Louis Paym. André Lénéka était le directeur des Bouffes-Parisiens. L'entreprise à laquelle il est fait allusion pourrait être les «six grandes matinées dramatiques» au cours desquelles devaient être créées des pièces de Ducoté, Gide, Ghéon, etc. (v. Cl. Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 420). Dans cette hypothèse, la lettre serait plutôt à dater de 1901, sans doute entre mars, date de la parution du *Roi Candaule* aux Ed. de la Revue Blanche, et juin ou juillet, puisque c'est à partir de juillet qu'est annoncé dans *L'Ermitage* le projet des matinées dramatiques.]

L.a.s. à Ducoté, 1904, 3 pp. in-4. Il arrive d'Afrique, d'Italie, de Normandie et de Bruxelles. Ducoté, lui, d'Espagne. Il faut donc «inventer un commode carrefour où faire coïncider nos deux routes...» Il viendra à *L'Ermitage*, mais avant il ira se «rajeunir» auprès du D^r Vangeon. Il rapporte de Bruxelles un manuscrit de Ruyters qu'il lui soumettra, et aussi sa propre conférence qui est encore à corriger. «... Cher, L'Ermitage a eu des N^{os} épatants, soyez sûr que tous ceux qui s'intéressent à vous sont ravis, moi le premier. Puis-je vous demander ce service : chercher dans les tables de La Revue Blanche, entre mai 1898 et mai 1901, le n^o où a paru un fragment de mon Saül (vous avez la collection, n'est-ce pas ? excusez mon indiscrétion), me copier les quelques lignes d'Explications qui précèdent le texte du drame. Vous me rendrez ce faisant, cher ami, un grand service — je vous raconterai pourquoi. (Impossible de retrouver ce n^o chez moi, où je n'ai qu'une collection toute trouée)...» (Cat. Morssen, hiver 1967-68). [Date probable : fin mars, début avril 1904. Gide a prononcé sa conférence *De l'Evolution du Théâtre* à la «Libre Esthétique» de Bruxelles le 25 mars 1904, et en publie le texte dans *L'Ermitage* du 1^{er} mai. Le n^o de *La Revue Blanche* que Gide cherche est celui du 15 juin 1898.]

L.a.s. à Ducoté, 1908, 2 pp. in-4. Il lui demande le jour fixé pour le voyage à Bray : est-ce bien à la date affirmée par Ghéon ? Excédé d'insomnie et de fatigue, il part en Ille-et-Vilaine pour quelques jours et précise son adresse. «Si vous imaginiez dans quel

état nerveux j'ai vécu ces trois dernières nuits blanches, vous m'approuveriez de partir, flanquant tout là, devoirs, rendez-vous, occupations sérieuses et plaisirs... Dans un P.S., il mentionne Edmond Jaloux. (Cat. Morssen, nov. 1963).

L.a.s. à Ducoté (1910 ?), 3 pp. 1/2 in-12. Relative à la conférence qu'il a faite en 1910 sur son ami Ch.-L. Philippe ; il souhaite obtenir de Ducoté une souscription pour le buste de Philippe par Bourdelle. (Vente Hôtel Drouot, 10 oct. 1980). [Date probable : novembre 1910. Gide a prononcé sa conférence le 5 novembre, et la contribution de Ducoté (50 fr.) au buste de Philippe apparaît dans la première liste de souscripteurs, publiée par *La NRF* du 1^{er} décembre.]

L.a.s. à Ducoté, 2 pp. 1/2 in-8. *«Il me tarde de vous parler de vos notes de voyage, que j'ai lues et fait lire au Comité. L'intérêt que j'y ai pris c'est ce que je vous dirai mieux de vive voix.»* La publication de ces notes pose des difficultés : *«Tout à la fois le tout me paraît trop long pour la revue et nous croyons fâcheux d'en détacher des "morceaux" qui valent surtout pris dans le mouvement de l'ensemble. Je crois qu'il faut se retourner vers une revue qui dispose de plus d'espace que nous...»* (Cat. Saffroy n° 69, juin 1970).
AF Jammes 1911.

L.a.s. datées de Cuverville, Paris, Château de La Roque (Calvados), Roquebrune, entre le 15 mars 1902 et le 28 mars 1934. 8 sont adressées à Ducoté (Gide se renseigne, entre autres, sur Jacques Copeau qu'il ne connaît pas encore), 3 sont adressées à Franz Hellens. (Vente Genève, 23 nov. 1955).

L.a.s. à Eugène Rouart, s.d. (1895), 3 pp. in-12. *«Combien je sais gré à Cruppi d'avoir eu besoin de toi... et combien je te sais gré de n'être point parti sans moi... N'importe, à songer que cette grosse lune à demi fondue de chaleur, qui se balance ce soir sur les arbres de l'avenue, luit là-bas à travers les palmiers sur les sables, et jette entre les basses maisons blanches une ombre transparente où circulent les burnous blancs... mon cœur m'étouffe... Dis-moi, répète-moi que tu n'abandonneras pas ce projet de voyage. Tu sais quel unique compagnon chacun de nous deux est pour l'autre...»* (Vente Hôtel Drouot, 15 nov. 1977).

L.a.s. à Eugène Rouart, novembre 1897, 2 pp. in-8. *«Ton manuscrit est envoyé à La-coste. J'y ai encore quelque peu travaillé... Je crois avoir rafistolé les quelques passages défectueux. Je suis profondément pris et épris par et de ton livre. Je crois qu'il est bien plus étonnant que tu le crois. Il prend par ce qu'on a de plus secret en soi-même et console à la fois. J'attends son apparition dans le microcosme littéraire avec une grande impatience. Je te certifie qu'il épatera bien des gens. Moi, il me rend presque malade, mais c'est qu'aussi je sens que je t'aime terriblement...»* (Cat. Libr. Saffroy, janv. 1958, puis mai 1962 ; reliée ensuite dans un ex. des *Cabiers d'André Walter*, Perrin, 1891, dédié à Georges Louis, Vente Hôtel Drouot, 4 déc. 1975).

L.a.s. à Eugène Rouart, 2 pp. 1/2 in-8, s.l.n.d., probablement de mars 1898. Donne des nouvelles de sa femme qui vient d'être assez souffrante. Malgré une légère amélioration il reste inquiet et écrit à la hâte pour donner ces quelques nouvelles et remercier son ami qui lui a envoyé un médecin d'urgence. *«... Je ne peux te donner de rendez-vous encore, devant rester pour Madeleine... absolument disponible.»* (Cat. Libr. Les Argonautes, mars 1973).

L.a.s. à Eugène Rouart, datée Alençon, Puis Paris, mai 1899, 4 pp. in-8, écrite au retour de son voyage en Algérie. *«... T'ai-je dit que nous avions vu Jammes à Orthez ? Il vient de m'envoyer un long et admirable poème et, te croyant peut-être à Paris, souhaite*

que je te le lise. Tu le verras dans L'Ermitage où je souhaite que mon "Mopsus" t'ait fait un peu regretter l'oasis... Ma tête s'alourdit de langueur et d'angoisse... Une seule question m'intéresse, me préoccupe, me harcèle : celle du livre de Bonvalot. J'en cause infiniment avec Paul Laurens, avec Griffin... Avec les autres, je me tais...» (Cat. Saffroy, juillet 1957). [Cette lettre doit succéder à une autre lettre de Gide à Rouart signalée dans le BAAG 55, juillet 1982, p. 421.]

L.a.s. à Eugène Rouart, juin 1900, 3 pp. in-12. «... Je vais partir avec Rosenberg et Paul Laurens pour Londres où je ne resterai que quelques jours, le temps de laisser Madeleine ouvrir Cuverville, où je viendrais aussitôt me reposer de cette excédente vie de Paris... Quand tu auras un instant, tu devrais bien m'écrire et de Cuverville, tranquilisé, je te répondrais longuement — ô ! les calmes soirées sous les arbres ! O ! pouvoir causer doucement de choses graves comme nous savions si bien faire naguère...» (Cat. Coulet & Faure n° 57).

L.a.s. à Eugène Rouart, 19 août 1900, 4 pp. in-12. «Cuverville après notre purgatoire de Paris nous apparaît d'une beauté extraordinaire... Si tu viens, nous irons tous les deux faire un tour à La Roque. Je n'ose le faire sans toi, craignant de découvrir de monstrueux abus et de ne pouvoir les réduire. Il me semble à présent prouvé que Desauzay abuse de la situation que lui donne l'absence de fermiers sur la Cour-l'Evesque ; il ferait abattre force arbres de haut jet pour son compte personnel...» (Cat. Coulet & Faure n° 57).

L.a.s. à Eugène Rouart, 16 mars 1900, 3 pp. in-12. Il se plaint du silence de Ch.-H. Hirsch. «... Il n'a pas, depuis 2 ans, signalé quoi que ce soit de moi : non plus Philoctète, ou Saül, que Prométhée ou Candaule ; il n'a même pas dit que je remplaçais Blum à La R. B.. Par contre il cite tout au long un jugement de moi sur Saint-Pol-Roux, non signé ; mais c'est, je pense, parce qu'il ne sait pas que c'est de moi...» (Cat. Coulet & Faure, n° 57). [V. BAAG 15, avril 1972, p. 29 : extrait plus long, mais en anglais.]

L.a.s. à Eugène Rouart, 5 juillet 1911, 4 pp. in-12. Annonce l'envoi d'un exemplaire d'Isabelle portant en manière de dédicace le nom de Mme Rouart : «... pensant qu'il ne m'arriverait peut-être pas d'ici longtemps d'écrire un livre plus capable de lui plaire et que j'aime mieux lui offrir. Du reste, c'est en général aux femmes de mes amis que je l'offre...» Gide parle ensuite longuement d'Emmanuel Signoret. (Cat. Coulet & Faure n° 57). [Même remarque que pour le précédent autographe.]

L.a.s. à Eugène Rouart, Lamalou, 24 octobre 1900, 3 pp. in-4. Gide veut acheter une ferme et des terres en Normandie et se montre très prudent. Rouart lui ayant proposé de faire exploiter la ferme par un de ses cousins, il veut connaître les conditions. «... Veille, je t'en prie, à te et à nous bien entourer (quelque honnête que soit ton homme) de toutes conditions légales suffisantes pour protéger l'acte d'association contre les filouteries possibles, contre les cas de décès, faillite... Qu'appelles-tu lui "confier" en plus la meilleure des autres fermes... Je renâcle vers l'avenir et le "large" ! A Paris on touche trop vite la toile de fond...» (Cat. Saffroy, juin 1958 ; cat. Charavay, sept. 1973). [Cf. BAAG 17, oct. 1972, p. 8 ; 22, avril 1974, p. 53 ; 29, janv. 76, p. 54. A rapprocher de la lettre signalée dans le BAAG 30, avril 1976, p. 64.]

L.a.s. à Eugène Rouart, 17 décembre 1901, 3 pp. in-12. Il écrit de Paris où il travaille à L'Immoraliste : «Je me sens moins parisien que jamais et ne songe qu'à regagner les champs au plus vite. Pourtant je m'agite de mon mieux et pressure choses et gens pour extraire quelques gouttes de suc nourricier. Je ne puis croire que nous n'ayons à chercher de l'aliment que chez les morts... Je m'occupe à placer le livre de Ghéon. J'ai achevé le mien mais le parachève encore et ne le publierai pas de sitôt. Où et comment ?

Probablement en petit nombre et au Mercure... (Cat. Libr. Les Argonautes, juin 1959). [Cf. BAAG 13, octobre 1971, p. 18, et 16, juillet 1972, p. 15, où le destinataire était donné par erreur comme étant Marcel Drouin.]

L.a.s. à Eugène Rouart, Cuverville, 4 juillet (1902). Les deux premières pages sont consacrées à des amis (Paul Laurens, Ruyters). Les travaux de transformation dans sa maison l'empêchent de travailler, il écrit pour *L'Occident*, puis : «... Tu as sans doute lu l'article de Rachilde sur mon livre [L'Immoraliste] ; il est un peu peinant — et d'autant plus que comme c'est le premier, et jusqu'à présent le seul, il va faire un peu l'opinion — mais je n'ai que ce que je mérite, et je récolte ce que j'ai semé. Cela ne m'empêche pas de semer encore...» (Cat. Morssen, févr. 1959).

L.a.s. à Eugène Rouart, 1908, Cuverville, 2 pp. in-4. Lui annonce son arrivée à Paris où des amis (dont Ghéon pour un vernissage) l'attendent ; il veut absolument le voir avant son départ. (Cat. Morssen, avril 1959).

L.a.s. à Eugène Rouart, 23 août 1911, 3 pp. in-8. «... Oui, je viendrai pour le mariage d'Iebl, laissant Madeleine fermer Cuverville et rouvrir Auteuil... Je pense filer dans le Midi dès le 10 ou le 13 et gagner Nîmes d'abord où ma tante C. Gide m'attend...» (Cat. Libr. Les Argonautes, juin 1960). CP F.

L.a.s. à Eugène Rouart, Dijon, 31 août 1912, 2 pp. in-8, enveloppe. Il part pour l'Italie et espère y retrouver son ami : «... si je n'ai pas à t'attendre (à Florence) je gagnerai sans plus tarder la petite plage de l'Adriatique où je compte m'installer pour travailler... Si au contraire tu viens, nous pourrons, auparavant, faire ensemble un extraordinaire petit voyage dans des endroits peu connus...» (Cat. Saffroy, juillet 1957).

L.a.s. à Eugène Rouart, 1912, 4 pp. in-8. Lettre très amicale sur ses déplacements, sa vie familiale, sa santé... (Cat. Morssen, octobre 1959).

L.a.s. à Eugène Rouart, Cuverville, 4 septembre 1914, 2 pp. in-4, enveloppe. A l'approche des Allemands, Gide a été invité par télégramme à trouver un toit chez ses amis Rouart, mais répond que : «... pour le moment du moins et tant que la vague d'horreur menacera la région, ni Madeleine ne consentira à abandonner les pauvres gens de Cuverville, ni moi je ne consentirai à abandonner Madeleine... Il n'a jamais fait si beau que depuis huit jours, mais à travers les grandes voix pacifiques de la campagne, malgré soi l'oreille épie d'autres bruits...» (Cat. Saffroy, juillet 1957 ; Vente Hôtel Drouot, 15 nov. 1977).

L.a.s. à Eugène Rouart, 17 juillet, 1 p. in-8. «... Si tu me presses un peu il n'est pas impossible que j'aie te rejoindre dans le Midi ; j'voudrais pouvoir travailler et Cuverville, pour un temps, n'est plus assez tranquille... Ghéon est magnifique d'enthousiasme et vient de publier un bien beau livre, capable j'espère de faire enfin réfléchir un peu Jammes... Au revoir, à bientôt peut-être, ne me laisse pas oublier par ton petit naturaliste...» (Cat. Coulet & Faure n° 57).

L.a.s. à Eugène Rouart, 4 pp. in-8. Gide, empêché par la maladie d'aller rejoindre son ami, lui manifeste longuement les craintes qu'il éprouve. «... Ta lettre si tendre m'emplit les yeux de larmes. Mais c'est déjà presque du regret. Je désespère qu'une amélioration suffisante intervienne d'ici 8 jours pour me permettre cette expédition...» (Cat. Coulet & Faure n° 57). [Cf. BAAG 15, avril 1972, p. 29 : texte plus long, mais en anglais.]

L.a.s. à Eugène Rouart, 5 octobre 1918, 2 pp. in-8. Lui recommande son ami Jacques Rivière qui doit partir pour le Maroc et «n'est pas de force à reprendre les armes... J'ai pour lui, tu le sais, une affection très vive et la plus haute estime pour son cœur, son caractère et son intelligence...» (Cat. Morssen, févr. 1959).

L.a.s. à Eugène Rouart, 2 pp. in-12. Remercie son ami de l'envoi de son manuscrit et parle de Barrès. «... le tourment de l'unité ou l'unité du tourment. Ça manque un peu de femmes, mais les prêtres aiment beaucoup ça. Moi je suis protestant... Oui, très intéressant, Barrès. Blanche le voit et m'en parle beaucoup. Il prétend (dit Blanche) que la vraie raison qui le fait se retirer de la politique, c'est que, traditionaliste convaincu, il ne peut pas ne pas approuver un ministère qui a déjà duré deux ans. En désaccord complet sur ce point avec Coppée et Lemaître, il se retire...» (Cat. Coulet & Faure n° 57).

L.a.s. à Eugène Rouart, Cuverville, s.d., 3 pp. in-8, partie au crayon, partie à l'encre. Il vient d'arriver à Cuverville par un temps affreux. Il compte soigner sa phlébite, sa femme achevant de se guérir de la rougeole. Il ne peut songer à voyager à l'époque où l'y invite Rouart : «... Mais, à Paris, je te verrai certainement, et me ferai pour toi le plus libre possible. Il me tarde de nous revoir, et je sais que tous deux nous avons beaucoup à écouter, beaucoup à dire...» Il parle ensuite de la valeur des actions du Mercure de France que détient Rouart. Il a demandé conseil à Vallette qui n'a pu lui donner le prix exact. «... J'ajoute... que si tu es bien décidé à les vendre, je me porte acquéreur... mais je me hâte amicalement de te dire que je ne crois pas que tu fasses une bonne affaire en les vendant...» Il pensait aller en Belgique et faire une conférence à Mons, mais il y a renoncé. (Cat. Libr. de l'Abbaye n° 65, nov. 1967).

L.a.s. à Eugène Rouart, 2 pp. in-4. Il vient de recevoir les épreuves du livre de son ami et lui fait quelques observations : «... Ton livre me bouleverse, tout ce que j'aime en toi y sanglote... corrige soigneusement toutes les fautes que j'indique, "mains galleuses" pour "mains calleuses"... les fautes de ponctuation, elles pleuvent... J'en aurais presque pris mon parti si Madeleine ne venait pas de me dire qu'elles rendaient la lecture très fatigante, à la façon d'une marche dans du sable, les points et virgules, les points sont pour permettre à l'esprit de poser... cela demande un certain soin...» (Cat. Bernard Loliée n° 6, nov. 1961).

L.a.s. à Eugène Rouart, Cuverville, 3 pp. in-8. Il demande à son ami s'il a des accointances avec le ministère de la Justice. «Il s'agit d'un recours en grâce qui me tient fort à cœur (tu sais que je viens d'être juré à la session de mai des Assises de la Seine-Inférieure, quinze jours inoubliables !!!) et pour lequel j'ai déjà obtenu l'approbation du procureur général...» (Cat. Saffroy, nov. 1957). [Sans doute de juin 1912.]

*

5 l.a.s. à Marcel Proust, 1920-1922, 14 pp. in-8, plus une autre l.a.s., 1 p. 1/2 in-16. La première, non datée, paraît être de 1920 et concerne Claude Aveline, «charmant, inspirant la plus grande confiance», à qui Proust «pourrait confier un travail de copie», Cl. Aveline ayant déjà travaillé pour A. France. Parle aussi de l'attribution d'une bourse Blumenthal à A. Salmon. — La deuxième est une invitation à la première d'Antoine et Cléopâtre (14 juin 1920), les places en sont «extrêmement recherchées» et celles réservées à Proust à l'Opéra sont les meilleures ; si Proust souhaitait que quelqu'un l'accompagnât, Gide suggère le nom de Miss Barney. — Les troisième et quatrième lettres (juin 1922) sont relatives à l'attribution (pour trois candidats en présence : Genevoix, Crémieux et Gabory) de deux bourses Blumenthal. Les tractations aboutirent à leur attribution aux deux premiers. (La 3^e lettre est du 14 juin 1922 et a été publiée dans la Correspondance Proust-Gide.) — La cinquième lettre rassure entièrement Proust sur la crainte que Gide n'eût été irrité contre lui par cette affaire Blumenthal. (Vente Hôtel Drouot, 26 févr. 1969).

L.a.s. à Marcel Proust, s.d., 2 pp. in-8. Minute avec beaucoup de ratures et de corrections. Gide (qui, lecteur de la NRF, avait refusé *Swann* après une lecture sommaire) de-

mande à Proust de réserver à la NRF les autres volumes à paraître d'*A la recherche du temps perdu*. (Cat. Libr. Heilbrun, mars 1953).

L.a.s. à «*Mon cher Cassou*», Cuverville, 13 juin 1932, 2 pp. in-4, enveloppe. En réponse à l'étude que Cassou vient de faire paraître sur Tolstoï : «... *Que je suis loin de partager votre admiration pour le romancier de Guerre et Paix. Tout jeune encore, et dès la première lecture de ses livres, j'ai été gêné par l'apparence de vérité dont il se contente, et n'ai pas attendu les jugements si perspicaces de Merejkowski pour y sentir je ne sais quoi d'inauthentique. En artiste, je souffre de l'aspect dioramique de ses peintures (mais ceci n'est rien et le reproche s'appliquerait aussi bien à Stendhal)... Tolstoï n'échappe au mensonge social que pour se mentir à lui-même, ceci vous le dites excellemment... Mais que pouvez-vous trouver d'admirable dans les pages "immortelles" de Guerre et Paix dont vous parlez ? Rien ne m'y paraît profondément vrai. Tout s'y joue dans une région de l'être que Dostoïewsky sut heureusement dépasser, qui précisément (hélas !) comptait plus pour Tolstoï que celle que la véritable conversion doit atteindre. Avec lui je reste toujours en marge de l'âme ; et je ne comprends que trop la souffrance que la comtesse Tolstoï dut éprouver, intolérable bientôt, devant cette parodie de la sainteté que, vers la fin de votre liure, vous dénoncez si bien — sans reconnaître toutefois que le semblant existait toujours chez Tolstoï et qu'il entacha toute son œuvre...*» (Cat. Libr. Les Argonautes, oct. 1975 ; Vente Hôtel Drouot, 8 déc. 1980).

L.a.s. à un ami, Cuverville, 23 septembre 1917, 2 pp. in-8. A propos d'une affaire qu'il prend en mains. «... *Qu'ai-je fait de la lettre de Lady Rothermere, pas moyen de remettre la main dessus. L'aurai-je détruite après que vous m'avez dit que l'affaire ne ressortirait pas du Mercure... J'en ai peur... J'ai prié Gallimard de s'entremettre...*» (Bull. Charavay 672, avril 1947).

Carte postale a.s.. Il demande à son correspondant de lui envoyer copie de la découpe de journaux qu'il lui avait confiée pour l'impression (le suicide d'un écolier). (Cat. H. Matarasso n° 1, 1934).

L.a.s., s.l.n.d., sur papier à en-tête du Grand Hôtel d'Orient, Blida, Algérie. Relative sans doute à la fondation d'une revue littéraire. Gide rend compte de ses démarches : «*Je viens d'écrire à Eugène Rouart qui vous aura, je pense, un dépôt, Paul Valéry qui en parlera à Kolbassine et à Mallarmé... Jean de Tynan, Mockel pour lui demander un jeune belge, Mauclair pour qu'il prenne la rédaction, Gatteschi pour la partie italienne...*» Il a fait une traversée épouvantable et va maintenant revenir à Biskra, car le Sahel ne lui plaît pas du tout. Il envoie ses respects à Madame Pichaud à qui il fait adresser la petite édition (in-16) de ses *Cabiers*. (Cat. Libr. Les Argonautes, oct. 1976). [Cette lettre est probablement du 27 ou 28 janvier 1895 et adressée à Léon Parsons ; cf. la *Correspondance Gide-Valéry*, pp. 231-2, et la *Correspondance Gide-Mockel*, p. 136.]

L.a.s., 1 p. in-4. Il ne veut répondre à aucune enquête, ni à aucune interview, car pour bien répondre cela lui coûterait un temps dont il ne dispose pas. Il lui a envoyé sa *Porte étroite* et il peut demander au Mercure qu'on lui donne *Prétextes* et *L'Immoraliste*. (Cat. Morssen, avril 1959).

L.a.s., 2 pp. 1/2 in-12. «... *Je ne suis pas assez lié avec Barrès pour prendre liberté de lui écrire... mais je ne vous déconseille pas de lui écrire et sans doute le nom de Rimbaud sera déjà d'assez grand poids. Mais Claudel ne peut-il intervenir ? Je pense que, en souvenir de Rimbaud, tout ce qu'il pourrait faire il le ferait aussitôt... Et je voudrais moi-même pouvoir davantage. C'est dans de telles occasions que je déplore d'avoir toujours vécu en ours.*» (Cat. Bernard Loliée n° 3, nov. 1958). [Lettre à Paternie Berrichon ?...]

L.a.s. à un ami anglais, 4 août 1893, 2 pp. in-8, enveloppe. « *Lointain ami dont je ne sais presque rien, mais dont la sympathie je la goûte comme une boisson cordiale. Un jour nous nous verrons et nous reconnaitrons nos pensées à travers même nos visages. Déjà vous m'avez écrit et ravi...* » (Cat. Bernard Loliée n° 1, nov. 1956).

L.a.s. à « *Cber Fredly* », Neuchâtel, s.d. (1894), 3 pp. 1/2 in-8. « ... *Depuis longtemps déjà vous parliez de votre traduction de Heyse, mais je croyais et regrettais de croire à votre projet abandonné. J'aimerais que vous envoyiez cette traduction excellente à assez de critiques et d'assez bons pour que nous puissions lire les rapprochements curieux que l'on pourrait faire de cette œuvre avec Les Revenants d'Ibsen que vous connaissez sans doute. Si j'étais tant soit peu critique, cette étude m'intéresserait à faire. Un grave reproche que je ne puis m'empêcher de faire : pourquoi pas de préface ? Quand Heyse est si peu connu en France ou si mal...* » En P.S. il félicite son ami qui vient de se marier, puis il ajoute : « ... *J'ai presque envie de vous adresser (mes respects) à vous-mêmes, tous les gens mariés m'apparaissent aussitôt "respectables"...* » (Bull. Charavay, juin 1978). [Lettre à Alfred Westphal.]

L.a.s., Cuverville, vers 1906, 3 pp. in-12. « *Voici donc quelques feuilles que j'arrache à mon prochain volume, pour la revue dont je recevais hier le premier n°. Puisse ces pages vous convenir ! Je ne puis malheureusement vous envoyer rien d'autre, n'ayant en plus de ces nouvelles "Feuilles de route" qui formeront mon Amyntas (avec celles que je publierai sous ce titre dans L'Ermitage, mon "Bou Saada" de Vers et Prose, etc...) que des choses de longue haleine auxquelles je travaille à présent.* » Il parle ensuite de Valéry Larbaud, Louis Piérard. (Cat. Coulet & Faure, mai 1957). [Cette lettre est vraisemblablement de juin 1905, entre la parution du n° 1 d'*Antée*, daté du 1^{er} juin, et celle du n° 2, du 1^{er} juillet, qui contient des « Feuilles » de Gide, qui constitueront deux ans plus tard les quatre dernières pages d'*Amyntas*. A qui Gide écrit-il ? Il semble difficile d'identifier son correspondant à l'un des trois fondateurs d'*Antée* : Christian Beck, André Ruyters et Henri Vandeputte...] P P

L.a.s., 30 mai 1916, 1 p. in-8. Il se sent peu disposé à écrire une préface pour la *Salomé* d'O. Wilde, mais néanmoins il y réfléchira. (Vente Hôtel Drouot, 18 mai 1935).

L.a.s., 8 février 1916, 1 p. in-4. Pour refuser une invitation. (Vente Hôtel Drouot, 10 oct. 1980).

L.a.s., Paris, 7 mai 1919, 2 pp. in-4. Lettre de recommandation en faveur de son ami Henri Aliès désireux d'être nommé professeur dans un lycée de Paris. Il se porte garant de la haute valeur morale de son ami, désireux en outre de se mêler à la vie intellectuelle de Paris et de pousser plus avant sa propre culture. (Cat. Libr. Les Argonautes, oct. 1978).

L.a.s., Saint-Clair, 4 janvier 1931, 1 p. 1/2 in-4. Envoie son adhésion de tout cœur, mais il est très sceptique sur l'effet de sa signature. « ... *L'Italie est, de tous les pays d'Europe, celui où elle peut éveiller le moins d'échos. N'importe, si d'avoir jusqu'à présent (depuis l'affaire Dreyfus) systématiquement refusé de donner mon nom à n'importe quelle liste de souscriptions tendancieuses, si légitimes et généreuses qu'elles puissent être, donne à cette signature aujourd'hui un peu plus de poids...* » (Cat. Bernard Loliée n° 2, nov. 1957).

L.a.s., 1934, 2 pp. in-8. Il est consterné. En une semaine, c'est le troisième suicide qu'il apprend. Il a recherché vainement le manuscrit du défunt qui lui avait été confié, et dans quelle effroyable accumulation de papiers. (Cat. Libr. Lipschutz n° 72, 1938).

L.a.s. à un ami, Cuverville, 23 mai 1936, 1 p. in-8. « *Evidemment je ne puis vous refu-*

ser cela. Mais que de difficultés ! Le Roi Candaule comporte certaine mise en scène et d'excellents acteurs. Si vous avez un excellent acteur, confiez-lui donc, bien plutôt, le rôle unique de David dans ma Bethsabée, qui peut se jouer sans aucun décor. Ou si plusieurs interprètes : mon Philoctète, qui ne comporte pas de décors...» (Bull. Charavay n° 685, oct. 1951).

L.a.s., 17 juin 1938, 1 p. in-12. Relative à une dette. (Vente Hôtel Drouot, 10 oct. 1980).

L.a.s., Cabris, 18 mars 1941, 1 p. 1/2 in-8. Après la lecture d'une revue consacrée à la poésie moderne, Gide médite sur l'usure et la succession des générations : *« Votre ciel poétique est prodigieusement différent de celui de ma propre jeunesse. Vous aussi vous verrez des étoiles nouvelles se lever à l'horizon. »* Il ajoute : *« Vous parlez d'Eluard mieux que n'avait fait aucun autre, et de Reverdy. Ils sont pour vous ce qu'étaient pour nous Mallarmé, Rimbaud ou Verlaine. »* Et il constate qu'il est sans doute *« plus malaisé pour un poète d'émouvoir la génération qui le précède que celle dont il fait partie ou que celle qui suivra... »* (Cat. Libr. Les Argonautes, oct. 1976).

L.a.s., Fez, 21 octobre 1943, 2 pp. in-8. Félicite son correspondant qui vient de publier des lettres dont *« quelques-unes... sont remarquables, en particulier celle, très longue, d'Edmond de Goncourt... »* Il espère ensuite l'avoir persuadé qu'à 60 ans *« vous êtes encore jeune, que vous avez encore un beau morceau de vie devant vous... et qu'il ne tient qu'à vous de le rendre plus important »*. (Vente Hôtel Drouot, 12 mars 1975).

L.a.s., 30 janvier 1944, 2 pp. 1/2 in-4. *« Comment ne point protester lorsque vous écrivez : "Nul homme sincère ne peut nier qu'il se marie par désir sexuel" ? Combien nombreux sont les maris qui, la nuit de noces venue, pensent : Allons ! il faut pourtant que je fasse de cette jeune fille une femme ! »* Puis, considérations sur la mort : *« la mort... à vrai dire je ne parviens pas à y attacher d'importance. C'est la fin de quelque chose et c'est ce quelque chose qui m'intéresse et m'importe : la vie. »* (Vente Hôtel Drouot, 12 mars 1975).



Enfin, signalés par le Prof. Louis Le Guillou (Brest) :

L.a.s. à Richard Heyd, (Nice), 14 mai 1949, 1 p. in-8, adresse jointe. Lettre à l'écriture très tremblée. *« Merci pour la pénicilline... c'est grâce à vous que je vais un peu mieux depuis 2 jours. Pourtant encore incapable d'effort. Mais il n'en faut aucun pour vous embrasser tous. »* (Bull. Charavay, oct. 1966, n° 31173/2).

L.a.s. à Mme Richard Heyd, Paris, 30 septembre 1947, 2 pp. in-8, adresse jointe. Lettre amicale. Il écrira dès qu'il connaîtra la date de son arrivée. Il voudrait *« intercaler une visite à Cuverville avant mon départ... Ce que je puis vous dire de précis, c'est mon désir de vous rejoindre le plus tôt possible après la première du Procès... »* (Même catalogue, n° 31174).

L.a.s. à Paul Souday, (Paris,) 7 avril 1929, 2 pp. in-4, enveloppe avec adresse. *« Je lis avec intérêt votre "Centromanie" dans Le Temps du 5 avril. Vous y dites des choses fort justes. Mais il n'est pas juste de dire que je me suis pris d'un goût extrêmement vif pour Montaigne. Ce goût je l'ai toujours eu, simplement il a trouvé une occasion de se manifester dans cet article qui m'a été demandé. »* A ce propos, il cite un passage de la lettre que Thibaudet lui a envoyée. *« Votre pensée avait été trahie et trahie par l'interviewer de la L.W.. Je m'en doutais bien, et je crois que j'ai eu tort de ne pas faire de réserves sur sa traduction de vos propos. »* Enfin Gide reprend : *« C'est vous dire que je ne puis être tenu pour responsable de ce qui vous paraît (et fort justement) un peu absurde, et en*

tout cas disproportionné, dans cette assimilation de Gœthe à Montaigne... Joint, un post-scriptum dactylographié et signé relatif à son article sur Montaigne. (Catalogue de la vente de la Coll. Alfred Dupont vendue à l'Hôtel Drouot le 3 juin 1977, n° 77).

L.a.s. à une camarade, (Paris,) 10 mars 1937, 1 p. 1/3 in-4. Lettre amicale relative à son livre sur le voyage en URSS. « *Votre lettre... m'émeut profondément. J'y sens votre sincérité parfaite et cette sympathie que vous m'apportez m'est précieuse. Elle va me soutenir et m'encourager dans mon travail. Le livre que j'achève doit venir en complément à mon Retour de l'URSS. Une documentation abondante me permet d'insister sur tous les points que je traitais un peu sommairement. Il n'y a pas à se dissimuler que la situation là-bas est tragique. Mais que l'URSS ait trahi nos espoirs, ce ne doit pas être une raison pour ne plus espérer...* » (Même catalogue, n° 78).

L.a.s. à un ami, s.l.n.d., 1 p. in-4. « *... Pensez-vous que de demander 500 f de mon roman (qui a les dimensions de L'Immoraliste) soit trop au-delà ou en-deçà du prix qu'eût proposé la Balance... S'il ne vous paraît ni excessif, ni dérisoire, dites 500 f. — Irions-nous ensemble à cette séance de boxe du 10 févr... ? ...* » En post-scriptum, « *Oui, votre liste d'abonnables sera très bienvenue...* » (Même catalogue, n° 79).

livres LETTRES INÉDITES. — Publiée au tome V (juin 1943 - mai 1945) des *Lettres, notes et carnets* de Charles de Gaulle réunis et publiés sous la direction de Philippe de Gaulle (Paris : Plon, 1983, 496 pp., 110 F), une lettre du Général à André Gide, datée d'Alger, 13 avril 1944, dont l'original est à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

Gide, un des «Mardistes» les plus fervents et les plus fidèles, a échangé avec Mallarmé de nombreuses lettres. Tout ce dialogue capital, inauguré en 1891, figure maintenant dans la *Correspondance* de Mallarmé, dont notre ami Lloyd James Austin, professeur honoraire à l'Université de Cambridge, a remis en novembre dernier aux Éditions Gallimard le manuscrit du tome X et dernier, à paraître au printemps (avec un index général des dix volumes). On peut déjà lire, dans les t. IV à IX, vingt lettres (1^È de Mallarmé et 6 de Gide), dont onze entièrement ou partiellement inédites. Rappelons que Gide écrivait en 1894 : «Nous n'avons aujourd'hui pas de plus grand poète.»

TRADUCTIONS. — Une nouvelle traduction de *Corydon*, due à Richard Howard (qui traduit déjà *L'Immoraliste*), a paru aux États-Unis (New York : Farrar, Straus & Giroux, 1983, 135 pp., éd. br. \$ 8.25, éd. rel. \$ 15.50). «This elegant new translation by Richard Howard», a écrit le Prof. John Rechy dans l'*International Herald Tribune* du 28 décembre (article que nous a aimablement communiqué notre ami Jean-Paul Trystram), «presented in a splendid volume designed by Cynthia Krupat, reveals, in Camus's description, Gide's "pride of being human". That pride is eloquently displayed in this "little book", as relevant today as then. In it, with intelligent dignity, Gide explores behind "the veil of lies, convention and hypocrisy", to urge us to find with him "an important and not contemptible part of humanity".»

Le premier volume de la traduction allemande des *Cahiers de la Petite Dame* vient de paraître : Maria Van Rysselberghe, *Das Tagebuch der kleinen Dame. Auf den Spuren von André Gide (1918-1934)*. Übersetzung der Auswahl nahmen von Irène Kreindl-Kuhn und Ralf Stamm. Die Auswahl aus dem vierbändigen französischen Originalwerk und die Herausgabe besorgte Hanns Grössel. S.l., Nymphen Burger, 1984 (un vol. rel. toile verte sous jaquette ill., 21 x 12,5 cm, 300 pp., ISBN 3-485-00456-1). «Vorwort» de Hanns Grössel, pp. 7-13 ; cahiers I à IX, pp. 16-293, «Personenregister», pp. 295-9. Aux premières pages de garde, carte de France avec indication des principaux lieux cités dans le texte. Ni la préface ni les notes de l'édition française n'ont été reprises, comme elles l'avaient été dans l'édition espagnole de 1976 (v. BAAG 32, p. 65). Une note, au verso du titre intérieur (p. 4) indique : «Die Tagebücher der Jahre 1934-1951 folgen im Herbst 1984.»

Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*. Préface de Thierry Maulnier. Berne : Éd. Tillier, 1983 (ach. d'impr. 30 octobre 1983), un vol. br., 22 x 15,5 cm, 253 pp., 110 F. Compte rendu de ce livre dans les «Lectures gidiennes» du présent numéro.

Du Prof. Raimund Theis (auquel nous devons déjà un excellent état présent des études gidiennes : *André Gide*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1974) : *Auf der Suche nach dem besten Frankreich. Zum Briefwechsel von Ernst Robert Curtius mit André Gide und Charles Du Bos*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1984 («Analecta Romanica», Heft 49), un vol. br., 24 x 16 cm, 101 pp., ISBN 3-465-01611-4, DM 34.20. Ce livre (deux chapitres : «Französisch-deutsche Kulturprobleme in der Sicht von Ernst Robert Curtius und André Gide», et «Ernst Robert Curtius und der Streit über Charles Du Bos' *Dialogue avec André Gide*») traite en particulier des idées de Curtius et de Gide sur les problèmes de la civilisation européenne, et de l'attitude de Curtius à l'égard du *Dialogue* de Du Bos.

Comme on pouvait s'y attendre, la lecture du *journal inédit* de Cocteau est une lecture assez pénible. Plusieurs passages particulièrement fielleux dans le premier tome qui vient de paraître, notamment pp. 29-30, 106-7... (Jean Cocteau, *Le Passé défini, I. — 1951-1952*, texte établi et annoté par Pierre Chanel, Paris : Gallimard, 1983, 460 pp., ISBN 2-07-070017-8, 120 F).

De notre ami Breda Cigoj-Leben, professeur à Ljubljana : «Rendement stylistique de l'ellipse du pronom sujet dans le *Thésée* d'André Gide», article paru dans le vol. XXII de *Linguistica* (Ljubljana, 1982), pp. 127-47.

De notre ami André P. Sahel (actuellement professeur au Centre Pédagogique Régional de Tanger) : «André Gide and North Africa : A Process of Liberation», article paru dans *The Aligarh Journal of English Studies*, vol. 8, n° 1, 1983, pp. 24-39.

De notre ami le Prof. Basil Kingstone (Université de Windsor) : « Une amitié littéraire et personnelle : Jef Last et André Gide », article paru dans la « revue de culture néerlandaise » *Septentrion*, 1983, n° 3, pp. 10-7. (Signalons à ce propos que va bientôt paraître, dans une édition procurée par le Prof. C.J. Greshoff, de l'Université du Cap, la *Correspondance Gide-Last*.)

Alain Goulet a bien voulu nous signaler deux articles qui avaient échappé à nos relevés bibliographiques :

— Catharine Savage Brosman, « Gide, Translation and *Little Gidding* », *French Review*, vol. LIV, 1981, n° 5, pp. 690-8 (sur la traduction par Gide et M. Bosco de ce poème de T. S. Eliot).

— N. Rinsler, « Aldous Huxley and French Literature : A Reconsideration », *Revue de Littérature Comparée*, 1982, n° 1, pp. 78 sqq. (portée essentiellement sur Gide).

Comptes rendus

De la *Correspondance Gide-Alibert*, par Roman Wald-Lasowski, dans *Rapports - Het Franse Boek*, 58^e année n° 4, décembre 1983, pp. 216-7.

Sur le *Colloque André Gide* de janvier dernier : une brève note non signée dans *Le Monde* du 20 janvier, p. 14 (« Actualité d'André Gide ») ; un article de Rudolf Maurer, deux colonnes dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 27 janvier, p. 39 (« Gide, sechzig Jahre später. Ein Kolloquium in Paris »).

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE BIEN VOULOIR S'ACQUITTER SANS RETARD
DE LEURS COTISATIONS**

Le IV^e Colloque André Gide

Après la Décade André Gide qui se tint au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle en septembre 1964, puis les Rencontres André Gide que l'AAAG réunit au Collège de France en octobre 1970, et le colloque Perspectives contemporaines qui eut lieu à Toronto en octobre 1975¹, l'AAAG a organisé à Paris, du 12 au 14 janvier dernier le quatrième Colloque André Gide : André Gide en question. Le Contemporain capital (1923-1925). Bien que cette manifestation n'ait presque pas été annoncée par la presse (mais bien par Roger Vrigny, dans sa «*Matinée littéraire*» de France-Culture, le jeudi précédent)², plus de deux cents personnes assistèrent à la séance d'ouverture solennelle qui se déroula en Sorbonne, dans la célèbre salle Louis-Liard, le jeudi après-midi 12 janvier, et les quatre demi-journées suivantes, à la Fondation Deutsche de la Meurthe (dont la belle salle avait été aimablement mise à notre disposition par son directeur, le Professeur Bernard Masson, qui se dépensa sans compter pour que nous y eussions nos aises), connurent une participation régulière d'environ cent vingt personnes.

Ouverte par le discours très applaudi de Robert Mallet, président du Colloque («*Gide, corps et âme*»), et le message riche d'humour et de finesse d'Étiemble, président de l'AAAG (message qui, Étiemble étant malheureusement absent, fut lu par un comédien), la séance en Sorbonne s'acheva³ avec

1. Les «*actes*» de ces trois colloques ont été publiés, rappelons-le : les *Entretiens sur André Gide* de 1964, sous la direction de Marcel Arland et Jean Mouton (Paris-La Haye : Mouton & Co., 1967) ; les *Rencontres André Gide* de 1970 (présidées par Jean Delay et organisées par Daniel Moutote) dans *Le Centenaire*, troisième des *Cahiers André Gide* (avant-propos de Claude Martin, Paris : Gallimard, 1972) ; le colloque de Toronto, organisé par Jacques Cotnam, Andrew Oliver et C.D.E. Tolton, dans le sixième volume de la série *André Gide (Perspectives contemporaines)*, avant-propos de Claude Martin, Paris : Lettres Modernes, 1979). — Communications et débats du récent colloque de Paris constitueront, au début de 1985, le neuvième volume de la série *André Gide*.

2. Lequel Roger Vrigny a aussi prolongé l'écho du colloque en reprenant, dans sa «*Matinée*» du jeudi 19 janvier, la «*Table ronde*» qui, présidée par lui, termina nos rencontres.

3. Souffrant, Marcel Arland, ancien vice-président de l'AAAG, n'a pu venir prononcer le texte annoncé («*Je ne vous ai pas oublié, André Gide...*»), mais celui-ci sera publié dans les «*actes*» du colloque.



A l'occasion du Colloque, l'AAAG a fait reproduire, à un nombre limité d'exemplaires, ce célèbre portrait d'André Gide. Au format 12,6 x 17,8 cm, cette photographie est vendue 15 F (frais d'envoi compris), le produit de la vente devant contribuer à couvrir les frais d'organisation du Colloque qui, compte tenu des subventions reçues, sont restés à la charge de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque *libellé à l'ordre de l'AAAG*, au Délégué aux publications, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon.

quelques touchants souvenirs évoqués par M. Jacques Drouin, neveu d'André et de Madeleine Gide, et un témoignage de l'écrivain Jean-Louis Curtis ⁴, «Présence de Gide». M. le Ministre de la Culture, enfin, qui inaugurerait cette après-midi-là une exposition de bandes dessinées et, le soir, avec le chanteur Renaud, le «Zénith», la nouvelle salle de variétés de La Villette, avait bien voulu se faire représenter au Colloque par M. Jean Gattegno, président du Centre National des Lettres (dont la subvention, complétée par celle de la Ville de Paris, nous a permis de couvrir une grande partie des frais — limités au minimum ! — de la manifestation), lequel délégua l'un de ses jeunes collaborateurs, M. Gauthier, qui prononça quelques mots et nous souhaita la réussite.

Puis, à 18 h 30, la Mairie de Paris recevait en son Hôtel de Ville un grand nombre des congressistes, pour un buffet fort agréablement garni. Dans le grand salon décoré par Jean-Paul Laurens (l'intention de ce choix fut appréciée...), Mme de Panafieu, représentant M. Jacques Cbirac, nous accueillait avec un message plein de chaleureuse sympathie et qui, au seuil de ce colloque à caractère universitaire, comme le souligna Robert Mallet dans sa réponse — une de ces éblouissantes improvisations dont il a le secret —, apportait aussi le précieux, et très évidemment sincère, témoignage de l'image actuelle de Gide dans le public cultivé. Robert Mallet a enfin exprimé, au nom de l'AAAG, le vœu que le nom d'André Gide soit donné à une rue de Paris, vœu qu'a très favorablement accueilli l'adjointe de M. Cbirac.⁵

La première séance, vendredi matin, visait à planter le décor, à préciser les éléments du cadre choisi pour les travaux du colloque : après une brève présentation générale d'Alain Goulet (que le bureau de l'AAAG avait chargé de l'organisation du colloque), Claude Martin évoqua la correspondance de Gide, et en particulier celle de la décennie 1921-1930, Jacques Cotnam les lectures de Gide au cours des années 1919-1925, Daniel Moutote «le Journal, matrice de l'œuvre» (et, plus spécialement, des Faux-Monnayeurs). Enfin, la communication de Jean-Louis Backès («Numquid et tu, Dostoïevski ?») analysait d'une façon originale les rapports de Gide avec le romancier des Possédés.

C'est aux Faux-Monnayeurs qu'était réservée la séance du vendredi après-

4. Romancier, prix Goncourt 1947 pour *Les Forêts de la nuit*, Jean-Louis Curtis (né en 1917) est aussi l'auteur d'un excellent essai, *Haute École* (Paris : Julliard, 1950), consacré notamment à Montherlant, Jounadeau, Mauriac, Sartre... et, en ouverture, à Gide, le chapitre «Le Bonheur de Ménalque» y étant suivi d'un merveilleux pastiche, «Feuillets de printemps» — car, comme l'écrivait très justement J.-L. Curtis, le pastiche constitue «l'achèvement naturel d'une étude critique» et il «est aussi un hommage d'admiration».

5. Cf. le même vœu qu'exprimait déjà le même Robert Mallet il y a treize ans, en inaugurant le 19 février 1971 (vingtième anniversaire de la mort de Gide) la plaque apposée par l'AAAG sur le «Vaneau» (v. BAAG 11, avril 1971, pp. 3-8).

midi, que présida et anima Michel Raimond avec maîtrise et élégance. Elaine D. Cancelon, W. Wolfgang Holdheim, Éric Marty, Josette Borrás Dunand et Raymond Mabieu présentèrent, plus ou moins brièvement, leurs communications (dont le texte complet avait été préalablement transmis à chacun), et un long débat s'instaura, auquel le public put largement participer.

A 18 h 30, les Éditions Gallimard offraient à tous les participants du Colloque une réception, donnée dans un petit salon de la célèbre maison de la rue Sébastien-Bottin et qui permit à chacun de se détendre, de faire d'agréables connaissances et de se restaurer avant de retourner à la Fondation Deutsche de la Meurthe pour la projection, en soirée, du téléfilm de Marc Allégret et Jacques Demeure, Portrait-souvenir, que précéda une causerie de notre ami Dominique Noguez, historien du cinéma et romancier, sur «les images de Gide».

Samedi matin : «Corydon, Si le grain ne meurt, Les Faux-Monnayeurs : regards intertextuels», séance animée par Claude Martin et qu'occupa, comme la veille, une longue discussion après la courte présentation par chacun des communications préparées par Andrew Oliver, Pierre Masson, David A. Steel, Catharine S. Borsman et Alain Goulet. Elle se prolongea l'après-midi, sous la présidence de Philippe Lejeune, avec les exposés de Patrick Pollard, Raymond Gay-Crosier et Christian Angelet.

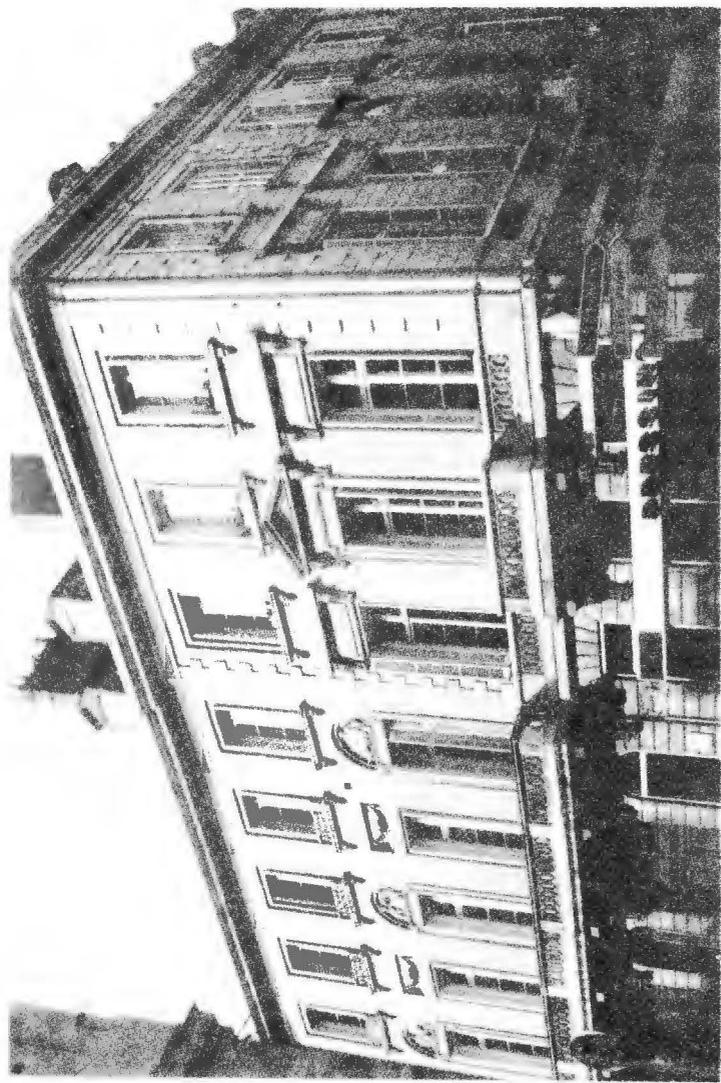
Enfin, à 16 h 30, eut lieu la «Table ronde» qui réunissait des écrivains et journalistes : Roger Vrigny, Jacques Brenner et Hubert Juin, avec la participation de Michel Drouin (fils de M. Jacques Drouin). Chacun évoqua l'image qu'il conservait personnellement de Gide et de son rôle. Et Roger Vrigny, qui présidait, appela à la tribune Robert Mallet, qui réussit — faut-il dire : à la stupeur générale ? — le tour de force, après ses deux interventions de l'avant-veille, de parler encore de Gide avec la même chaleur, le même courage, la même justesse de ton et le même brio, et en apportant encore du neuf...

De l'avis général, ce quatrième Colloque André Gide fut dans l'ensemble d'un bon niveau et se déroula dans un esprit de liberté et de franchise familière qui en a frappé plus d'un — et ce, surtout grâce à la formule dont l'initiative revient au très regretté Auguste Anglès (dont l'absence fut cruellement ressentie durant ces trois jours) : tables rondes suivant les résumés des exposés préparés, substituées aux séances, presque toujours fastidieuses dans les colloques, où chacun lit l'intégralité de sa communication conçue comme un article et où la discussion est, après ce marathon de lectures, sinon inexistant, du moins abrégée ou escamotée. Samedi soir, on se donnait rendez-vous au prochain colloque, en souhaitant qu'il soit au moins aussi ouvert et inter-

national que celui-ci⁶, qu'il évite davantage les chemins, ardu pour le «grand public», de la critique et du langage étroitement spécialisés, et surtout qu'il donne plus largement la parole, à côté des «anciens», à la jeune génération des critiques gidiens.

L'AAAG tient à remercier à nouveau ici tous ceux grâce à qui elle a pu organiser dignement ce colloque : le Centre National des Lettres et son président (qui l'a subventionné), la Ville de Paris et son maire (qui nous a également accordé une subvention et nous a offert la réception de jeudi), les Éditions Gallimard (qui nous ont offert la réception de vendredi), le président de l'Université de Paris-Sorbonne (qui a mis la salle Louis-Liard à notre disposition) et le directeur de la Fondation Deutsche de la Meurthe de la Cité Universitaire de Paris (où se sont tenues les deux journées de travail du colloque). Le Conseil d'administration de l'AAAG remercie enfin Alain Goulet, qui a assumé la plus grande partie, principalement avec le concours de Robert Mallet, Henri Heinemann, Daniel Moutote et de Mmes Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck, secrétaire générale, Irène de Bonstetten et Anne-Marie Drouin, de la lourde tâche qu'est l'organisation d'une telle manifestation.

6. Deux tiers des «communicants», soulignons-le, venaient de l'étranger : des États-Unis, du Canada, de Grande-Bretagne, d'Espagne et de Belgique.



Rouen, 20 rue de Crosne : l'hôtel Rondeaux. On distingue, à droite de la porte cochère, la plaque commémorative qui y a été apposée le 15 janvier 1983 :

Hôtel Rondeaux.

Dans *Si le grain ne meurt*, André Gide (1869-1951) a évoqué des souvenirs d'enfance liés à cette demeure où naquit sa mère, Juliette Rondeaux.

Rouen, 15 janvier 1983

Comme nous l'avions annoncé (v. BAAG 57, janvier 1983, p. 121), une plaque commémorative a été apposée sur la façade de l'hôtel Rondeaux de la rue de Crosne, à Rouen, où le jeune André Gide résida souvent. Nous publions ci-dessous le texte du discours qu'a prononcé, lors de son inauguration le samedi 15 janvier 1983 à 11 heures, le P. Patrice Thillaye du Boullay, à l'initiative duquel nous devons cette plaque (rappelons que le P. du Boullay est le petit-fils de Marguerite Le Verdier, née Rondeaux, cousine germaine de Madeleine et d'André Gide).

Mesdames, Messieurs, chers Amis et Parents,

Permettez-moi tout d'abord de remercier les personnes et services qui ont permis l'inauguration de cette plaque commémorant les souvenirs d'une famille de la bourgeoisie rouennaise et ceux évoqués par André Gide dans *Si le grain ne meurt* : ce sont les propriétaires de l'immeuble, Mme Catherine Gide ¹, actuellement dans le Midi et dont j'ai reçu « les meilleurs pensées et vœux pour cette cérémonie », le Sénateur-Maire de la Ville de Rouen, M. Jean Lecanuet, représenté ici par le Docteur Lanfry, le Conseil Municipal, divers services des Affaires Culturelles, de l'Urbanisme et de l'Architecture, et toutes les personnalités, amis et parents ici présents.

L'inauguration de cette plaque a sa source dans l'amour que tout citoyen peut avoir pour sa ville d'origine, sa maison de famille, ses ancêtres.

Sans être un chef-d'œuvre, l'hôtel Rondeaux constitue la part d'un ensemble en lequel le style de l'époque, le sens de la mesure et de l'harmonie, répondant à un désir de beauté de l'environnement face aux destructions des guerres, aux publici-

tés parfois sans grande beauté.

Je ne fais que rappeler sa construction, fin XVIII^e siècle, par M. Le Pesant de Boisguibert ; à partir de 1858, la moitié gauche appartint à M. Pouyer Quartier, député, puis ministre et sénateur, l'autre moitié au grand-père d'André Gide, Edouard Rondeaux, dès 1832 ; ses enfants, dont Juliette Rondeaux, mère d'André Gide, son frère Émile, père de Madeleine, et son aîné Henry, puis les enfants de ce dernier, dont Marguerite Rondeaux, épouse de Pierre Le Verdier ; celui-ci l'habita jusqu'à sa mort, en 1935.

André Gide résidait à Paris avec ses parents ; il vint tout naturellement séjourner chez ses grands-parents ², et c'est là qu'il recueillit une part des souvenirs évoqués dans *Si le grain ne meurt*.

Les premiers fragments paraissent dans le numéro du 1^{er} février 1920 de *La Nouvelle Revue Française*. L'élégance du style, l'expression quasi musicale de la langue française séduisent ses lecteurs avec cette impression de poésie plus que de vérité, dont Gide se défend par avance : il dit en effet qu'il ne cherche pas à ordonner ses souvenirs ; d'autre part, la contrainte

d'une chronologie ferait taire sa muse. Et Gide de décrire cette demeure si accueillante pour tous ; il n'est pas possible, en cette mauvaise saison, d'énumérer tous ceux qui ont bénéficié de cette hospitalité en des périodes heureuses, et parfois très douloureuses, hospitalité si réconfortante qu'ils appelaient « la rue de Crosne », plus simplement qu'« Hôtel Rondeaux », « la maison du Bon Dieu ». Gide décrit ses habitants, des serviteurs jusqu'à ses grands-parents² ; il décrit aussi les jours de fête vécus à travers la curiosité naissante d'un enfant d'une dizaine d'années : je pense à ce bal pour la majorité de ma grand-mère, fille de l'oncle Henry. Gide ne mentionnera pas tous ses séjours, en particulier celui que fit Juliette, sa mère, après la mort de son père, puis celui qu'il fit en 1912, alors qu'il était juré aux Assises de Rouen.

Malgré le charme de ces souvenirs, certains passages de *Si le grain ne meurt* ont profondément blessé sa famille maternelle, en partie seulement ; certains se sont réfugiés dans un silence réprobateur ; d'autres ont osé lui adresser leurs reproches ; voici quelques passages d'une lettre adressée par Maurice Démarest, de l'Eglise réformée, à son cousin André Gide après la lecture du numéro de *La NRF* cité plus haut :

« Il m'est très désagréable que notre famille fasse l'objet d'un article de revue. Cela blesse en moi une sorte de pudeur ; je n'ignore pas que ce sentiment est généralement étranger aux gens de lettres... Il y a tel passage (dit-il plus loin) qui me révolte, celui notamment où tu dis que ma mère (Claire Rondeaux) n'avait pas beaucoup d'autres sentiments que celui des hiérarchies. Quelques réserves que je fasse vis-à-vis de l'homme de lettres, je demeure très affectionné au cousin. »

Et André Gide de répondre :

« Les paroles affectueuses qui terminent ta lettre me rendent d'autant plus sensible à tes reproches, et je voudrais les avoir moins mérités. Je ne puis malheureusement protester que sur un point : je n'ai été amené à laisser paraître ces pages

qu'à mon corps défendant, n'ayant rien pu achever d'autre par suite de la vie disloquée que je me mène... »

Malgré cet affectueux échange de lettres, plein de franchise de part et d'autre, *Si le grain ne meurt* sortira en librairie peu après, avec quelques ajouts et remaniements n'allant guère dans le sens des sentiments exprimés par Maurice Démarest, qui décéda l'année suivante (1921).

L'amoralisme de Gide, de l'homme de lettres, semble prévaloir sur les regrets exprimés au cousin sans pouvoir lui donner les vraies raisons des sentiments qu'il ne ressentait peut-être pas à l'égard de sa famille maternelle.

André Gide avoue sa vie disloquée ; il y a à cela, me semble-t-il, quelques racines : son éducation, la difficulté pour sa mère de comprendre cette intelligence si éprise de liberté, la privation de son père à partir de sa onzième année, une certaine solitude affective, tout un ensemble dont il ne peut se libérer que par certains de ses écrits, chacun d'eux étant l'expression libératrice, pour le meilleur et pour le pire, pour être vrai, de son être aux multiples facettes, blessé dans ses profondeurs. Et qui d'entre nous n'a pas reçu, lui aussi, de nombreuses blessures, de tous ordres ?...

En terminant, je ferais volontiers mienne cette phrase de *Si le grain ne meurt* appliquée à Miss Anna Shackleton, la dévouée gouvernante de sa mère jeune fille :

« Je ne me suis jamais senti grand goût pour porter les triomphants et les glorieux de ce monde, mais bien ceux dont la plus vraie gloire est cachée. »

Cela pourrait si bien s'appliquer à Madeleine Gide, son épouse, que je n'ai pas connue suffisamment, et à « l'oncle Henry », mon arrière-grand-père, celui de *Si le grain ne meurt*, que je connais beaucoup mieux, sur un point :

Qu'en est-il de sa « conversion », « à dix-huit ans », évoquée dans *Si le grain ne meurt* ?

La correspondance qu'il entretint avec l'abbé Hanin, son guide, relate une conver-

sation avec son père, le grand-père d'André Gide : «... Je lui ai dit que toujours j'avais été religieux, et que depuis huit ans (sa quinzième année) j'avais prié tous les jours avec foi ; il (son père) m'a dit : Oui, avec ferveur ; (je lui disais aussi) que si je n'avais pas pratiqué, c'était parce que j'avais des doutes sur les doctrines protestantes, et que, quand j'eus le bonheur de vous connaître (l'abbé Hanin, curé de Bolbec, puis de la Madeleine à Rouen), je n'avais pas l'intention de me faire catholique.» Nous sommes en 1848. Henry Rondeaux est religieux par la grâce de son baptême, et aussi celle d'une maman, Julie Judith Pouchet, profondément attaché à sa foi chrétienne dans la communauté réformée. Je vois, à vingt-quatre ans, chez Henry Rondeaux, moins une conversion qu'un cheminement, une recherche, difficile certes, de l'intelligence de sa foi chrétienne reçue dans sa famille.

Il n'y a pas eu chez lui révolte contre la communauté protestante, « guerre de religion » comme l'ont écrit certains, mais le

dialogue avec amis pasteurs (Vermeil, Paumier, Marshall, qui ont fréquenté cette demeure) ou prêtres — l'abbé Hanin, qu'il ne pouvait voir qu'en cachette, au 14 de la place de la Rougemare, chez les Sœurs de la Compassion —, avec ses amis protestants et catholiques, et avec ses parents. Le dialogue fut évidemment le plus difficile avec ses parents.

Cependant, Henry Rondeaux écrira à l'abbé Hanin que ce fut finalement sa mère qui hâta sa décision de se rattacher à la communauté catholique.

Ces murs, ce bureau, cette chambre du deuxième étage sur la rue de Fontenelle respirent aussi ces souvenirs, moments d'angoisse et de sérénité, de prière et de méditation, d'occupations familiales, de dévouement et de travail professionnel, et complètement assez heureusement ce que Gide tait dans *Si le grain ne meurt* ; et c'est parfois plus important que ce qu'il évoque avec un art littéraire incontestable auquel on ne peut que rendre hommage.

1. Lors de mes premières démarches, en 1979, Mme Catherine Gide était Présidente de l'Association des Amis d'André Gide ; j'ai appris trop tardivement l'élection de M. Etiemble, membre de l'Institut, à la présidence de l'AAAG, heureusement représentée par l'un des membres de son Conseil d'administration, Mme Anne-Marie Drouin, et plusieurs membres de l'association, dont M. R.-G. Nobécourt.

2. En fait, André Gide, enfant, n'a pas connu son grand-père Édouard Rondeaux, décédé en 1860, et très peu sa grand-mère née Pouchet, décédée en 1873, Gide ayant alors à peine quatre ans. Il a connu bien davantage ses oncles et tantes, dont « l'oncle Henry » qui fut considéré comme le nouveau chef de famille, auprès de qui tous aimaient se réunir rue de Crosne, après le décès de M. et Mme Rondeaux.

P. PATRICE DU BOULLAY, O.P.

Le soir même de l'inauguration de la plaque commémorative, un bref reportage de la cérémonie était diffusé par les Informations Régionales Télévisées de Normandie, présenté par M. R. Parment, qui échangea les propos suivants avec Mme du Boullay et le P. du Boullay :

R. PARMENT. — Une plaque a été inaugurée ce matin sur cet immeuble, 20 rue de Crosne, acquis en 1832 par Édouard

Rondeaux, grand-père d'André Gide. Cet hôtel abrita la naissance de Juliette Rondeaux, mère de l'écrivain, qui recueillit les

plus lointains souvenirs de son enfance évoqués dans *Si le grain ne meurt*. L'hôtel resta dans la famille de Gide¹ jusqu'en 1936, après le décès de Pierre Le Verdier, dont la fille, Mme Veuve du Boullay, évoque la vie d'autrefois dans cette vaste demeure...

Mme du BOULLAY. — Ma grand-mère² était extrêmement souriante, extrêmement bonne, recevant énormément toute sa famille. Cette maison a été vraiment une grande maison de famille. J'ai connu André Gide particulièrement quand il a été nommé juré aux Assises de Rouen, vers 1913 ou 1914. Mon père l'avait invité, donc il logeait chez nous et, le soir, étant musicien, mon souvenir était qu'il nous jouait du Mozart avec une délicatesse qui était une merveille pour nous.

P. du BOULLAY. — En ce qui concerne l'œuvre d'André Gide, ses souvenirs, il y a une chose que l'inauguration de cette plaque me permet de souligner pour faire œuvre de vérité, c'est que dans tout art, littéraire ou autre, toute tâche journalistique, médicale, etc..., il est nécessaire d'avoir une éthique inspirée d'un certain

idéal religieux ou profane ; en ce domaine, si l'art littéraire de Gide est incontestable et lui a valu le prix Nobel de littérature en particulier, il y a une faille, qui consiste à savoir ne pas faire de blessures ; il faut dire que beaucoup d'êtres sont blessés par la vie, Gide aussi. Mais est-ce une raison pour, sans le vouloir — Dieu seul est juge de ce que Gide pensait —, blesser par ses écrits ?

R. PARMENT. — Quelle est la partie de son œuvre, ou quel est l'ouvrage qui vous a le plus intéressé, le plus retenu ?

P. du BOULLAY. — Parmi ses ouvrages, je dirais que tous sont très agréables à lire, et je dirais même à lire tout haut ; car Gide écrit avec ce souci d'une très grande musicalité de la langue française, ce qui fait qu'elle disparaît sans doute lorsqu'elle est traduite en langue étrangère. Cette musicalité, ma mère me l'évoquait en disant que ce qui faisait le charme d'André, de l'oncle André, c'était ceci : c'est que lorsqu'il parlait, il parlait avec autant de charme qu'il écrivait ; et il faut le lire tout haut pour en comprendre les profondeurs.

1. En 1860 à Mme Edouard Rondeaux (1798-1873), en 1874 à son fils Henry (1825-1882) et à sa femme née Keitinger (1832-1909), en 1909 à leur fille Margue-

rite, épouse de Pierre Le Verdier, puis à leurs enfants.

2. Mme Edouard Rondeaux, née Pouchet.

Dans la Liberté-Dimanche de Rouen, deux chroniques de Roger Parment («Les Normands vus par un Normand») ont rendu compte de la manifestation : «Une plaque en hommage à Gide et à ses ancêtres rouennais sur l'hôtel des Rondeaux, 20, rue de Crosne» (n° du 2 janvier 1983, p. 5), et «Dans cet hôtel, le prix Nobel de littérature André Gide a vu et jugé parfois les siens» (n° du 16 janvier, p. 5, illustré d'une photographie du P. du Boullay dévoilant la plaque commémorative).

VARIA

COQUILLE COQUINE *** Des coquilles, il y en a partout... et dans le *BAAG* aussi, hélas ! Il en est beaucoup que, comme on dit, le lecteur rectifie de lui-même. Nous ne sommes néanmoins pas sûr qu'entre dans cette catégorie celle — assez piquante — dont a été victime la note d'Alain Goulet parue dans notre dernier numéro (p. 108, 6^e ligne en partant du bas), et qui a transformé, dans l'entourage de Mme André-Walther, la duchesse de *Bade* en duchesse de *Sade*... Toutes nos excuses à notre collaborateur, à nos lecteurs, et à la respectable mémoire de Mme André-Walther.

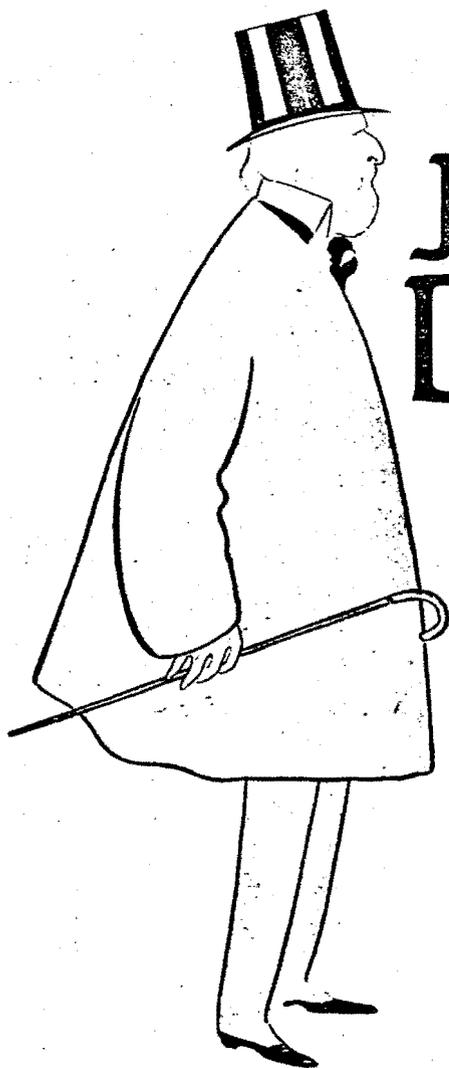
GIDE DANS SES RUES (SUITE)

*** Une quinzisième *rue André Gide* (cf. *BAAG* 59, p. 456) nous est signalée par un de nos derniers adhérents, M. Jean Rabiller, des Sables d'Olonne : elle se trouve dans la commune de Château d'Olonne, voisine des Sables (Vendée). En attendant la voie parisienne dont Robert Mallet, à l'occasion de notre récent Colloque, a exprimé le vœu à Mme Françoise de Panafieu, maire adjoint de la capitale, qu'elle portât le nom de l'écrivain...

GIDE, LITTÉRATURE DE PROFESSEURS ? ***

Dans un entretien avec la journaliste Josyane Savigneau, récemment publié («Robbe-Grillet, l'intellectuel heureux», *Le Monde Aujourd'hui*, 22-23 janvier 1984, p. XV), Alain Robbe-Grillet répond à l'accusation portée contre son œuvre et contre le «Nouveau Roman» d'être «une littérature de profs, faite pour être le support d'un autre discours»... : «C'est une blague vieille comme le monde. Il y a un certain type de littérature qu'on a toujours accusé d'être une littérature de professeurs. [...] N'est-ce pas justement la preuve que c'est plus intéressant ? Si on regarde sur quels auteurs français les intellectuels de tous pays écrivent des articles, on trouve en tête Proust, Sartre, Camus. Le Nouveau Roman est très bien placé. Gide aussi. Et ce sont précisément les écrivains qui ont été retenus par les lecteurs pour leur siècle. Il n'y a pas la littérature que les profs lisent et l'autre. Il y a la littérature qui demeure, et c'est souvent celle qui a passé, au début, pour une littérature de professeurs.»

Mystère et splendeurs
de



Jacques
Doucet

1853-1929

par
François
Chapon

JClattès

LE MAGICIEN *** C'est un merveilleux livre que vient de publier notre ami François Chapon, un livre dont l'érudition considérable et multiforme n'a d'égal que l'élégance et la vivacité du style, qui font de cette biographie du grand couturier-collectionneur Jacques Doucet mieux qu'un roman, mais une somme quasi-proustienne où, sur la peinture de toute une société artistique, littéraire et mondaine dont revivent ici les mille personnages (ceux de la « Belle Époque » et des « Années folles »), se détache la mystérieuse et admirable figure du « Magicien », comme l'appelait son très cher (et ingrat) conseiller Suarès, de ce « mécène génial, qui a sans conteste modifié la vie culturelle de la France » (Jean-François Revel, dans son article enthousiaste sur ce livre, *Le Point* du 13 février, pp. 113-4). Les Amis de Gide sauront aimer ce monument élevé à la gloire du créateur de la « Bibliothèque littéraire Jacques Doucet » (qu'il commença à constituer, en 1916, autour d'un « quatuor » de bon goût : Gide, Claudel, Jammes et Suarès). Ils y apprécieront, au détour d'une page, ce portrait inédit de Gide, dans une lettre de Suarès à Doucet du 7 mars 1919 : « Face à face, on n'en tire rien. Il pousse de petits cris ; il donne et il retient ; il lâche et il reprend ; il renifle, il ricane ; il fronce les narines ; il serre et il desserre les mailles de ses rides ; il fait l'ouistiti en cent grimaces ; il est guenon sur la carotte comme père et mère. Il me fatigue et

m'irrite à tel point, par la roideur impossible où il m'oblige, qu'il m'a donné, un soir, une attaque de nerfs. A peine était-il sorti de mon atelier, que je tombai roide sur le tapis. Je me suis demandé s'il ne joue pas sur moi de l'effet qu'il sent bien me produire. » (p. 177). [François Chapon, *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet (1853-1929)*. Paris : Jean-Claude Lattès, 1984, vol. br., 23 x 15,5 cm, couv. ill., 415 pp. et 16 pp. ill. phot. hors-texte, 155 F.]

PIERRE HERBART *** Un de nos sociétaires, qui prépare un travail sur Pierre Herbart, recherche tous documents et témoignages le concernant. Écrire à M. Maurice Imbert (qui édita voici trois ans le petit recueil d'*Inédits* d'Herbart que nous avons signalé, *BAAG* 52, pp. 548-9), 68, rue de la Clairière, 77380 Combs-la-Ville.

DANS LES GEÔLES YUGOSLAVES *** Sous ce titre, l'hebdomadaire *Vendredi* publiait dans son numéro du 7 février 1936 (p. 4) un témoignage anonyme, qui était précédé d'une brève présentation signée André Gide ; et ces vingt-cinq lignes ne semblent pas avoir été jusqu'ici repérées par les bibliographes de Gide. Grâce à notre ami Bernard Duchatelet, auteur de cette petite découverte, nous reproduisons ici ce texte : « L'authenticité du récit que l'on va lire ne me paraît, hélas ! pas pouvoir être mise en doute. Les min-

ces feuilles de papier à cigarettes sur lesquelles ce récit fut écrit, et qui me sont enfin parvenues, témoignent des précautions qu'il a fallu prendre pour permettre à cette plainte agonisante de glisser hors de la prison, en dépit de toute surveillance. Toutes froissées encore pour avoir été roulées en boule, couvertes d'une fine et patiente écriture calligraphiée, admirablement lisible mais à la loupe seulement, ces feuilles sont éloquentes déjà par elles-mêmes. Elles racontent à première vue la patience obstinée, la fermeté, le courage contre lesquels sont venues s'acharner les tortures. Le récit de ces tortures est en langue serbe. La traduction que nous en donnons ici est fidèle ; je n'ai point cherché à en corriger les redites et les gaucheries : ce sont celles mêmes du récit. Je me défends aussi d'y ajouter aucun commentaire. Ceci pourtant encore : le cas de S... n'est pas isolé.» (Par sa date de publication, ce texte porterait le n° 586 bis dans la grande *Bibliographie* gidiennne de Jacques Cotnam.)

NÉCROLOGIE *** Nous avons appris avec tristesse (et tardivement) le décès d'un membre de l'AAAG de la première heure : né le 5 mai 1927, *André Chevallier*, professeur au lycée d'Annecy, membre de l'Académie florimontane, est mort au mois de juin dernier. Il était notamment l'auteur de «Mélanges littéraires annéciens (1850-1900)» (publiés dans le vol. 18, 1971, de la revue annuelle

Annesci), dont la seconde partie était consacrée à «André Gide à Menthon-Saint-Bernard», et d'un essai sur «André Gide et Annecy» paru en 1973 dans la *Revue Savoisienne*. Nous exprimons toute notre sympathie à Mme André Chevallier, qui a tenu à prendre la place laissée vide par son mari au sein de l'AAAG. ● Autre triste nouvelle : le Dr *Marie-Louise Berrewaerts*, de Bruxelles, est décédée le 24 novembre 1983, à quatre-vingt-cinq ans ; elle était membre de l'AAAG depuis 1970.

PÉGUY EN SON TEMPS *** Le Centre Charles Péguy d'Orléans, organisant l'exposition *Péguy en son temps*, vient d'en publier le catalogue, rédigé par Géraldi Leroy et Julie Sabiani et abondamment illustré. C'est plus qu'un catalogue : les 396 documents décrits et commentés constituent une véritable introduction à la vie et à l'œuvre de Péguy, largement ouverte sur son époque. Cet ouvrage (21 x 21 cm, 136 pp., 51 ill. dont 2 en couleurs) peut être commandé au Centre Charles Péguy, 11 rue du Tabour, 45000 Orléans, en joignant un chèque de 30 F à l'ordre de M. le Trésorier Principal de la Ville d'Orléans.

NOS AMIS PUBLIENT... *** Dans la «Bibliothèque de la Pléiade», nos amis Jean Gaulmier et Robert Ricatte viennent de publier, le premier le t. II des *Œuvres* d'Arthur de Gobineau, le second le t. VI des *Œuvres*

romanesques complètes de Jean Giono. ● De Michel Raimond : *Proust romancier*, Paris : S.E.D.E.S., 1984, vol. br., 17,5 x 11 cm, 331 pp. ● De Pierre Beausire, un recueil d'articles écrits entre 1930 et 1970 jalonnant les étapes d'une pensée : *Mesures de l'Homme*, Lausanne : Ed. de l'Aire, 1983 (coll. «L'Aire critique»), vol. br., 22,5 x 14,5 cm, 180 pp., 90 F (diffusé en France par les P.U.F.). ● Du D^r Harald Emeis, un recueil d'analyses de l'œuvre de Roger Martin du Gard, préfacé par Simone Fraisse : *L'Ame prisonnière*, Albi : Éd. de la Revue du Tarn, 1983, vol. br., 24 x 16 cm, VI-165 pp. ● Victor Martin-Schmets a publié dans le n° 7, octobre 1983, pp. 8-18, du *Bulletin de la Société d'Étude des Lettres Françaises de Belgique* neuf «Lettres de Henri Vandeputte à Francis-Vielé-Griffin», lettres 1895-1907 où Vandeputte sollicite de Viélé sa collaboration aux revues qu'il dirige successivement : *L'Art Jeune*, *Tablettes*, *Antée*...

FIN DE CRÉATION *** C'est avec beaucoup de mélancolie que l'on a appris que «les contraintes économiques» ont imposé à son équipe directrice de mettre fin à la publication de la revue bi-annuelle *Création* — cette très belle collection vouée à la poésie, fondée en 1971 par notre regrettée amie Marie-Jeanne Durry et dont Marie-Claire Bancquart avait repris le flambeau. Le monument demeure, certes, de ces vingt-quatre fas-

cicules admirablement imprimés, riches de toute la poésie vivante, saisie dans les arcanes de sa création...

MODERNITÉ DE LARBAUD ***

Le n° 22 (Année 1983) des *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud* est en majeure partie consacré à un ensemble de travaux réalisés sous la direction d'Anne Chevalier au «Centre de recherches sur la Modernité» de l'Université de Caen. On y lira notamment un article de notre ami Alain Goulet, «Le Don de soi-même» (pp. 16-29). *In fine*, le dernier texte qu'ait écrit Auguste Anglès : «A propos du Valéry Larbaud de John Brown» (pp. 70-6).

GIDE DANS «LES 100 PREMIÈRES» ***

Photos de Gide dans le n° 100 du magazine *Lire* de Bernard Pivot, qui a recherché «dans le monde des écrivains et du livre français les "100 premières" du siècle marquant un début et un tournant». Gide y apparaît comme le «premier écrivain psychanalysé» (par Eugénie Sokolnicka en 1922 — «première» fort contestable...), comme le «premier écrivain entré de son vivant dans "la Pléiade"». Cité encore à propos de la «première décennie de Pontigny», à propos du «premier numéro de *La NRF*», et parmi les Français qui succédèrent au «premier Bobel de littérature» (Sully-Prudhomme, 1901). Et s'il n'est évidemment pas évoqué comme ayant accompli le «premier voyage en URSS d'un écrivain» (ce

fut Victor Serge, en 1919), «le plus célèbre voyageur reste bien sûr Gide»...

BOUQUINERIE *** Michel Montbarbon, membre de l'AAAG et libraire à Toulon, veut bien nous indiquer que le service de son *Catalogue de livres d'occasion* peut être fait à qui lui en fait la demande : Bouquinerie Montbarbon, 1, rue R. Andrieu, 83000 Toulon.

GIDE EN ITALIE *** Notre amie Anna Guerranti nous signale qu'à la première épreuve (commentaire de texte) de la session 1983, en décembre dernier, de l'important concours national italien de recrutement universitaire (le «Concorso ordinario per esami e titoli per l'accesso ai ruoli del personale docente nella scuola media superiore statale e per il conseguimento dell'abilitazione all'insegnamento»), c'est une page de *La Porte étroite* («Dans un jardin pas très grand...», Pléiade pp. 495-6) qui a été proposé aux candidats. Et notre amie d'ajouter que, six mois plus tôt, à l'oral de son agrégation, c'est un autre passage de *La Porte étroite* qu'on lui avait demandé de commenter... Gide n'est décidément pas oublié en Italie !

ROBERT LEVESQUE : PRÉFACE POUR UN POÈTE *** Un des récents adhérents de l'AAAG, M. Joseph Ifergan, aujourd'hui professeur à Montréal, avait bien connu Robert

Levesque au lycée de Fès en 1963-64 ; et leur amitié fut durable, après qu'il fut allé s'installer au Québec et que Robert Levesque fut revenu en France. En 1971, celui-ci préfaçait le premier recueil poétique de Joseph Ifergan, *L'Arbre-pierre*, publié aux Paragraphes Littéraires de Paris. A ce propos, rectifions une erreur et présentons nos excuses aux lecteurs de *Lettre à Gide & autres écrits*, dont la «chronologie bio-bibliographique», p. 142, a fâcheusement déformé et le prénom du poète et le titre de son recueil... Et extrayons quelques lignes de la préface de Robert Levesque : «Noyés dans le sein des forêts, que d'arbres passent inaperçus ! Victimes de leur nombre, ils se confondent dans la masse. En revanche un arbre isolé vous saute aux yeux. On peut l'examiner dans le détail, et constater qu'il n'a pas son pareil. C'est ce qu'a découvert Joseph Ifergan. Que remarque Ifergan dans une ville ? Avant tout des arbres. [...] Si l'expression n'était risible, nous dirions qu'ils ne sont pas de bois. [...] La vie véritable des arbres est si profondément enfouie que l'amour seul permet d'atteindre l'aubier. Somme toute, les relations d'Ifergan avec les arbres sont d'ordre mystique. [...] Du coup s'éclaire une petite phrase, assez sybilline, de Max Jacob : "La muse nouvelle, donc personnelle, n'est pas dans les branches de ton arbre, elle est dans l'aubier même." [...] Que de frémissements ! Quels dégoûts ! Abreuvé de tristesse, Ifer-

gan refuse cependant la haine: Son amour le protège. Malgré les déceptions, jamais de lassitude. La volonté d'explorer les ressources illimitées de ce monde le soutient. Attentif à tout ce qui vibre et palpète, capable d'espérance malgré son désarroi, généreux à l'excès, cet homme nous apporte un témoignage rare de brûlante amitié.»

LIBERTÉ A HUIS CLOS ***

Lucien Combelle, qui fut le secrétaire de Gide en 1937-38 et avait livré ses souvenirs et les lettres que l'écrivain lui avait adressées dans *Je dois à André Gide* en 1951 (Frédéric Chambriand, éd.), a publié l'an dernier une autobiographie de ses années 1944-1950, *Liberté à huis clos* (Paris : Éd. de la Butte aux caillies, 1983, vol. br., 22 x 13,5 cm, 192 pp. 52 F), qu'il a fait précéder, en exergue, d'une lettre à lui écrite par Gide le 21 janvier 1945, au lendemain de sa condamnation (lettre déjà publiée dans son livre de 1951). Lucien Combelle annonce un *Je dois à André Gide, II*.

RECHERCHES SUR LA COR-

RESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE *** Les travaux de l'Équipe chargée d'inventorier la Correspondance générale d'André Gide et d'en rassembler les pièces dispersées viennent de marquer une étape, avec la publication du fascicule IV (1921-1930) du *Répertoire* qu'elle s'efforce d'établir (v. la fiche insérée dans le présent BAAG). Elle a, bien entendu, continué à compléter son inventaire (au 20 février, 16 618 lettres se trouvent répertoriées, et 771 lettres sont entrées en photocopie dans les dossiers). Aux personnes qu'elle a déjà remerciées dans les sept derniers BAAG, elle doit ajouter aujourd'hui les noms de MM. Pierre Bertaux (Paris), André Calas (Pégomas), Louis Le Guillou (Brest) et Walter Putnam (St-Germain-en-Laye). **UNE NOUVELLE FOIS, NOUS RÉPÉTONS NOTRE APPEL, CONVAINCUS QUE DE NOMBREUX MEMBRES DE L'AAAG PEUVENT ENCORE AIDER L'ÉQUIPE A RASSEMBLER LE TEXTE DE NOMBREUSES LETTRES, ÉCRITES OU REÇUES PAR GIDE, INÉDITES OU NON...**

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHERENTS
DE BIEN VOULOIR S'ACQUITTER SANS RETARD
DE LEURS COTISATIONS**



ANDRÉ GIDE par MARIE LAURENCIN

(Les Poésies d'André Walter, Éd. de la NRF, 1922)

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des nouveaux Membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 27 novembre 1983 et le 25 février 1984 :

- 1149 M. Bruno ROY, éditeur, 34980 Fontfroide-le-Haut. (Titulaire).
- 1150 Mme Marguerite MAGNENAT, Lausanne, Suisse. (Fondateur).
- 1151 Mlle Camale AKIKI, professeur, Jounieh-Kesrouan, Liban. (Titulaire).
- 1152 Mme Élisabeth GIRBAL, 92500 Rueil-Malmaison. (Titulaire).
- 1153 M. René-Pierre COLIN, Maître-Assistant de Littérature comparée à l'Université Lyon II, 69006 Lyon. (Fondateur).
- 1154 M. Jean RABILLER, ingénieur retraité, 85100 Les Sables d'Olonne. (Titulaire).
- 1155 Mlle Françoise DELIVET, étudiante, 75013 Paris. (Étudiant).
- 1156 Mme Anne-Marie FRANC, professeur retraité, 92120 Montrouge. (Titulaire).
- 1157 Mme Françoise NÉDELEC, étudiante, 75014 Paris. (Étudiant).
- 1158 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ d'ERLANGEN, 8520 Erlangen, R.F.A.. (Abonné au BAAG).
- 1159 M. François-Guy MEYRONEIN, éducateur spécialisé, 69004 Lyon. (Fondateur).
- 1160 Mme André CHEVALLIER, 74000 Annecy. (Titulaire).
- 1161 M. Joseph IFERGAN, professeur, Montréal, Canada. (Titulaire).
- 1162 M. Karlheinz STRAETER, Diplom-Kaufmann, 6806 Viernheim, R.F. A.. (Titulaire).
- 1163 M. Jacques Louis BUIRET, retraité, 80140 Oisemont. (Fondateur).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1984

Cotisation de Membre fondateur	200 F
Cotisation de Membre titulaire	150 F
Cotisation de Membre étudiant	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i>	100 F
BAAG : prix du numéro	26 F

Les cotisations donnent droit au service de toutes les publications, *Bulletin* trimestriel et *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, ajouter 25 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

— par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

— par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

— exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements exclusivement en FRANCS FRANÇAIS et SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Secrétaire générale
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY SUR SEINE
Tél. (3) 093 52 22

HENRI HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX SUR MER
Tél. (22) 27 66 58

CLAUDE MARTIN
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (7) 859 16 05

Délégués aux publications

PIERRE MASSON
92, rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS
Tél. (41) 66 72 51

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER Lettres classiques & modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon
Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle
Commission paritaire : N° 52103

Directeur responsable : Claude MARTIN
ISSN : 0044-8133 Dépôt légal : avril 1984

ISSN 0044-8133

Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 26 F